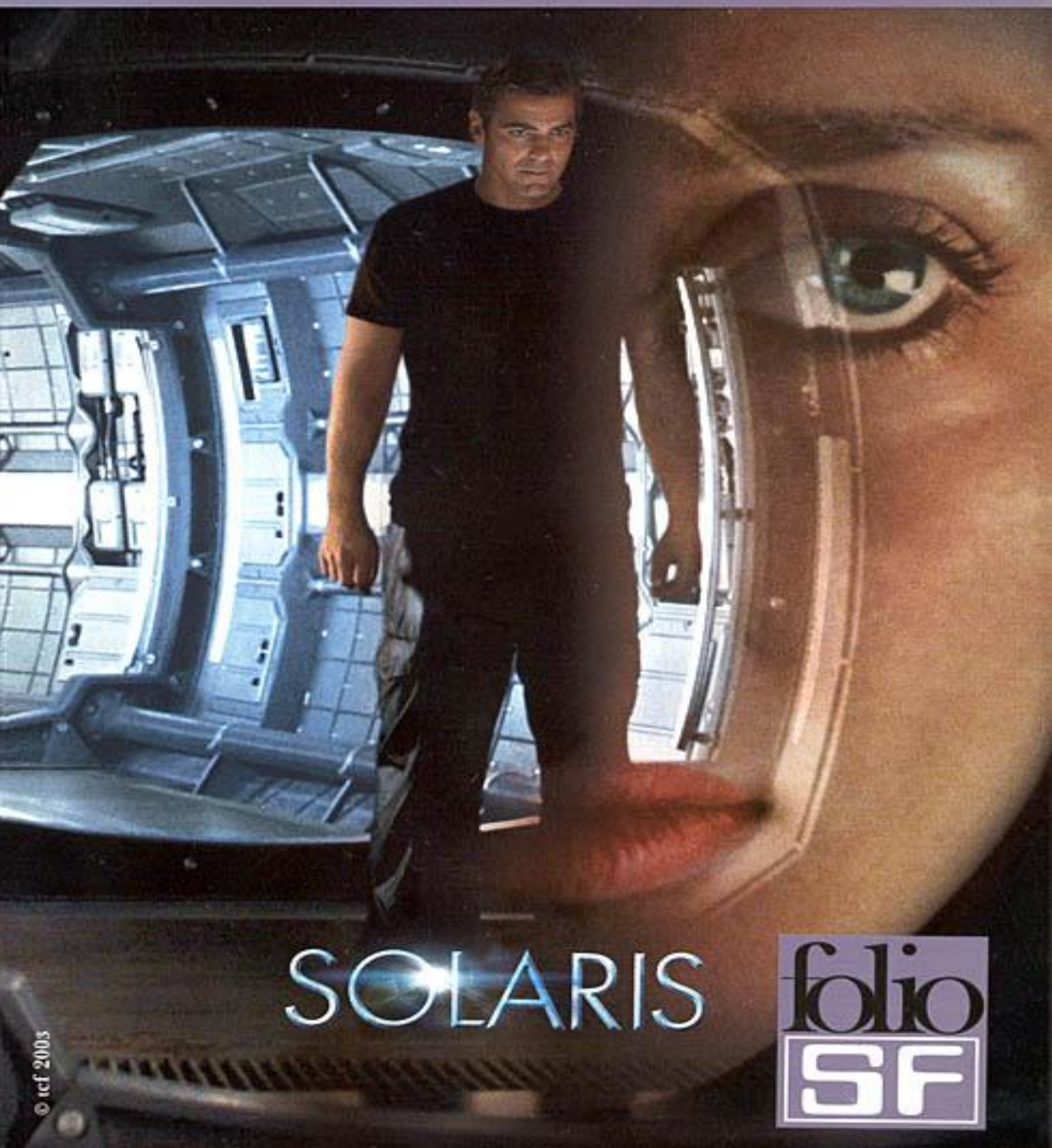


Stanislas
Lem

Solaris



SOLARIS

folio
SF

Stanislas Lem

Solaris

*Traduit du polonais
par Jean-Michel Jasienko*



Denoël

Né en 1921 en Pologne, Stanislas Lem est l'un des auteurs les plus respectés de la science-fiction. Médecin de formation, passionné de philosophie, de cybernétique, de physique et de biologie, mais aussi humoriste à ses heures, il est l'auteur de quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre du genre : *Solaris*, *La cybériade* ou *Les voyages électriques d'Ijon Tichy*.

Membre fondateur de la société polonaise d'astronautique, Stanislas Lem s'intéresse à la place de l'homme dans l'univers et aux possibilités de communication avec d'autres formes d'intelligence.

Cet ouvrage a été précédemment publié dans la collection
Présence du futur aux Éditions Denoël.

Titre original :
SOLARIS
(Wydawnictwo ministerstwa Obrony Narodowej)

© *Stanislas Lem, 1961.*
© *Éditions Denoël, 1966, pour la traduction française.*

L'arrivée

À dix-neuf heures, temps du bord, je me dirigeai vers l'aire de lancement. Autour du puits, les hommes se rangèrent pour me laisser passer ; je descendis l'échelle et pénétrai à l'intérieur de la capsule.

Dans l'habitacle étroit, je pouvais difficilement écarter les coudes. Je fixai le tuyau de la pompe à la valve de mon scaphandre, qui se gonfla rapidement. Désormais, il m'était impossible de faire le moindre mouvement ; j'étais là, debout, ou plutôt suspendu, enveloppé de mon survêtement pneumatique et incorporé à la carapace métallique.

Je levai les yeux ; au-dessus du globe transparent, je vis une paroi lisse et, tout en haut, la tête de Moddard, penchée sur l'ouverture du puits. Moddard disparu, ce fut brusquement la nuit ; le lourd cône protecteur avait été mis en place. J'entendis, huit fois répété, le bourdonnement des moteurs électriques qui tournaient les écrous, puis le sifflement de l'air comprimé dans les amortisseurs. Mes yeux s'habituèrent à l'obscurité ; je discernai l'encadrement phosphorescent de l'unique compteur.

Une voix résonna dans les écouteurs :

— Prêt, Kelvin ?

Je répondis :

— Prêt, Moddard.

— Ne t'inquiète de rien, dit-il. La Station te cueillera en vol. Bon voyage !

Il y eut un grincement, la capsule oscilla. Presque malgré moi, je tendis les muscles. Aucun autre bruit, aucun autre mouvement ne se produisit.

— Quand le départ ? demandai-je.

Je perçus un bruissement à l'extérieur – comme une averse de sable fin.

— Tu es en route, Kelvin, bonne chance ! répondit la voix de Moddard, aussi proche qu'auparavant.

Une fente s'écarta largement à la hauteur de mes yeux et je vis les étoiles. Le *Prométhée* naviguait aux alentours de l'Alpha du Verseau, mais ce fut en vain que j'essayai de m'orienter. Une poussière étincelante remplissait le hublot ; je ne reconnus aucune constellation ; le ciel de cette région de la Galaxie m'était étranger. J'attendais le moment où je passerais à proximité de la première étoile distincte ; je fus incapable d'en isoler aucune. Leur éclat diminuait ; elles fuyaient, confondues en une vague lueur pourpre. Je pris ainsi conscience de la distance parcourue. Le corps raidi, serré par mon enveloppe pneumatique, je fendais l'espace, avec l'impression de rester immobile dans le vide et avec pour seule diversion la chaleur qui montait lentement, progressivement.

Soudain, il y eut un crissement, un bruit aigre, comme le frottement d'une lame d'acier sur une plaque de verre mouillée. Et ce fut la chute. Si les chiffres qui sautaient dans le voyant du compteur ne m'en avaient pas averti, je n'aurais pas remarqué le changement de direction ; les étoiles depuis longtemps disparues, le regard se perdait, encore et toujours, dans la pâle clarté rousse de l'infini. J'entendais mon cœur, qui battait pesamment. Sur la nuque, je sentais le souffle frais du climatiseur ; cependant, j'avais le visage en feu. Je regrettais de ne pas avoir aperçu le *Prométhée* ; il était sans doute hors de vue lorsque les commandes automatiques avaient écarté le volet du hublot.

Une secousse ébranla la capsule, une autre secousse suivit ; le véhicule se mit à vibrer. Pénétrant les couches de revêtements isolants, traversant mon enveloppe pneumatique, la vibration me gagna et se communiqua à mon corps tout entier ; multiplié, le cadre phosphorescent du compteur s'étala en tous sens. J'ignorai la peur. Je n'avais pas entrepris ce long voyage pour aller m'égarer au-delà du but !

J'appelai :

— Station Solaris ! Station Solaris, Station Solaris ! Je crois que je quitte la trajectoire, redressez-moi ! Station Solaris, ici la capsule en provenance du *Prométhée*. À vous, Solaris, j'écoute !

J'avais raté l'instant précieux de l'apparition de la planète ! Elle s'étendait devant mes yeux, immense déjà et plate ; pourtant, d'après l'aspect de sa surface, je jugeai que j'étais encore loin. Ou, plus exactement, que j'étais encore très haut, puisque j'avais dépassé la frontière imperceptible, à partir de laquelle la distance qui nous sépare d'un corps céleste se mesure en termes d'altitude. Je tombais. À présent, même en fermant les yeux, je sentais la chute. Je m'empressai de soulever les paupières, car je ne voulais plus rien manquer de ce qu'il y avait à voir.

J'attendis une minute en silence, puis je recommençai à appeler. Pas de réponse. Dans les écouteurs, des crépitements se succédaient en salves, sur un fond de rumeur, basse et profonde, que j'imaginai être la voix même de la planète. Un voile recouvrit le ciel orangé et le hublot s'obscurcit ; instinctivement, je me recroquevillai, autant que le permettait mon vêtement pneumatique ; presque aussitôt, je compris que je traversais des nuages. Comme aspirée vers le haut, la masse des nuages s'envola. Je planais, tantôt dans la lumière, tantôt dans l'ombre, la capsule tournant sur elle-même autour d'un axe vertical. Gigantesque, la boule solaire se montra enfin devant la vitre, surgissant à gauche, pour disparaître à droite.

Une voix lointaine me parvint à travers la rumeur et les crépitements :

— Attention, Station Solaris ! Ici, Station Solaris. Tout va bien. Vous êtes sous le contrôle de la Station Solaris. La capsule se posera au temps zéro. Je répète, la capsule se posera au temps zéro. Préparez-vous ! Attention, je commence. Deux cent cinquante, deux cent quarante-neuf, deux cent quarante-huit...

Des miaulements secs entrecoupaient les mots : un appareil automatique articulait les paroles d'accueil. Voilà qui était pour le moins étonnant. D'habitude, tous les hommes d'une station spatiale s'empressaient de saluer le nouveau venu, surtout quand celui-ci arrivait directement de la Terre. Je n'eus pas le loisir de m'étonner longtemps, car l'orbite du soleil, qui jusqu'alors m'entourait, se déplaça inopinément, et le disque incandescent sembla danser à l'horizon de la planète, se montrant tantôt à gauche, tantôt à droite de celle-ci. Je me

balançais, pareil au poids d'un pendule géant, cependant que la planète, surface striée de sillons violacés et noirâtres, se dressait devant moi comme une paroi. La tête commençait à me tourner, quand je découvris un petit échiquier de points verts et blancs – le signal d'orientation de la Station. En claquant, quelque chose se détacha du cône de la capsule ; le long collier du parachute déploya avec fureur ses anneaux et le bruit qui me parvint évoquait irrésistiblement la Terre – pour la première fois, après tant de mois, le mugissement du vent.

Ensuite, tout se passa très vite. Jusqu'alors, je savais que je tombais. À présent, je m'en aperçus. L'échiquier vert et blanc grandissait rapidement ; je vis qu'il était peint sur un corps allongé, en forme de baleine et à reflets d'argent, dont les flancs se hérissaient d'antennes de radar ; je vis que ce colosse métallique, percé de plusieurs rangées d'ouvertures sombres, ne reposait pas à la surface de la planète, mais était suspendu au-dessus, projetant sur fond d'encre une ombre ellipsoïdale d'un noir plus intense. Je distinguai les rides ardoisées de l'océan, animées d'un faible mouvement, et tout à coup les nuages s'élevèrent très haut, cernés d'une aveuglante lueur écarlate ; au-delà, le ciel fauve devint cendré, lointain et plat, et tout s'effaça ; je tombais en vrille.

Un choc bref stabilisa la capsule ; à travers le hublot, je revis les vagues de l'océan, telles des crêtes de mercure étincelant ; les filins se décrochèrent soudain et les anneaux du parachute, portés par le vent, s'envolèrent en tumulte au-dessus des vagues ; oscillant à ce rythme ralenti très particulier que lui imprimait un champ magnétique artificiel, la capsule descendit doucement. J'avais encore eu le temps d'entrevoir les grilles des rampes de lancement et, au sommet de leurs tours ajourées, les miroirs de deux radiotélescopes. Il y eut un vacarme d'acier rebondissant sur de l'acier, la capsule s'immobilisa, une trappe s'ouvrit et, avec un long soupir rauque, la coque métallique qui m'emprisonnait termina son voyage.

J'entendis la voix sans vie de l'installation de contrôle :

— Station Solaris. Zéro et zéro. La capsule est posée. Fin.

Des deux mains (je sentais une vague pression sur la poitrine et les viscères me pesaient désagréablement), je saisis les

manettes et je coupai les contacts. Une inscription verte s'éclaira, « ARRIVÉE » ; la paroi de la capsule s'ouvrit. Le lit pneumatique me poussa légèrement dans le dos, de sorte que, pour ne pas tomber, je dus faire un pas en avant.

Avec un sifflement étouffé, résigné, le scaphandre expira l'air de ses coussinets. J'étais libre.

Je me trouvais sous un entonnoir argenté, aussi élevé que la nef d'une cathédrale. Des faisceaux de tuyaux de couleur descendaient le long des parois inclinées et disparaissaient dans des orifices arrondis. Je me retournai. Les puits de ventilation grondaient, aspirant les gaz empoisonnés de l'atmosphère planétaire, qui s'étaient infiltrés pendant que mon véhicule se posait à l'intérieur de la Station. Vide, semblable à un cocon éclaté, la capsule en forme de cigare se dressait, enserrée par un calice monté sur socle d'acier. Le revêtement extérieur, calciné au cours du voyage, avait pris une teinte brun sale.

Je descendis une petite rampe. En bas, le sol métallique avait été recouvert d'un enduit plastique rugueux. Par places, les roues des chariots transportant les fusées avaient usé ce tapis plastique et l'acier se montrait à nu.

Brusquement, les soufflets des ventilateurs cessèrent de fonctionner et ce fut le silence absolu. Je regardai autour de moi, un peu indécis, attendant l'apparition de quelqu'un ; mais personne ne semblait approcher. Seule une flèche de néon flamboyait, indiquant un trottoir mécanique qui se déroulait sans bruit. Je me laissai porter en avant. Le plafond de la salle s'abaissait selon une belle ligne parabolique, jusqu'à l'entrée d'une galerie. Dans les renforcements de la galerie s'entassaient des monceaux de bouteilles de gaz comprimé, des jauges, des parachutes, des caisses, une quantité d'objets jetés en désordre.

Le trottoir mécanique me déposa à l'extrémité de la galerie, au seuil d'une rotonde. Un désordre encore plus évident régnait ici. Une mare de liquide huileux s'étalait sous un éboulement de bidons ; une odeur nauséabonde empestait l'air ; des empreintes de pas, taches gluantes, s'éloignaient dans différentes directions. Un enchevêtrement de bandes télégraphiques, des papiers déchirés, toutes sortes d'ordures recouvraient les bidons.

Une flèche verte s'alluma de nouveau, me désignant la porte centrale. Derrière la porte s'étirait un couloir étroit, où deux hommes n'auraient guère pu marcher de front. Des pavés de verre, incrustés dans le plafond, éclairaient ce boyau. Encore une porte, peinte en damier vert et blanc ; elle était entrebâillée, j'entrai.

La cabine aux murs incurvés avait une grande fenêtre panoramique, qu'empourprait une brume ardente ; sous la fenêtre, les crêtes fuligineuses des vagues passaient silencieusement. Contre les murs s'alignaient des armoires ouvertes, remplies d'instruments, de livres, de verres sales, de récipients calorifugés couverts de poussière. Cinq ou six petites tables roulantes et des fauteuils ratatinés encombraient le sol maculé. Un seul siège était gonflé, le dossier convenablement redressé en arrière. Dans ce fauteuil il y avait un petit homme maigre, au visage brûlé de soleil, la peau du nez et des pommettes se détachant par larges plaques.

Je le reconnus. C'était Snaut, un spécialiste de la cybernétique, le suppléant de Gibarian. En son temps, il avait publié des articles tout à fait originaux dans l'annuaire solariste. Je n'avais jamais eu l'occasion de le rencontrer. Il portait une chemise de filet, dont les mailles laissaient passer çà et là les poils gris d'une poitrine décharnée, et un pantalon de toile à poches multiples, un pantalon de monteur, qui avait été blanc et qui était maintenant taché aux genoux et troué par les réactifs. Il tenait à la main une de ces poires en matière plastique, dont on se sert pour boire dans les véhicules spatiaux non pourvus d'un système de gravitation interne. Il me contemplait d'un regard fixe. La poire s'échappa de ses doigts et rebondit plusieurs fois, répandant un peu de liquide transparent. Lentement, le sang s'était retiré de son visage. J'étais trop surpris pour parler et cette scène muette dura si longtemps qu'insensiblement Snaut me communiqua sa terreur. Je fis un pas en avant. Il se pelotonna dans son fauteuil.

Je murmurai :

— Snaut...

Il frémit, comme si je l'avais frappé. Me regardant avec une horreur indescriptible, il jeta d'une voix enrouée :

— Je ne te connais pas... je ne te connais pas... qu'est-ce que tu veux ?

Le liquide renversé s'évaporait rapidement ; je respirai un relent d'alcool. Il buvait ? Il était ivre ? Mais de quoi avait-il tellement peur ? Je demeurais debout au milieu de la cabine. J'avais les jambes molles ; mes oreilles semblaient bourrées de coton. J'avais l'impression que, sous mes pieds, le sol n'était pas réel. Derrière la vitre bombée de la fenêtre, l'océan était animé d'un mouvement régulier. Snaut ne me quittait pas de ses yeux injectés de sang. La terreur se retirait de sa face ; l'expression d'un invincible dégoût persistait.

Je demandai tout bas :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ?

Il répondit d'une voix sourde :

— Tu t'inquiètes... Ah ! Alors, comme ça, tu t'inquiètes ? Pourquoi te soucier de moi ? Je ne te connais pas.

Je demandai :

— Où est Gibarian ?

Le souffle lui manqua ; au fond de ses yeux, redevenus vitreux, une lueur s'alluma et s'éteignit.

Il bégaya :

— Gi... Giba... non ! non !

Un rire étouffé, un rire d'idiot le secoua tout entier, puis il se calma à peu près :

— Tu es venu pour Gibarian ? Pour Gibarian ? Qu'est-ce que tu veux en faire ?

Il me considérait comme si, à l'instant, j'avais cessé de représenter une menace pour lui ; dans ses mots, ou plutôt dans le ton, il y avait de la haine et de la provocation.

Ahuri, je bredouillai :

— Quoi... où est-il ?

— Tu ne sais pas ?

Il était ivre, évidemment, il avait complètement perdu la tête. La colère montait en moi. J'aurais dû me dominer et sortir, mais la patience m'abandonna. Je hurlai :

— Assez ! Comment pourrais-je savoir où il est, puisque j'arrive à l'instant ! Snaut ! que se passe-t-il ?

Sa mâchoire s'affaissa. De nouveau le souffle lui manqua et une lueur différente éclaira ses yeux. À deux mains, il saisit les accoudoirs du fauteuil ; il se leva péniblement ; ses genoux tremblaient.

— Quoi ?... tu arrives... D'où est-ce que tu arrives ? fit-il, presque dégrisé.

Je répliquai avec rage :

— De la Terre ! Tu en as peut-être entendu parler ? On ne dirait pas !

— De la... grand ciel... alors, tu es... Kelvin ?

— Oui, Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? Qu'est-ce que j'ai d'étonnant ?

Il cligna rapidement des paupières :

— Rien, dit-il en s'essuyant le front, rien... Excuse-moi, Kelvin, ce n'est rien, je t'assure, simplement la surprise... je ne m'attendais pas à te voir.

— Comment, tu ne t'attendais pas à me voir ? On vous a avisés il y a plusieurs mois, et Moddard a télégraphié aujourd'hui même du *Prométhée*...

— Oui, oui, bien sûr, seulement, vois-tu, ces temps-ci, nous sommes un peu... désorganisés.

Je répondis sèchement :

— En effet... je m'en aperçois !

Snaut tourna autour de moi, inspectant mon scaphandre, un scaphandre très ordinaire, avec l'habituel harnachement de fils et de câbles sur la poitrine.

Il toussa, tâta son nez osseux :

— Tu as peut-être envie de prendre un bain ? Ça te ferait du bien... la porte bleue, de l'autre côté.

— Merci, je connais la disposition de la Station.

— Tu as peut-être faim ?

— Non !... où est Gibarian ?

Sans répondre, il s'approcha de la fenêtre. Le dos tourné, il avait l'air nettement plus âgé. Les cheveux, coupés ras, étaient gris ; des rides profondes creusaient la nuque brûlée par le soleil.

Derrière la fenêtre miroitaient les crêtes des vagues énormes, qui rampaient, s'élevant et retombant au ralenti. À regarder

ainsi l'océan, on avait l'impression – simple illusion, certainement – que la Station se déplaçait imperceptiblement, comme glissant d'un socle invisible ; puis elle semblait retrouver son équilibre, avant de pencher de l'autre côté, d'un même mouvement paresseux. En bas, l'écume épaisse, couleur de sang, s'amassait au creux des vagues. Une fraction de seconde, ma gorge se contracta et je regrettai la discipline sévère, à bord du *Prométhée*, souvenir d'une existence qui subitement m'apparut heureuse et à jamais révolue.

Snaut se retourna en se frottant nerveusement les mains :

— Écoute, dit-il tout à coup, pour le moment, il n'y a que moi... Aujourd'hui, il faudra te contenter de ma compagnie. Appelle-moi Vieux-Rat, et pas d'histoires ! Puisque tu avais vu ma photographie, tu n'as qu'à t'imaginer que tu me connais depuis longtemps. Tout le monde m'appelle Vieux-Rat. Je n'y peux rien. D'ailleurs, je suppose que c'est un nom prédestiné, mes parents ont toujours eu des aspirations cosmiques...

Obstiné, je répétais ma question :

— Où est Gibarian ?

Sa paupière battit de nouveau :

— Je regrette de t'avoir accueilli de cette façon. C'est... ce n'est pas vraiment ma faute. J'avais complètement oublié... il s'est passé beaucoup de choses, ici, tu comprends...

— Ça va... Alors, Gibarian ? Il n'est pas dans la Station ? Il est en vol d'observation ?

Snaut contempla un tas de câbles enroulés :

— Non, il n'est pas sorti. Et il ne s'envolera pas. Justement...

Les oreilles toujours bouchées, j'entendais de plus en plus mal et je demandai :

— Quoi... qu'est-ce que ça signifie ? Où est-il ?

La voix changée, il répondit :

— Tu as très bien compris.

Il me regardait froidement dans les yeux ; je frissonnai. Il était ivre, mais il savait de quoi il parlait.

— Il n'y a pas eu...

— Oui.

— Un accident ?

Il hocha la tête, acquiesçant vigoureusement et guettant ma réaction.

— Quand ?

— Ce matin, à l'aube.

J'éprouvai une émotion sans violence. Cet échange de questions et de réponses m'avait plutôt calmé par sa concision. Je commençais à m'expliquer le comportement étrange de Snaut.

— Quelle sorte d'accident ?

— Va dans ta cabine et enlève ce scaphandre... reviens ici... dans... dans, mettons, une heure.

J'hésitai un instant.

— Bon, dis-je enfin.

Au moment où je me dirigeais vers la porte, il me rappela :

— Attends !

Il avait un drôle de regard et, s'il désirait ajouter quelque chose, les mots ne se décidaient pas à franchir ses lèvres. Au bout d'un moment, il dit :

— Nous étions trois, et maintenant, avec toi, nous sommes de nouveau trois. Tu connais Sartorius ?

— Comme je te connaissais, en photographie.

— Il est dans le laboratoire, là-haut, et je ne pense pas qu'il en sortira avant la nuit, mais... en tout cas, tu le reconnaîtrais. Si tu voyais quelqu'un d'autre, tu comprends, quelqu'un qui ne serait ni moi ni Sartorius, tu comprends, alors...

— Alors, quoi ?

Je rêvais, tout cela n'était qu'un rêve ! Ces vagues noires, aux reflets sanglants, sous le soleil bas, et ce petit homme qui venait de se rasseoir dans son fauteuil, la tête de nouveau pendante, et qui regardait un tas de câbles.

— Alors, ne fais rien.

Je m'emportai :

— Qui pourrais-je voir ? Un fantôme !

— Évidemment, tu crois que je suis fou. Non. Non, je ne suis pas fou. Je ne peux rien te dire d'autre, pour le moment. Du reste, peut-être... il ne se passera peut-être rien. En tout cas, n'oublie pas mon avertissement.

— Parle plus clairement ! De quoi s'agit-il ?

— Maîtrise-toi, prépare-toi à affronter... n'importe quoi. Je sais que c'est impossible. Essaie quand même. C'est le seul conseil que je peux te donner. Je n'en trouve pas d'autre.

Je criai :

— Mais qu'est-ce que je pourrais affronter ?

À le voir assis là, regardant de côté, avec sa tête fatiguée et brûlée par le soleil, j'eus du mal à me contenir ; j'aurais voulu le saisir aux épaules et bien le secouer.

Péniblement, il lâcha ses mots un à un :

— Je ne sais pas. En un sens, ça dépend de toi.

— Des hallucinations ?

— Non, c'est... c'est réel. N'attaque pas. Et rappelle-toi ce que je t'ai dit !

Je ne reconnus pas ma propre voix :

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Nous ne sommes pas sur la Terre.

Je criai encore :

— Une forme polythère ? Elles n'ont absolument rien d'humain !

J'allais me jeter sur lui, pour l'arracher à la contemplation qui lui inspirait, apparemment, ces propos insensés, quand il murmura :

— C'est pourquoi elles sont redoutables. Rappelle-toi ce que je t'ai dit, tiens-toi sur tes gardes !

— Qu'est-il arrivé à Gibarian ?

Il ne répondit pas.

— Que fait Sartorius ?

— Reviens dans une heure.

Je me détournai et je sortis. En refermant la porte, je le regardai une dernière fois. Petit, recroquevillé, la tête dans les mains et les coudes appuyés sur son pantalon taché, il restait assis sans bouger. Alors seulement, je remarquai le sang caillé au dos de ses deux mains.

Les Solaristes

Le couloir était vide. Je demeurai un instant immobile derrière la porte fermée. Le gémissement du vent enveloppait la gaine étanche du boyau. Sur le panneau de la porte, j'aperçus, collé de travers, sans soin, un carré de sparadrap, recouvert d'une inscription au crayon : « Homme ». Je regardai ce mot, indistinctement griffonné, et je voulus retourner auprès de Snaut ; je me ravisai.

Ses avertissements déments vibraient encore à mes oreilles. J'avancai dans le passage, les épaules ployées sous le poids du scaphandre. À pas feutrés, fuyant plus ou moins consciemment quelque observateur invisible, je revins jusqu'à la rotonde ; en sortant du couloir, je trouvai deux portes à ma gauche et deux portes à ma droite. Je lus les noms des occupants : Dr Gibarian, Dr Snaut, Dr Sartorius. Aucune plaque n'était fixée à la quatrième porte. J'hésitai, je pressai doucement la poignée et j'ouvris lentement la porte. En poussant le panneau, j'eus le pressentiment, presque la certitude, qu'il y avait quelqu'un dans la chambre. J'entrai.

Il n'y avait personne. Une fenêtre panoramique concave, à peine plus petite que celle de la cabine où j'avais découvert Snaut, surplombait l'océan, qui luisait ici – au soleil – d'un éclat grasseyeux, les vagues semblant sécréter une huile rougeâtre. Des reflets écarlates remplissaient toute la chambre, dont la disposition rappelait une cabine de vaisseau. D'un côté, entouré de rayons chargés de livres, un lit mécanique avait été redressé contre la paroi ; de l'autre côté, entre les nombreux placards, étaient accrochés des cadres de nickel – séries de vues aériennes, collées bout à bout au moyen de bandes adhésives – et des râteliers d'éprouvettes et de cornues, bouchées avec des tampons de coton. Devant la fenêtre, deux rangées de boîtes d'émail blanc obstruaient le passage. Je soulevai quelques

couvercles ; les boîtes étaient bourrées d'instruments de toute sorte, entremêlés de tuyaux de matière plastique. Dans chaque angle, il y avait un robinet, une installation de réfrigération, un dispositif antibuée. Un microscope avait été posé à même le sol, faute de place sur la grande table à côté de la fenêtre. Me retournant, je vis, près de la porte d'entrée, une haute armoire ; elle était entrebâillée et contenait des combinaisons, des blouses de travail, des tabliers isolants, du linge, des bottes d'exploration planétaire, des bouteilles d'aluminium poli – réservoirs d'oxygène pour appareils portatifs. Deux de ces appareils, munis de leur masque, pendaient, accrochés à la poignée du lit vertical. Partout, c'était le même chaos, un désordre qu'on avait grossièrement, à la hâte, tenté de masquer. Je reniflai l'air ; je sentis une faible odeur de réactifs chimiques et des traces d'odeur plus âcre – du chlore ? Instinctivement, je cherchai les grilles des bouches d'aération, sous le plafond ; attachés aux barreaux, des rubans de papier flottaient doucement ; les souffleries fonctionnaient, assurant une circulation d'air normale. Je débarrassai deux chaises chargées de livres, d'appareils et d'outils que j'allai déposer à l'autre bout de la chambre, les entassant tant bien que mal, de façon à ménager un espace relativement libre autour du lit, entre l'armoire et les bibliothèques. Je tirai à moi un support, pour y suspendre mon scaphandre ; je saisis l'extrémité de la fermeture à glissière, puis je desserrai les doigts. Retenu par l'idée confuse que je me dépouillais d'un bouclier, je ne me décidais pas à abandonner mon scaphandre. Encore une fois, je parcourus des yeux la chambre ; je vérifiai que la porte était bien fermée, qu'elle n'avait pas de serrure et, après une brève hésitation, je traînai vers le seuil quelques-unes des boîtes les plus lourdes. M'étant ainsi provisoirement barricadé, en trois secousses je me libérai de ma carapace cliquetante. Un étroit miroir, enchâssé dans une porte de placard, reflétait une partie de la chambre ; du coin de l'œil, je surpris une forme mouvante ; je sursautai ; mais ce n'était que mon propre reflet. Le tricot, sous le scaphandre, était trempé de sueur. Je le retirai et je poussai une armoire coulissante ; elle glissa le long de la paroi, révélant les murs brillants d'une petite salle de bains. Une caissette plate et

allongée reposait au creux du bassin de la douche. Je transportai sans difficulté la caissette dans la chambre. Lorsque je la reposai par terre, un ressort fit sauter le couvercle et je vis des compartiments, remplis d'objets étranges : des ébauches de métal sombre, répliques grotesques des instruments que contenaient les placards. Aucun des instruments de la caissette n'était utilisable ; ils étaient émoussés, atrophiés, fondus, comme sortant d'un brasier. Chose plus étrange encore, même les poignées de céramique, pratiquement non fusibles, avaient été déformées. Aucun four de laboratoire, chauffé à température maximale, n'aurait pu les faire fondre – peut-être une pile atomique. De la poche de mon scaphandre, je sortis un compteur de radiations, mais le petit bec noir resta muet quand je l'approchai des débris.

Je n'avais plus sur le corps qu'un slip et un maillot de filet. Je m'empressai de les retirer, les jetant loin de moi, et je courus sous la douche. Le choc de l'eau fut bienfaisant. Tournoyant sous le jet dur et brûlant, je me frictionnai avec une vigueur excessive, éclaboussant les murs, expulsant, extirpant de ma peau toute cette crasse d'appréhensions troubles qui m'imprégnait depuis mon arrivée.

Je fouillai l'armoire et je trouvai une combinaison d'entraînement, qu'on pouvait également porter sous le scaphandre. Au moment de faire passer dans une poche la totalité de mes maigres biens, je sentis un objet dur, coincé parmi les feuillets du bloc-notes ; c'était une clef, la clef de mon appartement, là-bas, sur la Terre ; indécis, je tournais la clef entre mes doigts. Finalement, je la posai sur la table. Soudain, il me vint à l'esprit que j'aurais besoin d'une arme. Un canif universel n'était sûrement pas ce qu'il me fallait, mais je n'avais rien d'autre et je n'allais pas me mettre à chercher un pistolet radio-actif ou n'importe quoi de ce genre.

Je m'assis sur un tabouret tubulaire, au milieu de l'espace vide. Je voulais être seul. Avec satisfaction, je constatai que je disposais de plus d'une demi-heure ; par nature, je respectais scrupuleusement mes engagements, importants ou négligeables. Les aiguilles de la pendule – dont vingt-quatre signes divisaient le cadran – indiquaient sept heures. Le soleil

baissait. Sept heures ici, c'était vingt heures à bord du *Prométhée*. Solaris, sur les écrans de Moddard, n'était plus qu'une poussière indistincte, confondue avec les étoiles. Bon, que m'importait le *Prométhée* ? Je fermai les yeux. Je n'entendais que le gémissement des canalisations et un faible clapotis d'eau dans la salle de bains.

Gibarian était mort. Peu de temps auparavant, si j'avais bien compris. Qu'avaient-ils fait de son corps ? L'avaient-ils enseveli ? Non, sur cette planète c'était impossible. Je méditai longuement la question, préoccupé exclusivement par le sort du cadavre ; puis je me rendis compte de l'absurdité de mes pensées, je me levai et me mis à marcher de long en large. Du bout du pied, je heurtai une musette qui émergeait d'un amoncellement de livres ; je me penchai, je la ramassai. Elle contenait un flacon de verre sombre, un flacon si léger qu'il semblait avoir été soufflé dans du papier. Je l'examinai devant la fenêtre, à la lueur pourpre d'un crépuscule lugubre, envahi de brumes de suie. Que m'arrivait-il ? Pourquoi me laisser distraire par des divagations, ou par la première babiole qui me tombait sous la main ?

Je tressaillis ; les lampes s'étaient allumées, commandées par une cellule photoélectrique ; le soleil venait de se coucher. Qu'allait-il se passer ? J'étais si tendu, que la sensation d'un espace vide dans mon dos me devint insupportable. Je décidai de lutter contre moi-même. J'approchai une chaise de la bibliothèque et je choisis un volume qui m'était depuis longtemps familier, le deuxième tome de la vieille monographie d'Hughes et Eugel, *Historia Solaris*. J'appuyai sur mes genoux le gros livre solidement relié ; je commençai à le feuilleter.

La découverte de Solaris remontait à environ cent ans avant ma naissance.

La planète gravite autour de deux soleils – un soleil rouge et un soleil bleu. Aucun vaisseau ne s'est approché de la planète pendant les quarante ans qui ont suivi sa découverte. À cette époque, la théorie de Gamow-Shapley, affirmant que la vie était impossible sur les planètes satellites de deux corps solaires, était tenue pour une certitude. L'orbite est constamment

modifiée par le jeu variable de la gravitation, au cours de la révolution autour des deux soleils.

L'orbite, du fait des variations de gravitation, s'aplatit ou se distend et les éléments de vie, s'ils apparaissent, sont infailliblement détruits, soit par un rayonnement de chaleur intense, soit par une chute extrême de la température. Ces modifications interviennent dans un temps estimé en millions d'années, par conséquent un temps très court – selon les lois de l'astronomie ou de la biologie (l'évolution exige des centaines de millions, si ce n'est un milliard d'années).

D'après les premiers calculs, Solaris devait en cinq cent mille ans se rapprocher de la moitié d'une unité astronomique de son soleil rouge, et un million d'années plus tard s'abîmer dans l'astre incandescent.

Mais, au bout de quelques dizaines d'années déjà, on crut découvrir que l'orbite n'accusait nullement les modifications attendues ; elle était stable, aussi stable que l'orbite des planètes de notre système solaire.

On recommença, avec une extrême précision, les observations et les calculs, qui confirmèrent simplement les premières conclusions : l'orbite de Solaris était instable.

Unité modeste parmi les centaines de planètes découvertes annuellement, auxquelles les grandes statistiques se bornaient à consacrer quelques lignes définissant les particularités de mouvement, Solaris se haussa peu à peu au rang de corps céleste digne d'une attention plus considérable.

Quatre ans après cette promotion, survolant la planète avec le *Laakon* et deux vaisseaux auxiliaires, l'expédition d'Ottenskjold entreprit d'étudier Solaris. Cette expédition n'avait que le caractère d'une reconnaissance préparatoire, voire improvisée, les savants n'étant pas équipés pour se poser. Ottenskjold plaça sur orbites équatoriales et polaires une grande quantité de satellites-observatoires automatiques, dont la fonction principale consistait à mesurer les potentiels de gravitation. On étudia en outre la surface de la planète, recouverte d'un océan parsemé d'îles innombrables à configuration de haut plateau. – La superficie totale de ces îles est inférieure à la superficie de l'Europe, bien que le diamètre de

Solaris soit d'un cinquième plus grand que celui de la Terre. Ces étendues de territoire rocheux et désolé, irrégulièrement distribuées, sont essentiellement groupées dans l'hémisphère austral. – On analysa également la composition de l'atmosphère, dépourvue d'oxygène, et on effectua des mesures très précises de la densité de la planète, dont on détermina l'albédo ainsi que d'autres caractéristiques astronomiques. Comme il était prévisible, on ne découvrit aucune trace de vie, pas plus sur les îles que dans l'océan.

Au cours des dix années suivantes, Solaris devint le centre d'attraction de tous les observatoires attachés à l'étude de cette région de l'espace ; la planète, cependant, révélait une tendance stupéfiante à conserver une orbite de gravitation qui, sans le moindre doute, aurait dû être instable. L'affaire tourna presque au scandale ; les résultats des observations ne pouvant être qu'inexactes, on tenta d'accabler (pour le bien de la science) tels savants, ou tels ordinateurs dont ils se servaient.

Le manque de crédits retarda de trois ans le départ d'une véritable expédition solariste. Enfin, Shannahan, ayant complété son équipe, obtint de l'Institut trois unités de tonnage C, les plus grands vaisseaux cosmiques de l'époque. Un an et demi avant l'arrivée de l'expédition, qui partit de l'alpha du Verseau, une deuxième flotte d'exploration, agissant au nom de l'Institut, avait placé sur orbite solariste un satelloïde automatique : Luna 247. – Ce satelloïde, après trois reconstructions successives, effectuées à quelques dizaines d'années d'intervalle, fonctionne encore aujourd'hui. – Les données fournies par le satelloïde confirmèrent définitivement les observations de l'expédition Ottenskjold, concernant le caractère actif des mouvements de l'océan.

L'un des vaisseaux de Shannahan demeura sur orbite élevée ; les deux autres, après des essais préliminaires, se posèrent sur un territoire rocheux, de six cents milles carrés environ, dans l'hémisphère austral de Solaris. Les travaux de l'expédition durèrent dix-huit mois et furent effectués dans des conditions favorables, si l'on excepte un accident regrettable provoqué par le fonctionnement défectueux des appareils. L'équipe des savants se divisa cependant en deux camps

opposés, l'océan étant l'objet de la querelle. Sur la base des analyses, on avait admis que l'océan était une formation organique (en ce temps-là, personne encore n'avait osé le déclarer vivant). Mais, alors que les biologistes le considéraient comme une formation primitive – une sorte de tout gigantesque, une cellule fluide, unique et monstrueuse (qu'ils appelaient « formation prébiologique »), qui entourait le globe d'une enveloppe colloïdale atteignant par endroits une épaisseur de quelques milles –, les astronomes et les physiciens affirmaient que ce devait être une structure organisée extraordinairement évoluée ; à leur avis, l'océan dépassait peut-être même en complexité les structures organiques terrestres, puisqu'il était capable d'influer efficacement sur le tracé de l'orbite que décrivait la planète. En effet, on n'avait découvert aucune autre cause pouvant expliquer le comportement de Solaris ; de plus, les planétophysiciens avaient établi une relation entre certains processus de l'océan plasmatique et le potentiel de gravitation mesuré localement, potentiel qui se modifiait en accord avec les « transformations de matière » de l'océan.

Ainsi donc, ce furent les physiciens, et non les biologistes, qui avancèrent cette formulation paradoxale, « machine plasmatique », entendant par là une formation peut-être privée de vie, selon nos conceptions, mais capable d'entreprendre des activités utiles – à l'échelle astronomique, il faut s'empressez de l'ajouter.

À l'occasion de cette querelle – dont les remous, en quelques semaines, atteignirent les autorités les plus éminentes – la doctrine de Gamow-Shapley, incontestée depuis quatre-vingts ans, se trouva ébranlée pour la première fois.

Certains continuaient encore à soutenir les affirmations de Gamow-Shapley, à savoir que l'océan n'avait rien de commun avec la vie, que ce n'était pas une formation « para » ou « prébiologique », mais une formation géologique, peu courante assurément, et capable uniquement de stabiliser l'orbite de Solaris, malgré la variation des forces d'attraction ; pour étayer l'argumentation, on s'en référait à la loi de Le Chatelier.

À l'opposé de cette attitude conservatrice, de nouvelles hypothèses étaient avancées – dont celle de Civito-Vitta, l'une des plus élaborées – proclamant que l'océan était le résultat d'un développement dialectique : à partir de sa forme première de préocéan, solution de corps chimiques à réaction lente, et par la force des circonstances (les changements d'orbite menaçant son existence), il était parvenu d'un seul bond au stade d'« océan homéostatique », sans passer par tous les degrés de l'évolution terrestre, évitant les phases unicellulaire et pluricellulaire, l'évolution végétale et animale, la constitution d'un système nerveux et cérébral. Autrement dit, et contrairement aux organismes terrestres, il ne s'était pas adapté à son milieu en quelques centaines de millions d'années, pour donner naissance enfin aux premiers représentants d'une espèce douée de raison, mais il avait immédiatement dominé son milieu.

Le point de vue était original ; pourtant, on ignorait toujours de quelle manière cette enveloppe colloïdale pouvait stabiliser l'orbite du corps céleste. Depuis bientôt un siècle, on connaissait des dispositifs capables de créer artificiellement des champs d'attraction et de gravitation – les graviteurs ; mais nul n'était à même de s'imaginer comment cette glu informe pouvait obtenir un effet, que les graviteurs provoquaient par des réactions nucléaires compliquées et des températures extraordinairement élevées. Les journaux de ce temps-là, attisant la curiosité du lecteur moyen et la colère du savant, regorgeaient de fables les plus invraisemblables sur le thème du « mystère Solaris » ; un chroniqueur alla jusqu'à prétendre que l'océan était... un parent éloigné de nos gymnotes électriques !

Quand, dans une certaine mesure, on réussit à débrouiller le problème, il se révéla que l'explication – ainsi que cela se reproduisit souvent, par la suite, dans le domaine des études solaristes – remplaçait une énigme par une autre, peut-être plus surprenante encore.

Les observations démontrèrent, du moins, que l'océan n'agissait pas selon les lois de nos graviteurs (ce qui, d'ailleurs, eût été impossible), mais réussissait à imposer directement la périodicité de parcours ; il en résultait, entre autres, des écarts

dans la mesure du temps sur un seul et même méridien de Solaris. Ainsi donc, non seulement l'océan connaissait, en un certain sens, la théorie d'Einstein-Boevia ; il savait aussi en exploiter les conséquences (alors que nous ne pourrions pas en dire autant).

À l'énoncé de cette hypothèse, l'une des tempêtes les plus violentes du siècle se déclancha au sein du monde savant. Des théories vénérables, universellement admises, s'effondraient : des articles audacieusement hérétiques envahissaient la littérature spécialisée ; « océan génial » ou « colloïde gravitant », la question enflammait les esprits.

Tout cela se passait plusieurs années avant ma naissance. Quand j'étais étudiant – des données nouvelles ayant été recueillies dans l'entre-temps –, il était déjà généralement admis que la vie existait sur Solaris, bien que se limitant à un unique habitant...

Le deuxième tome d'Hughes et Eugel, que je continuais à feuilleter machinalement, commençait par une systématisation aussi ingénieuse qu'amusante. La table de classification comportait trois définitions : Type – Polythère ; Ordre – Syncytialie ; Catégorie – Métamorphe.

À croire que nous connaissions une infinité d'exemplaires de l'espèce, alors qu'en réalité il n'en existait qu'un seul – pesant, il est vrai, sept cents billions de tonnes.

Sous mes doigts voltigeaient des figures bariolées, des graphiques pittoresques, des relevés d'analyse et des diagrammes spectraux, exposant le type et le rythme des transformations fondamentales ainsi que les réactions chimiques. Rapidement, infailliblement, l'épais volume m'entraînait vers le terrain solide de la foi mathématique. On pouvait en conclure que nous avions acquis une connaissance entière de ce représentant de la catégorie Métamorphe, qui s'étendait à quelques centaines de mètres sous la carène métallique de la Station, voilé en ce moment par les ombres d'une nuit qui durerait quatre heures.

En réalité, tous n'étaient pas encore convaincus que l'océan fût effectivement une « créature » vivante et moins encore, cela va sans dire, qu'il fût doué de raison. Je reposai le gros livre sur

le rayon et je pris le volume suivant. Il se divisait en deux parties. La première était consacrée au résumé des tentatives innombrables, qui toutes avaient pour but d'établir un contact avec l'océan. À l'époque de mes études, je m'en souvenais parfaitement, cet établissement de contact était l'objet d'anecdotes, de plaisanteries et de railleries sans fin ; comparée au foisonnement de spéculations suscitées par ce problème, la scolastique médiévale semblait un modèle d'évidences lumineuses. La deuxième partie, près de mille trois cents pages, comprenait uniquement la bibliographie relative au sujet. Les textes n'auraient pu trouver place dans la chambre où je me tenais.

Les premiers essais de contact furent tentés par l'intermédiaire d'appareils électroniques spécialement conçus, qui transformaient les stimuli, émis bilatéralement. L'océan participa activement à ces opérations, puisqu'il façonna les appareils. Tout cela demeurerait pourtant obscur. Qu'était exactement cette « participation » ? L'océan modifiait certains éléments des instruments immergés ; par conséquent, le rythme prévu des décharges était bouleversé et les appareils d'enregistrement reproduisaient une multitude de signaux, témoignages fragmentaires de quelque activité fantastique, échappant en fait à toute analyse. Ces données traduisaient-elles un état momentané de stimulation, ou des impulsions constantes, en rapport avec les structures gigantesques que l'océan était en train de créer quelque part, aux antipodes de la région où se trouvaient les chercheurs ? Les appareils électroniques avaient-ils enregistré la manifestation impénétrable des vénérables secrets de cet océan ? Nous avait-il livré ses chefs-d'œuvre ? Comment savoir ! Le stimulus n'avait pas provoqué deux réactions identiques. Tantôt les appareils manquaient d'éclater sous la violence des impulsions, tantôt c'était le silence absolu. En bref, il était impossible d'obtenir la répétition d'aucune manifestation préalablement observée. Constamment, il semblait qu'on fût sur le point de déchiffrer la masse grandissante des indices enregistrés ; n'avait-on pas construit à cette intention des cerveaux électroniques d'une capacité d'information pratiquement illimitée, tels qu'aucun

autre problème n'en avait exigé jusqu'alors ? À vrai dire, on obtint des résultats. L'océan, – source d'impulsions électriques, magnétiques, et de gravitation –, s'exprimait dans un langage en quelque sorte mathématique ; aussi, en faisant appel à l'une des branches les plus abstraites de l'analyse, la loi des grands nombres, fut-il possible de classer certaines fréquences des décharges de courant ; des homologues structurelles apparurent, déjà observées par les physiciens dans le secteur de la science qui prend en considération les rapports réciproques de l'énergie et de la matière, des composants et des composés, du fini et de l'infini. Cette correspondance convainquit les savants qu'ils étaient en présence d'un monstre doué de raison, d'un océan-cerveau protoplasmique, enveloppant toute la planète et gaspillant son temps en considérations théoriques extravagantes sur la réalité universelle ; nos appareils, par surprise, avaient saisi les bribes infimes d'un formidable monologue, qui se déroulait éternellement dans les profondeurs de ce cerveau démesuré et qui, forcément, dépassait notre entendement.

Voilà pour les mathématiciens. Ces hypothèses, selon les uns, sous-estimaient les possibilités de l'esprit humain ; on s'inclinait devant l'inconnu, en proclamant une vieille doctrine, insollement exhumée, *ignoramus et ignorabimus*. D'autres pensaient que les hypothèses des mathématiciens n'étaient que radotages stériles et dangereux, car elles contribuaient à créer une mythologie contemporaine, fondée sur le cerveau géant – électronique ou plasmique, peu importe – considéré en tant qu'objectif ultime de l'existence et somme de vie.

D'autres encore... mais les savants étaient légion et chacun avait son opinion. Si l'on comparait le secteur des essais de « contact » avec les autres branches des études solaristes, où la spécialisation s'était fortement développée, en particulier au cours du dernier quart de siècle, on constatait qu'un solariste-cybernéticien avait peine à se faire entendre d'un solariste-symétriadologue. Veubeke, directeur de l'Institut au temps de mes études, avait demandé un jour, en plaisantant : « Comment voulez-vous communiquer avec l'océan, alors que vous-même

n'arrivez plus à vous comprendre ? » La plaisanterie contenait une bonne part de vérité.

La décision de ranger l'océan dans la catégorie Métamorphe n'avait rien d'arbitraire. Sa surface ondoyante pouvait donner naissance à des formations extrêmement diversifiées, ne ressemblant en rien à ce qu'on voyait sur la Terre, et la fonction – processus d'adaptation, de reconnaissance ou autre – de ces brusques éruptions de « créativité » plasmatique demeurait une énigme.

Soulevant à deux mains le pesant volume, je le reposai sur le rayon et je me dis que notre érudition, toute l'information accumulée dans les bibliothèques, n'était qu'un fatras inutile, un bourbier de témoignages et de suppositions, et que nous n'avions pas progressé d'un pouce depuis le début des recherches, soixante-dix-huit ans plus tôt ; que la situation se présentait beaucoup plus mal qu'à l'époque des pionniers, puisque les efforts assidus de tant d'années n'avaient abouti à aucune certitude indiscutable.

L'ensemble de nos connaissances précises était strictement négatif. L'océan ne se servait pas de machines ; en certaines circonstances, pourtant, il semblait capable d'en construire ; au cours de la première et de la deuxième année des travaux d'exploration, il avait reproduit les éléments de quelques appareils immergés ; par la suite, il ignora purement et simplement les expériences que nous poursuivions avec une patience bénédictine, comme s'il avait perdu tout intérêt pour nos instruments et nos activités (comme si, par conséquent, il s'était désintéressé de nous). Il n'avait pas de système nerveux – je continue à dresser le tableau de notre « connaissance négative » – ni de cellules, et sa structure n'était pas protéiforme. Il ne réagissait pas toujours aux stimuli, même les plus puissants (il « ignore » complètement, par exemple, l'accident catastrophique qui survint au cours de la deuxième expédition de Giese ; une fusée auxiliaire, tombée d'une hauteur de trois cent mille mètres, s'écrasa à la surface de la planète, l'explosion radioactive de ses réserves nucléaires détruisant le plasma dans un rayon de deux mille cinq cents mètres).

Peu à peu, dans les milieux savants, on en vint à juger l'« affaire Solaris » comme une « partie perdue » ; notamment parmi les administrateurs de l'Institut, où des voix s'étaient élevées récemment, suggérant de couper les crédits et de suspendre les recherches. Personne, jusqu'alors, n'avait osé parler d'une liquidation définitive de la Station ; une telle décision aurait trop manifestement signifié la défaite. Du reste, au cours d'entretiens officiels, nombre de nos savants préconisaient d'abandonner l'« affaire Solaris » selon une ligne de repli aussi « honorable » que possible.

De nombreux scientifiques, cependant, surtout parmi les jeunes, en arrivèrent insensiblement à considérer l'« affaire » comme une pierre de touche des valeurs individuelles. « Tout bien examiné, disaient-ils, l'enjeu ne consiste pas uniquement à pénétrer la civilisation solariste ; il s'agit essentiellement de nous, des limites de la connaissance humaine. »

Pendant un certain temps, l'opinion prévalut (répandue avec zèle par la presse quotidienne), que l'« océan pensant » de Solaris était un cerveau gigantesque, prodigieusement développé, et en avance de plusieurs millions d'années sur notre propre civilisation, une sorte de « yogi cosmique », un sage, une figuration de l'omniscience, qui depuis longtemps avait compris la vanité de toute activité et qui, pour cette raison, se retranchait désormais dans un silence inébranlable. L'opinion était inexacte, car l'océan vivant agissait ; non pas, bien sûr, selon des notions humaines ; il ne bâtissait pas des villes ou des ponts, il ne construisait pas des machines volantes ; il n'essayait pas d'abolir les distances et ne se souciait pas de la conquête de l'espace (critère décisif, selon certains, de la supériorité incontestable de l'homme). L'océan se livrait à des transformations innombrables, à une « autométamorphose ontologique » – les termes savants ne manquent pas dans le relevé des activités solaristes ! D'autre part, tout scientifique s'attachant à l'étude des multiples solariana éprouve l'impression irrésistible qu'il perçoit les fragments d'une construction intelligente, géniale peut-être, mêlés sans ordre à des productions absurdes, apparemment engendrées par le

délire. Ainsi naquit, à l'opposé de la conception « océan-yogi », l'idée de l'« océan-débile ».

Ces hypothèses exhumèrent l'un des plus anciens problèmes philosophiques – les rapports de la matière et de l'esprit, de l'esprit et de la conscience. Du Haart ne manquait pas d'audace lorsqu'il soutint, le premier, que l'océan était doué de conscience. Le problème, que les méthodologistes s'empressèrent de déclarer métaphysique, alimenta pas mal de discussions et de disputes. Était-il possible que la pensée fût privée de conscience ? D'ailleurs, pouvait-on appeler pensée les processus observés dans l'océan ? Une montagne est-elle un très gros caillou ? Une planète est-elle une énorme montagne ? On demeurait libre de choisir sa terminologie, mais la nouvelle échelle de grandeur introduisait des normes nouvelles et des phénomènes nouveaux.

La question se présentait comme une transposition contemporaine du problème de la quadrature du cercle. Tout penseur indépendant s'efforçait de caser son apport personnel dans le trésor des études solaristes. Les théories nouvelles fourmillaient : l'océan témoignait un état de dégénération, de régression, succédant à une phase de « plénitude intellectuelle » ; c'était un néoplasme divagant, issu du corps des habitants antérieurs de la planète, qu'il avait tous dévorés, engloutis, et dont il avait fondu les résidus sous cette forme éternelle, autoreproductible, d'élément supracellulaire.

À la lumière blanche des tubes fluorescents, blafarde imitation de la clarté d'un jour terrestre, je débarrassai la table des appareils et des livres qui l'encombraient ; sur le plateau de matière plastique, je déroulai la carte de Solaris et je la contemplai, les bras écartés, les mains appuyées à la lisière chromée de la table. L'océan vivant avait ses hauts-fonds et ses fosses ; ses îles, recouvertes d'un dépôt minéral en décomposition, relevaient certainement de la nature du fond de l'océan – ordonnait-il l'éruption et l'affaissement des formations rocheuses ensevelies dans ses abysses ? Nul ne le savait. Considérant la grande projection plane des deux hémisphères, bariolée de divers tons de bleu et de violet, je ressentis cet étonnement poignant, qui m'avait saisi bien

souvent, et que j'avais éprouvé tout enfant, à l'école, en apprenant l'existence de Solaris.

Perdu dans la contemplation de cette carte stupéfiante, je ne pensais à rien, pas plus au mystère entourant la mort de Gibarian qu'à l'incertitude de mon propre avenir.

Les différentes sections de l'océan portaient les noms des savants qui les avaient explorées. J'étudiais le renflement de Thexall, qui baignait les archipels équatoriaux, lorsque j'eus la sensation brusque que quelqu'un me regardait.

J'étais penché au-dessus de la carte, mais je ne la voyais plus ; un engourdissement invincible gagnait tous mes membres. Des caisses et une petite armoire barricadaient la porte, en face de moi. C'est un robot, me dis-je – je n'en avais pourtant trouvé aucun dans la chambre, et aucun n'aurait pu entrer à mon insu. Sur la nuque et dans le dos, la peau commençait à me brûler ; le poids de ce regard lourd, immobile, devenait insupportable. La tête enfoncée au creux des épaules, je m'appuyais de plus en plus fort contre la table, qui se mit à glisser lentement ; ce mouvement me libéra ; je pivotai.

La chambre était vide. Devant moi, il n'y avait que l'ample fenêtre bombée, et la nuit au-delà. Mais la même sensation persistait. La nuit me regardait, la nuit amorphe, aveugle, immense, sans frontières. Nulle étoile n'éclairait l'obscurité derrière la vitre. Je tirai les rideaux opaques. Je n'avais pas séjourné une heure dans la Station et déjà je présentais des signes morbides. Était-ce un effet de la mort de Gibarian ? Tel que je le connaissais, j'avais jugé jusqu'alors que rien n'aurait jamais pu troubler son esprit. Je n'en étais plus aussi sûr.

Je me tenais debout au milieu de la chambre, à côté de la table. Ma respiration se calmait ; je sentais la sueur se refroidir sur mon front. À quoi avais-je pensé un instant plus tôt ? Ah, oui – aux robots ! Je m'étonnai de n'en avoir rencontré aucun, nulle part. Où étaient-ils tous passés ? Le seul avec lequel j'avais été en rapport – de loin – appartenait aux services d'accueil des véhicules. Mais les autres ?

Je regardai ma montre. Il était temps de rejoindre Snaut.

Je sortis. Des filaments lumineux, courant sous le plafond, éclairaient faiblement la rotonde. Je m'approchai de la porte de

Gibarian et je restai longtemps immobile. Le silence, partout le silence. Je pressai la poignée. En réalité, je n'avais pas l'intention d'entrer. La poignée s'abaissa, la porte s'écarter, laissant apparaître une fente noire ; puis les lampes s'allumèrent. Je franchis rapidement le seuil et, sans bruit, je refermai la porte. Puis je me retournai.

Des épaules, je frôlais le panneau de la porte. La chambre était plus grande que la mienne ; un rideau parsemé de petites fleurs roses et bleues, apporté sans doute de la Terre avec les effets personnels et non prévu dans l'équipement de la Station, voilait aux trois quarts la fenêtre panoramique. Le long des parois s'étagaient des rayons, séparés par des placards, les uns et les autres vernis d'émail vert pâle à reflets d'argent. Les bibliothèques et les placards avaient été vidés de leur contenu, qui s'entassait par monceaux entre les tabourets et les fauteuils. À mes pieds, barrant le passage, deux tables roulantes étaient renversées, enfouies sous un amas de périodiques s'échappant de porte-documents bourrés, qui avaient éclaté. Des livres, les feuillets déployés en éventail, étaient maculés de liquides multicolores, qu'avaient répandus en se brisant des cornues et des flacons aux bouchons corrodés, récipients de verre si épais qu'une simple chute, même d'une hauteur considérable, n'aurait pu ainsi les fracasser. Sous la fenêtre gisait un bureau, écrasant de sa masse une lampe de travail à bras mobile. Deux pieds d'un tabouret renversé s'enfonçaient dans les tiroirs entrouverts. Une véritable marée de papiers de tous formats, recouverts de caractères manuscrits, noyaient le sol. Je reconnus l'écriture de Gibarian et je me penchai. En soulevant les feuilles volantes, je remarquai que ma main projetait une ombre double.

Je me redressai. Le rideau rose flamboyait, traversé par une ligne incandescente d'un blanc bleuté et qui allait s'élargissant. Je soulevai le rideau – un embrasement insoutenable progressait à l'horizon, chassant une armée d'ombres spectrales, surgies d'entre les vagues et qui s'étiraient en direction de la Station. C'était l'aube. Après l'intermède d'une heure nocturne, le second soleil de la planète, le soleil bleu, montait dans le ciel.

Quand je revins à mon tas de papiers, l'interrupteur automatique éteignit les lampes. Je tombai sur la description

précise d'une expérience, décidée trois semaines auparavant ; Gibarian avait l'intention d'exposer le plasma à une radiation extrêmement intense de rayons X. D'après la teneur du texte, je compris qu'il était destiné à Sartorius, qui devait organiser les opérations ; je tenais en main une copie du projet.

La blancheur des feuillets me blessait les yeux. Ce jour nouveau était différent du précédent. Dans la tiède clarté du soleil orangé, des brumes rousses planaient au-dessus de l'océan noir à reflets sanglants et voilaient presque constamment d'un écran empourpré les vagues, les nuages, le ciel. À présent, le soleil bleu transperçait d'une lumière de quartz le tissu imprimé de fleurs. Mes mains hâlées paraissaient grises. La chambre avait changé ; tous les objets à reflets rouges s'étaient ternis, avaient viré au gris-brun, alors que les objets blancs, verts et jaunes avaient acquis un éclat plus vif et semblaient émettre leur propre lumière. Clignant des yeux, je risquai un autre coup d'œil par la fente du rideau. Une étendue de métal fluide vibrait et palpitait sous un ciel de flammes blanches. Je baissai les paupières et je reculai. Sur la tablette du lavabo (dont le bord était ébréché), je trouvai une paire de grosses lunettes noires ; elles me recouvrirent la moitié du visage. Le rideau irradiait maintenant une lumière de sodium. Je continuai à lire, ramassant les feuillets et les disposant sur l'unique table demeurée utilisable. Le texte comportait des lacunes ; je fouillai en vain les pages éparpillées.

Mettant la main sur les comptes rendus d'expériences déjà entreprises, j'appris que, pendant quatre jours consécutifs, Gibarian et Sartorius avaient soumis l'océan au rayonnement, en un point se situant à quatorze cents milles de la position actuelle de la Station. Or, l'emploi des rayons X était interdit par une convention de l'ONU, en raison de leur action nocive, et j'étais certain que personne n'avait transmis aucune requête à la Terre, pour demander l'autorisation de procéder à de telles expériences. Levant la tête, j'aperçus mon image dans le miroir d'une porte d'armoire entrebâillée, un visage blafard, masqué de lunettes noires. La chambre, tout en reflets blancs et bleus, avait un aspect bizarre, elle aussi. Mais bientôt j'entendis un grincement prolongé et des volets extérieurs, hermétiques,

glissèrent devant la fenêtre. Il y eut un instant d'obscurité, puis les lampes s'allumèrent, qui me parurent étrangement faibles. Il faisait de plus en plus chaud ; le débit régulier des appareils de climatisation ressemblait à un jappement exaspéré. Les appareils de réfrigération de la Station travaillaient à plein rendement. Cependant, la chaleur accablante ne cessait de monter.

J'entendis des pas. Quelqu'un marchait dans la rotonde. En deux bonds silencieux, je fus près de la porte. Les pas ralentissaient ; l'inconnu était derrière la porte. La poignée s'abaissa ; sans réfléchir, machinalement, je la saisis ; la pression n'augmenta pas, elle ne faiblit pas. Personne, de part et d'autre de la porte, n'éleva la voix. Chacun tenant la poignée, nous restâmes ainsi un moment. Brusquement, la poignée se redressa, m'échappant des mains. Les pas, étouffés, s'éloignèrent. J'écoutai encore, l'oreille collée au panneau ; je n'entendis plus rien.

Les visiteurs

Empochant hâtivement les notes de Gibarian, je m'approchai de l'armoire : des combinaisons et autres vêtements avaient été repoussés, serrés de côté, comme si un homme s'était réfugié au fond de la penderie. De l'avalanche de papiers, sur le sol, émergeait le coin d'une enveloppe. Je la ramassai. Elle m'était adressée. La gorge sèche, je déchirai l'enveloppe ; je dus faire un effort pour me décider à déplier le feuillet qu'elle contenait.

De son écriture régulière, parfaitement lisible, bien que très menue, Gibarian avait tracé deux lignes :

Supplément Ann. Solar. Vol 1. : Vot. Separat. Messenger ds aff. F. ; Ravintzer : Petit Apocryphe.

C'était tout, pas un mot de plus. Ces deux lignes renfermaient-elles une information importante ? Quand les avait-il écrites ? Je me dis qu'il me fallait au plus tôt consulter les fichiers de la bibliothèque. Je connaissais le supplément du premier volume de l'annuaire des études solaristes, c'est-à-dire que, sans l'avoir lu, je connaissais son existence – n'avait-il pas une valeur de document purement historique ? Quant à Ravintzer et à son *Petit Apocryphe*, je n'en avais jamais entendu parler.

Que faire ?

J'étais déjà en retard de presque un quart d'heure. Encore une fois, le dos à la porte, je fouillai la chambre d'un regard attentif. Alors seulement, je remarquai le lit, dressé verticalement contre la paroi et que dissimulait une grande carte de Solaris. Quelque chose pendait derrière la carte – un magnétophone de poche. La bobine avait été enregistrée aux neuf dixièmes. Je retirai l'appareil de son étui, que je raccrochai

à l'endroit même où je l'avais trouvé, et je glissai le magnétophone dans ma poche.

Je revins vers la porte ; les yeux fermés, je guettais les bruits extérieurs. Rien. J'ouvris la porte sur un gouffre noir et j'eus enfin l'esprit de retirer mes lunettes ; les filaments lumineux, sous le plafond, éclairaient parcimonieusement la rotonde.

Répartis entre les quatre portes des cabines d'habitation et le boyau conduisant à la cabine radio, une multitude de couloirs s'éloignaient en étoile dans toutes les directions. Tout à coup, surgissant d'un renforcement qui menait à la salle d'eau commune, une haute silhouette parut, à peine distincte, confondue avec la pénombre.

Je m'immobilisai, rivé au sol. Une femme géante, de type négroïde, s'avavançait tranquillement, en se dandinant. J'entrevis l'éclat du blanc de son œil et j'entendis le doux claquement de ses pieds nus. Elle n'était vêtue que d'une jupe jaune, en paille tressée ; ses seins énormes se balançaient librement et ses bras noirs étaient aussi gros que des cuisses. Elle me croisa – une distance de un mètre à peine nous séparait – sans m'accorder le moindre regard. Sa jupe de paille oscillant en cadence, elle continua son chemin, semblable à ces statues stéatopyges de l'Âge de pierre, qu'on peut voir dans les musées d'anthropologie. Elle ouvrit la porte de Gibarian. Sa silhouette se détacha nettement sur le seuil, cernée par la lumière plus vive qui s'était allumée à l'intérieur de la chambre. Puis elle referma la porte. J'étais seul. De la main droite, je saisis ma main gauche, que je serrai de toutes mes forces, jusqu'à faire craquer les articulations. Le regard absent, je contemplai la grande salle vide. Que s'était-il passé ? Qu'est-ce que c'était ? Soudain, je vacillai ; je me rappelais les avertissements de Snaut. Qu'est-ce que cela signifiait ? Qui était cette monstrueuse Aphrodite ? J'avancai d'un pas, d'un seul pas, dans la direction de la cabine de Gibarian. Je savais bien que je n'entrerais pas. Les narines largement écartées, j'aspirai l'air. Pourquoi ? Ah oui ! Instinctivement, j'avais attendu l'odeur caractéristique de sa sueur ; mais je n'avais rien senti, pas même au moment où nous n'étions qu'à un pas l'un de l'autre.

J'ignore combien de temps je restai appuyé à la fraîche paroi métallique, n'entendant rien d'autre que le bruit lointain, monotone, des climatiseurs.

Je giflai légèrement mes deux joues et je me dirigeai vers la cabine radio. Lorsque j'appuyai sur la poignée, j'entendis une voix âpre.

— Qui va là ?

— C'est moi, Kelvin.

Snaut était assis à une table, dressée entre un monceau de caisses d'aluminium et le poste émetteur ; il mangeait du concentré de viande, qu'il puisait directement dans la boîte de conserve. Ne quittait-il plus la cabine radio ? Ahuri, je le regardai qui jouait des mâchoires ; puis je me rendis compte que, moi-même, j'étais affamé. Je m'approchai des placards, je choisis l'assiette la moins poussiéreuse et je m'assis en face de Snaut.

Nous mangions en silence.

Snaut se leva, déboucha une bouteille calorifugée et remplit deux gobelets de bouillon brûlant. Reposant la bouteille à même le sol – il n'y avait pas de place sur la table –, il me demanda :

— Tu as vu Sartorius ?

— Non... où est-il ?

— En haut.

En haut, c'était le laboratoire. Nous continuâmes à manger, sans rien dire de plus. Snaut racla consciencieusement le fond de sa boîte. Quatre globes, fixés au plafond, éclairaient la salle ; un volet hermétique fermait la fenêtre à l'extérieur. Les reflets des globes lumineux vibraient sur le couvercle plastifié de l'émetteur.

Snaut portait maintenant un chandail noir flottant, qui s'effiloçait aux poignets. Des veinules rouges marbraient la peau tendue de ses pommettes.

Il me demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien... pourquoi ?

— Tu es tout en nage.

Je m'essuyai le front. C'était vrai, je ruisselais ; la réaction, sûrement, après une rencontre inattendue. Snaut me regardait

d'un œil inquisiteur. Fallait-il lui raconter ? S'il m'avait témoigné plus de confiance... Quel jeu incompréhensible jouait-on ici, et qui était l'adversaire de qui ?

— Il fait chaud. Je croyais que la climatisation, chez vous, fonctionnait mieux que ça !

— Les appareils se règlent automatiquement toutes les heures. — Son regard devenait insistant : Tu es sûr que c'est seulement la chaleur ?

Je ne répondis pas. Snaut jeta pêle-mêle les ustensiles et les boîtes vides dans l'évier. Il retourna à son fauteuil et continua de m'interroger :

— Quelles sont tes intentions ?

Je répliquai avec flegme :

— Ça dépend de vous. Je suppose que vous avez un plan de recherches, non ? Un nouveau stimulus, probablement les rayons X, ou quelque chose de ce goût-là...

Il fronça les sourcils :

— Rayons X... qui t'en a parlé ?

— Je ne me rappelle pas. Quelqu'un m'en a touché un mot. Peut-être sur le *Prométhée*. Alors, vous avez commencé ?

— Je ne suis pas au courant des détails. C'était une idée de Gibarian. Il a préparé ça avec Sartorius. Je me demande comment tu peux savoir.

Je haussai les épaules :

— Tu n'es pas au courant des détails ? Tu devrais, puisque c'est toi...

Je ne terminai pas ma phrase ; Snaut se taisait.

Le jappement des climatiseurs avait cessé. La température se maintenait à un niveau supportable. Dans l'air persistait un son nasillard, comme le bourdonnement d'une mouche agonisante.

Snaut se souleva de son fauteuil et alla se pencher au-dessus du tableau de commande de l'émetteur ; il se mit à manœuvrer les manettes, sans ordre et sans résultat, car il avait laissé l'interrupteur d'allumage au point mort. Il s'amusa ainsi un instant ; puis il remarqua :

— Il faudra remplir les formalités concernant...

Je ne voyais que son dos ; je dis :

— Oui ?

Il se retourna et me regarda d'un air mauvais. Je n'avais pas précisément cherché à le mettre en rage ; mais, ignorant la partie qui se jouait, je m'astreignais à une attente pleine de réserve.

La pomme d'Adam saillait dans l'encolure de son chandail :

— Tu es allé chez Gibarian, dit-il soudain — et ce n'était pas une question.

Je le regardai paisiblement.

Il répéta :

— Tu es allé chez lui !

J'esquissai un mouvement de la tête : « Si tu insistes... »

Il demanda :

— Il y avait quelqu'un ?

Ainsi donc, il l'avait vue — il connaissait du moins son existence !

— Personne... qui aurais-je pu trouver là-bas ?

— Alors, pourquoi ne m'as-tu pas laissé entrer ?

Je souris :

— Parce que j'ai eu peur. Je me suis rappelé tes avertissements. Quand la poignée a remué, je l'ai retenue machinalement. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était toi ? Je t'aurais laissé entrer.

D'une voix mal assurée, il répondit :

— Je croyais que c'était Sartorius.

— Et alors ?

À ma question, il répliqua de nouveau par une autre question :

— Qu'est-ce que tu en penses... qu'est-ce qui s'est passé là-bas ?

J'hésitai :

— Tu dois mieux le savoir que moi... où est-il ?

— Dans la chambre froide. Nous l'avons transporté tout de suite, ce matin.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Dans l'armoire.

— Dans l'armoire ? Il était déjà mort ?

— Le cœur battait encore, mais il ne respirait plus. C'était la fin.

— Tu as essayé de le ranimer ?

— Non.

— Pourquoi ?

Il balbutia :

— Je n'ai pas eu le temps. Quand je l'ai étendu, il était mort.

— Il était debout dans la penderie ? Au milieu de ces combinaisons ?

— Oui.

Snaut prit une feuille de papier sur le bureau d'angle et me la tendit :

— J'ai rédigé un procès-verbal provisoire... Après tout, je ne suis pas mécontent que tu aies vu la chambre. Cause du décès, injection de pernostal, dose mortelle. C'est écrit là...

Je parcourus des yeux la feuille de papier et je murmurai :

— Suicide... quelle raison ?

— Troubles nerveux, dépression, appelle ça comme tu voudras... tu t'y connais mieux que moi.

J'étais resté assis ; Snaut se dressait devant moi. Interceptant son regard, je répondis :

— Je connais seulement ce que j'ai constaté moi-même.

Il demanda tranquillement :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il s'est piqué au pernostal et s'est caché dans l'armoire, oui ? En ce cas, il ne s'agit pas de troubles nerveux ou d'une crise de dépression, mais d'un état très grave, d'une psychose paranoïaque... — Parlant de plus en plus lentement et ne le quittant pas des yeux, j'ajoutai : Il avait certainement l'impression de voir quelque chose.

Snaut recommença à jouer avec les manettes de l'émetteur.

Après un instant de silence, je repris :

— Voici ta signature – et celle de Sartorius ?

— Il est dans le laboratoire. Je te l'ai déjà dit. Il ne se montre pas. Je suppose qu'il...

— Qu'il ?

— Qu'il s'est enfermé.

— Qu'il s'est enfermé ? Ah, il s'est enfermé... Il s'est peut-être barricadé ?

— C'est possible.

— Snaut... il y a quelqu'un dans la Station, quelqu'un d'autre.
Il avait lâché les manettes et me regardait, le torse incliné de côté :

— Tu as vu !

— Tu m'as mis en garde. Contre qui ? Contre quoi ? Une hallucination ?

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Un être humain ?

Il se taisait. Il s'était tourné contre le mur, comme pour me dissimuler son visage. Du bout des doigts, il tapotait le placage métallique. J'examinai ses mains. Il n'y avait plus trace de sang aux articulations. J'eus un bref éblouissement.

À voix basse, presque un souffle, comme si je lui avais confié un secret que personne ne devait entendre, je dis :

— Il ne s'agit pas d'un mirage, mais d'un être réel, qu'on peut... toucher, qu'on peut... blesser, et que tu as vu pas plus tard qu'aujourd'hui.

— Comment le sais-tu ?

Collé face à la paroi, il n'avait pas bougé ; mes paroles l'atteignaient dans le dos.

— Avant mon arrivée... très peu de temps avant mon arrivée, n'est-ce pas ?

Il se contracta ; je vis son regard affolé.

— Et toi ! — Il s'étrangla. — Et toi, qui es-tu ?

Je crus qu'il allait se précipiter sur moi. Je ne m'étais pas attendu à une telle réaction. La situation devenait aberrante. Il ne croyait pas que j'étais celui que je prétendais être ! Qu'est-ce que cela signifiait ? Il me considérait avec une terreur croissante. Il délirait ? Les émanations méphitiques de l'atmosphère extérieure l'avaient-elles intoxiqué ? Tout était possible. Oui, et moi... je l'avais vue, elle, cette créature... alors, moi aussi ?

Je demandai :

— Qui est-ce ?

Ces mots le calmèrent. Un moment, il me scruta d'un œil investigateur, comme s'il doutait encore de moi.

Il s'assit mollement dans son fauteuil et se prit la tête entre les mains ; avant même qu'il eût ouvert la bouche, j'avais compris qu'il n'était pas résolu à me répondre directement.

— La fièvre, dit-il doucement.

Je demandai encore :

— Qui est-ce ?

Il grogna :

— Si tu ne le sais pas...

— Alors quoi ?

— Rien.

— Snaut... Nous sommes isolés, loin de tout. Jouons cartes sur table ! Les choses sont suffisamment embrouillées.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Que tu me dises qui tu as vu.

— Et toi ? jeta-t-il avec méfiance.

— Bon, je te répondrai et tu me répondras ensuite. Rassure-toi, je ne penserai pas que tu es fou...

— Fou ? Grand Dieu ! — Il essaya de sourire. — Mais tu n'as rien, absolument rien compris... Si un seul instant il avait pu penser qu'il délirait, il n'aurait pas fait ça, il serait vivant.

— Par conséquent, ton procès-verbal, cette histoire de troubles nerveux, c'est un mensonge ?

— Évidemment !

— Pourquoi ne pas écrire la vérité ?

Il répéta :

— Pourquoi ?

Un long silence suivit. Non, décidément, je ne comprenais rien. Je croyais l'avoir convaincu de ma sincérité, je m'étais imaginé que nous allions conjuguer nos efforts pour résoudre l'énigme. Pourquoi, pourquoi se refusait-il à parler ?

— Où sont les robots ?

— Dans les entrepôts. Nous les avons tous enfermés. Nous n'avons laissé en place que le personnel de réception.

— Pourquoi ?

De nouveau, il refusa de répondre.

— Tu ne veux pas parler ?

— Je ne peux pas.

Constamment il semblait sur le point de s'abandonner, puis il se déroba. Je ferais peut-être bien de monter chez Sartorius. Je me rappelai la lettre et, en cet instant, je lui attribuai une importance capitale :

— Vous envisagez de continuer les expériences ?

Il secoua dédaigneusement les épaules :

— À quoi ça servirait !

— Ah... alors à quoi allons-nous nous occuper ?

Il se taisait. On entendit, au loin, un faible bruit de pas, des pieds nus qui frappaient le sol. Parmi les instruments nickelés et plastifiés, parmi les hauts coffrages sillonnés de tubes de verre et renfermant l'appareillage compliqué des installations électroniques, l'écho assourdi de cette démarche traînante résonnait d'une façon grotesque et irréelle.

Incapable de me maîtriser, je m'étais levé ; j'écoutais les pas qui se rapprochaient et j'observais Snaut. Les paupières à demi baissées, il n'avait pas l'air effrayé. Il ne la craignait donc pas ?

Je demandai :

— D'où sort-elle ? — Et comme il tardait à répondre : Tu ne veux pas me le dire ?

— Je ne sais pas.

— Bien.

Le bruit des pas s'éloigna et mourut.

— Tu ne me crois pas ? dit-il. Je te jure que je ne sais pas.

En silence, j'ouvris la penderie qui contenait les scaphandres et j'écartai les lourds survêtements. Au fond, comme je l'avais prévu, étaient accrochés les pistolets à gaz qu'on utilisait pour se déplacer dans le vide. Je pris un pistolet, vérifiai qu'il était chargé et passai la courroie du fourreau par-dessus mon épaule. Ce n'était pas une arme à proprement parler, mais c'était mieux que rien.

Au moment où je réglais la longueur de la courroie, Snaut eut un sourire railleur, qui découvrit ses dents jaunes :

— Bonne chasse ! dit-il.

Je me dirigeai vers la porte :

— Merci.

Il s'arracha de son fauteuil :

— Kelvin !

Je le regardai. Il ne souriait plus. Je n'avais jamais vu un visage exprimant autant de lassitude.

Il bredouilla :

— Kelvin, ce n'est pas... je... vraiment, je ne peux pas... J'attendis ; il remuait les lèvres, sans proférer aucun son.

Je fis demi-tour et je sortis.

Sartorius

Je suivis un long couloir désert, puis je bifurquai à droite. Je n'avais jamais séjourné dans la Station ; mais, sur la Terre, en cours d'entraînement, j'avais vécu six semaines dans la réplique exacte de la Station ; je savais où conduisait le petit escalier d'aluminium.

La bibliothèque n'était pas éclairée. À tâtons, je trouvai le commutateur. Je consultai la cartothèque ; ayant composé les cotes du premier volume de l'annuaire des études solaristes et du supplément, je pressai la touche de l'ordinateur ; une lumière rouge s'alluma. Je me reportai au registre : les deux livres étaient chez Gibarian, ainsi que le *Petit Apocryphe*. J'éteignis la lumière et je redescendis à l'étage inférieur.

Malgré les pas que j'avais entendus s'éloigner, je craignais de retourner chez Gibarian. *Elle* pouvait revenir. Je demeurai un long moment derrière la porte. Finalement, appuyant sur la poignée, je me forçai à entrer.

Il n'y avait personne dans la chambre. Je me mis à bouleverser les livres éparpillés devant la fenêtre, interrompant un instant mes recherches pour aller fermer l'armoire ; je souffrais de voir la place vide au milieu des combinaisons.

Le supplément n'était pas sous la fenêtre et je me mis à soulever méthodiquement les livres, l'un après l'autre, tout autour de la chambre ; quand j'eus atteint le dernier tas, entre le lit et l'armoire, je découvris le volume que je cherchais.

J'espérais trouver une marque et, en effet, un signet était glissé entre les pages de l'index ; un nom, que je ne connaissais pas, avait été souligné au crayon rouge. André Berton. Les chiffres, en regard du nom, renvoyaient le lecteur à deux chapitres différents. Je jetai un coup d'œil à la première référence et j'appris que Berton était un pilote de réserve du vaisseau de Shannahan.

La référence suivante apparaissait environ cent pages plus loin.

Au début, l'expédition agissait avec une prudence extrême ; puis, seize jours s'étant écoulés, il se révéla que l'océan plasmatique, non seulement ne témoignait aucun signe d'agressivité, mais se dérobaît à tout contact direct avec les appareils et les hommes, reculant chaque fois qu'un corps quelconque se rapprochait de sa surface ; aussi, Shannahan et son suppléant, Timolis, renoncèrent-ils à une partie des précautions qui gênaient et retardaient le cours des travaux.

L'expédition se divisa alors en petits groupes de deux ou trois hommes, effectuant des vols au-dessus de l'océan dans un rayon, parfois, de quelques centaines de milles. Les rampes irradiantes, utilisées précédemment pour délimiter et protéger les travaux, furent transportées à la base. Quatre jours passèrent, sans le moindre accident, excepté quelques avaries survenues à l'équipement assurant l'alimentation en oxygène des scaphandres ; l'atmosphère exerçait une action exceptionnellement corrosive sur les valves, qu'il fallut remplacer presque quotidiennement.

Le matin du cinquième jour, c'est-à-dire le vingt et unième jour depuis l'arrivée de l'expédition, deux savants, Carucci et Fechner (le premier était radiobiologiste, le second physicien), partirent en exploration au-dessus de l'océan. Ils naviguaient à bord d'un aéromobile – non pas un véhicule volant, mais un glisseur, se déplaçant sur coussin d'atmosphère comprimée.

Six heures plus tard, les deux explorateurs n'étaient pas de retour. Timolis, qui administrait la base en l'absence de Shannahan, donna l'alerte et organisa les recherches, faisant appel à tous les hommes disponibles.

Par un fatal concours de circonstances, la liaison radio, ce jour-là, avait été coupée une heure après le départ des groupes d'exploration – une grande tache avait obscurci le soleil rouge, qui bombardait les couches supérieures de l'atmosphère d'un tir très dense de particules énergétiques. Seuls les appareils émettant sur ondes ultra-courtes continuaient à fonctionner, limitant les contacts à un rayon de vingt et quelques milles.

Pour comble de malchance, le brouillard s'épaissit avant le coucher du soleil et il fallut interrompre les recherches.

Au moment où les équipes de sauvetage rentraient à la base, un hélicoptère découvrit l'aéromobile à quatre-vingts milles à peine du vaisseau de commandement. Le moteur fonctionnait et l'appareil, à première vue non endommagé, se maintenait au-dessus des vagues. Dans la cabine translucide, il n'y avait qu'un seul homme, à demi conscient – Carucci.

L'aéromobile fut convoyé jusqu'à la base. Carucci reçut des soins médicaux et reprit rapidement conscience. Il fut incapable de rien dire au sujet de la disparition de Fechner. Il se souvenait seulement que lui-même avait été pris de suffocation, au moment où ils avaient décidé de rentrer. La valve de son appareil à oxygène s'était désamorcée et des gaz toxiques, en faible quantité, pénétraient à l'intérieur du scaphandre.

Fechner, s'efforçant de réparer l'appareil de Carucci, avait été obligé de décrocher sa ceinture de sécurité et de se lever. C'était la dernière chose que se rappelait Carucci. Selon l'opinion des spécialistes, on pouvait établir la succession des événements. Pour réparer l'appareil de Carucci, Fechner avait ouvert le toit de la cabine, car la coupole basse entravait ses mouvements – procédé admissible, la cabine de ces véhicules n'étant pas hermétique et constituant un simple écran contre les infiltrations atmosphériques et le vent. Pendant que Fechner s'affairait auprès de son compagnon, son propre appareil à oxygène avait sans doute également subi une avarie ; et Fechner, ne sachant plus ce qu'il faisait, s'était hissé au faite de la carcasse, d'où il était tombé dans l'océan.

Fechner fut donc la première victime de l'océan. On rechercha son corps – le scaphandre aurait dû surnager – sans résultat. D'ailleurs, peut-être le scaphandre surnageait-il quelque part ; l'expédition n'était pas en mesure de fouiller méticuleusement les étendues immenses d'un désert ondoyant, recouvert de lambeaux de brume.

Au crépuscule – je reprends le récit à la fin de ce vingt et unième jour –, tous les véhicules des sauveteurs avaient regagné la base, à l'exception d'un gros hélicoptère ravitailleur, à bord duquel s'était envolé Berton.

L'hélicoptère de Berton reparut une heure après la tombée de la nuit, alors qu'on commençait à sérieusement s'inquiéter. Berton souffrait manifestement de commotion nerveuse ; il se dégagea de son appareil et aussitôt se mit à courir en tous sens comme un forcené ; on le maîtrisa ; il criait et pleurait ; c'était pour le moins stupéfiant de la part d'un homme qui comptait à son actif dix-sept ans de navigation cosmique et qui avait effectué plus d'un vol dans des conditions très pénibles.

Les médecins supposaient que Berton, lui aussi, avait absorbé des gaz toxiques. Cependant, ayant retrouvé un semblant d'équilibre, Berton se refusa à quitter, ne fût-ce qu'un instant, l'intérieur de la base, et même à s'approcher de la fenêtre dominant l'océan. Au bout de deux jours, il demanda l'autorisation de dicter un rapport concernant son vol ; il insistait sur l'importance des révélations qu'il allait faire. Le conseil de l'expédition étudia le rapport et conclut à la création morbide d'un esprit intoxiqué par les gaz nocifs de l'atmosphère ; les prétendues révélations intéressaient, non pas l'histoire de l'expédition, mais le développement de la maladie de Berton ; aussi jugea-t-on superflu de les mentionner.

Voilà ce que racontait le supplément. Je me dis que le rapport de Berton devait en tout cas livrer une clef du mystère – quel événement avait bien pu ébranler à ce point un vétéran des vols spatiaux ? J'entrepris de nouveau de bouleverser les livres, mais le *Petit Apocryphe* restait introuvable. Je me sentais de plus en plus fatigué ; je remis la suite des recherches au lendemain et je quittai la chambre.

Passant au pied d'un escalier, j'aperçus des taches de lumière répandues du haut en bas des degrés d'aluminium. Sartorius travaillait encore ! Je décidai d'aller le voir.

En haut, il faisait plus chaud. Un faible courant d'air soufflait pourtant et les bandes de papier s'agitaient frénétiquement à la grille des bouches de ventilation. Le couloir était bas et large. Une épaisse plaque de verre dépoli, dans une embrasure de chrome, fermait le laboratoire principal. À l'intérieur, un rideau sombre voilait la porte ; la lumière tombait des fenêtres percées au-dessus du linteau. Je pressai la poignée ; la porte ne céda pas – je l'avais prévu. Aucun autre son ne parvenait du

laboratoire qu'un piaulement intermittent – tel le sifflement d'un brûleur à gaz défectueux. Je frappai ; pas de réponse.

J'appelai :

— Sartorius ! Dr Sartorius ! C'est moi, Kelvin, le nouveau ! Je dois vous voir, je vous en prie, ouvrez-moi !

Il y eut un bruissement de papiers froissés.

— C'est moi, Kelvin ! Vous avez entendu parler de moi ! Je suis arrivé du *Prométhée* il y a quelques heures ! – Je criais, les lèvres collées dans l'angle où la porte adhéraït au montant métallique. – Dr Sartorius ! Je suis seul. Je vous en prie, ouvrez !

Pas un mot. Puis le même bruissement qu'auparavant. Ensuite, le cliquetis d'instruments d'acier qu'on range sur un plateau. Ensuite... je n'en croyais pas mes oreilles... une série de tout petits pas, le trotinement d'un enfant, le piétinement serré, précipité, d'une paire de jambes minuscules. Des doigts remarquablement agiles imitaient-ils cette démarche en tapotant le couvercle d'une boîte vide ?

Je hurlai :

— Dr Sartorius, vous ouvrez, oui ou non ?

Aucune réponse, seulement ce trotinement d'enfant et, simultanément, les pas d'un homme marchant sur la pointe des pieds. Mais, si cet homme se déplaçait, il ne pouvait pas en même temps imiter la démarche d'un enfant ! Du reste, peu m'importait...

Sans plus contenir la rage qui m'envahissait, j'éclatai :

— Dr Sartorius ! Je n'ai pas entrepris un voyage de seize mois pour venir m'amuser de vos comédies ! Je compte jusqu'à dix. Si vous n'ouvrez pas, j'enfonce la porte !

Je doutais, d'ailleurs, de forcer aisément cette porte... et la décharge d'un pistolet à gaz n'est pas très puissante. J'étais pourtant décidé à exécuter ma menace, d'une façon ou d'une autre, même s'il me fallait avoir recours à des explosifs, que je trouverais sans doute en quantité dans les magasins d'entrepôt. Je ne pouvais pas me permettre de céder, c'est-à-dire que je ne pouvais plus continuer à jouer un jeu de fous avec les cartes truquées que me mettait en main la situation.

Il y eut un bruit de lutte. Ou simplement d'objets repoussés ? Le rideau se fendit en son milieu et une ombre élancée se projeta sur le verre dépoli, que la lumière givra alentour.

Une voix enrouée, haut perchée, parla :

— J'ouvrirai, mais vous devez me promettre de ne pas entrer.

— En ce cas, pourquoi ouvrir !

— C'est moi qui sortirai.

— Bon. C'est promis.

La silhouette recula et le rideau fut soigneusement refermé.

Des opérations confuses se déroulaient à l'intérieur du laboratoire. J'entendis des frottements – était-ce une table qui raclait le sol ? Enfin, la serrure claqua, le panneau de verre s'écarta et Sartorius se glissa dans le couloir.

Il s'adossa à la porte. Il était très grand, maigre, tout en os sous son tricot blanchâtre. Autour du cou, il avait noué un foulard noir. Sur le bras, pliée en deux, il portait une blouse de laboratoire, brûlée par les réactifs. Sa tête, extraordinairement étroite, était inclinée de côté. Je ne voyais pas ses yeux ; des lunettes noires, arquées, lui recouvraient la moitié du visage. La mâchoire inférieure était allongée ; il avait les lèvres bleues et d'énormes oreilles, également bleutées. Il ne s'était pas rasé. Des gants antiradiations, des gants rouges, attachés par des lacets, pendaient à ses poignets.

Nous restâmes un moment à nous regarder avec une aversion non dissimulée. Ses cheveux hirsutes (il les avait évidemment tondus lui-même) étaient couleur de plomb ; la barbe repoussait poivre et sel. Comme Snaut, il avait le front brûlé, mais seulement jusqu'à mi-hauteur, et blafard au-dessus d'une ligne horizontale ; il devait porter une sorte de calotte quand il s'exposait au soleil.

— J'écoute, dit-il.

J'avais l'impression qu'il ne se souciait pas de ce que j'avais à lui dire ; tendu et toujours collé à la plaque de verre, il était attentif surtout à ce qui se passait derrière lui.

De peur de lâcher une sottise, je ne sus d'abord que dire ; je commençai :

— Je m'appelle Kelvin... vous avez certainement entendu parler de moi. Je suis, ou plutôt j'étais le collaborateur de Gibarian.

Son visage maigre, tout en traits verticaux – c'est ainsi que j'imaginais Don Quichotte –, était dépourvu d'expression. Et le masque noir ne m'aidait pas à trouver les mots.

— J'ai appris que Gibarian... était mort. – Je m'interrompis.

— Oui. J'écoute.

La voix trahissait de l'impatience.

— S'est-il suicidé ? Qui a trouvé le corps, est-ce vous ou Snaut ?

— Pourquoi vous adressez-vous à moi ? Le docteur Snaut ne vous a-t-il pas renseigné ?

— Je désirais entendre ce que vous aviez à me dire au sujet de cette affaire.

— Vous avez étudié la psychologie, Dr Kelvin, n'est-ce pas ?

— Oui. Eh bien ?

— Vous servez la science ?

— Oui, bien sûr. Quel rapport...

— Vous n'êtes pas commissaire ou inspecteur de la police judiciaire. Il est actuellement deux heures quarante et, au lieu de vous consacrer à votre tâche, aux travaux qui vous sont dévolus ici, non content de forcer la porte de mon laboratoire, vous me questionnez comme si je faisais figure de suspect.

La sueur suintait à son front. Je me dominais avec effort ; la voix étouffée, je dis :

— Vous êtes suspect, Dr Sartorius !

Je cherchais à l'atteindre à tout prix et j'ajoutai, furieux :

— D'ailleurs, vous le savez parfaitement !

— Kelvin, si vous ne vous rétractez pas et ne me présentez pas des excuses, je porterai plainte contre vous par rapport-radio.

— Pourquoi vous présenterais-je des excuses ? Parce que vous vous enfermez et vous barricadez dans ce laboratoire, au lieu de venir me saluer, au lieu de me mettre honnêtement au courant de ce qui se passe ici ? Avez-vous complètement perdu la tête ? Et vous, oui, qui êtes-vous ? Un savant ou un misérable capon ? Répondez !

Je ne sais plus ce que je criais encore. Il ne tressaillit même pas. De grosses gouttes s'écoulaient sur ses joues aux pores dilatés. Tout à coup, je compris : il ne m'avait pas entendu ! Les deux mains ramenées dans le dos, de toutes ses forces, il retenait la porte, qui ballottait, comme si, de l'autre côté, quelqu'un avait tirailé le panneau.

D'une voix bizarre, aiguë, il gémit :

— Allez-vous-en ! Je vous en supplie... pour l'amour de Dieu, partez ! Descendez, je vous rejoindrai, je ferai tout ce que vous voudrez, mais je vous en supplie, partez !

Sa voix trahissait un tel épuisement, que je tendis machinalement les bras, voulant l'aider à retenir cette porte ; il poussa alors un hurlement d'horreur, à croire que j'avais pointé un couteau dans sa direction. Je commençai à reculer, cependant qu'il criait de sa voix de fausset : « Va, va ! Je reviens, je reviens, je reviens ! Non, non ! »

Il entrebâilla la porte et se précipita à l'intérieur. Il me sembla qu'un objet jaune, un disque luisant avait brillé un instant en travers de sa poitrine.

Une rumeur sourde parvenait maintenant du laboratoire ; le rideau vola de côté ; une grande ombre se projeta sur l'écran de verre, puis le rideau retomba et je ne vis plus rien. Que se passait-il dans la pièce ? Des pas frappaient le sol, une poursuite folle s'engagea, suivie d'un effroyable fracas de verre et j'entendis un rire d'enfant...

Mes jambes vacillaient ; je considérais la porte d'un œil hagard. Le silence avait succédé au vacarme. Je m'assis sur le bord plastifié d'une fenêtre. Je restai assis là, un quart d'heure peut-être, je ne sais pas, attendant quelque chose, ou simplement assommé au point de n'avoir plus envie de me lever. Ma tête éclatait. J'entendis un grincement continu et une lumière accrue éclaira le palier.

De ma place, je ne voyais qu'une partie du couloir circulaire qui entourait le laboratoire. Celui-ci était situé au sommet de la Station, sous la carapace même de l'armature supérieure, aussi les parois étaient-elles concaves et inclinées, avec des fenêtres oblongues distantes de quelques mètres. Les volets extérieurs remontaient, le jour bleu touchait à sa fin. Un éclat aveuglant

transperça les vitres épaisses. Chaque baguette nickelée, chaque loquet flamboya. La porte du laboratoire – ce grand panneau de verre rugueux – ruissela de blêmes étincelles. Je regardai mes mains, posées sur les genoux, et devenues grises dans cette lumière spectrale. Ma main droite tenait le pistolet à gaz – je ne m'en étais pas rendu compte, j'ignorais que j'avais retiré le pistolet de son fourreau. Je le rengainai. Je savais désormais que même une lance radioactive ne m'aurait guère aidé. À quoi m'aurait-elle servi ? À attaquer la porte, à prendre d'assaut le laboratoire ?

Je me levai. Le disque solaire, semblable à une explosion d'hydrogène, s'enfonçait dans l'océan et me pénétrait d'un jet de rayons horizontaux, presque tangibles. Quand les rayons frappèrent ma joue (je descendais l'escalier), je les ressentis comme une empreinte brûlante.

Au milieu de l'escalier, je m'arrêtai pour réfléchir et je regrimpai les degrés. Je fis le tour du laboratoire. Ainsi que je l'ai dit, le couloir l'encerclait entièrement ; après avoir parcouru une centaine de pas, je me trouvais en face d'une seconde porte de verre, exactement pareille à l'autre. Je n'essayai pas de l'ouvrir ; je savais qu'elle était fermée.

Je scrutai la paroi, cherchant un guichet, une fente quelconque ; l'idée d'espionner Sartorius m'était venue tout naturellement et sans honte. Je souhaitais en terminer avec les suppositions et connaître la vérité, une vérité qu'à l'avance j'imaginais incompréhensible.

Je m'avisai que les salles du laboratoire étaient éclairées par des fenêtres de plafond, aménagées au sommet de la carapace qui enveloppait la Station ; de l'extérieur, il serait donc possible d'épier Sartorius. Pour commencer, il fallait descendre, m'équiper d'un scaphandre et d'un appareil à oxygène. Au haut de l'escalier, j'hésitai ; ces tabatières étaient probablement des dalles de verre dépoli. Mais je voulais voir le laboratoire, et aucune autre solution ne se présentait...

Je regagnai l'étage intermédiaire. La porte de la cabine radio était ouverte. Snaut, affaissé dans son fauteuil, dormait. Au bruit de mes pas, il sursauta et ouvrit les yeux.

— Salut, Kelvin ! dit-il d'une voix rauque.

Comme je gardais le silence, il demanda :

— Alors, tu as appris quelque chose ?

— Oui... il n'est pas seul.

Snaut grimâça :

— Ah, vraiment ? En effet, c'est quelque chose. Il a des visiteurs ?

Presque involontairement, je répliquai :

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas me dire de quoi il s'agit. Puisque je reste ici, tôt ou tard j'apprendrai la vérité. Pourquoi ces mystères ?

— Quand toi-même tu auras reçu des visiteurs, tu comprendras.

Il me sembla que ma présence l'importunait et qu'il n'avait pas envie de poursuivre la conversation.

Je sortis.

— Où vas-tu ?

Je ne répondis pas.

La gare spatiale était dans l'état où je l'avais laissée. Ma capsule calcinée se dressait, béante, sur son socle. Je m'approchai du vestiaire où s'alignaient les scaphandres. Mais, subitement, je me désintéressai de cette escapade à la surface de la carapace.

Je fis demi-tour et je descendis un escalier en colimaçon, qui conduisait aux magasins d'entrepôt. En bas, des bouteilles et des caisses entassées remplissaient le couloir étrié. Des plaques de métal nu, à reflets bleuâtres, revêtaient les parois. Encore quelques dizaines de pas, et sous une voûte apparurent les tuyaux givrés de l'installation de réfrigération. À l'extrémité du couloir, ils s'engouffraient dans un manchon à large col plastique.

Quand j'ouvris la lourde porte, épaisse de deux pouces et gainée de mousse isolante, un froid glacial me pénétra. Je frissonnai. J'étais debout au seuil d'une grotte taillée dans une banquise, avec des reliefs sculptés en forme de grosses bobines, d'où pendaient des stalactites de glace. Ici aussi, ensevelies sous une couche de neige, il y avait des caisses, des capsules spatiales ; des rayons latéraux étaient chargés de boîtes et de sacs translucides contenant une matière jaune huileuse. La

voûte s'abaissait ; un rideau moiré de gel cachait le fond de la grotte. J'écartai le rideau. Un grand corps allongé, recouvert de toile, reposait sur une grille d'aluminium. Je soulevai le bord de la bâche et j'aperçus le visage figé de Gibarian. Les cheveux noirs, lisses, barrés d'une mèche grise, collaient étroitement au crâne. Les cartilages de la gorge saillaient en arête au milieu du cou. L'œil terne regardait fixement la voûte, une larme de glace opaque accrochée à la commissure des paupières. Le froid était si brutal, que je dus serrer les dents pour les empêcher de claquer. Soutenant d'une main le linceul, de l'autre j'effleurai la joue de Gibarian. Je crus toucher un tronc de bois pétrifié, hérissé de poils noirs et piquants. La courbe des lèvres exprimait une patience infinie, dédaigneuse. Lâchant la toile, je remarquai, dépassant d'entre les plis, cinq perles noires disposées par ordre de grandeur. Je me raidis.

J'avais reconnu des doigts, la pulpe ovale des orteils d'un pied nu ; sous le linceul froissé, aplatie contre le corps de Gibarian, était couchée la femme noire.

Lentement, je retirai la bâche. La tête, casquée de cheveux crépus, tortillés en petites touffes, s'appuyait au creux d'un bras noir et massif. Le dos reluisait, tendu à l'arête des vertèbres. Nul mouvement n'animait ce corps colossal. J'examinai encore la plante des pieds nus et je constatai que ceux-ci n'étaient pas aplatis, ni déformés, par le poids qu'ils avaient dû porter ; que la marche n'avait pas durci la peau, aussi intacte et douce que la peau des mains ou des épaules.

Avec plus de difficulté que je n'en avais éprouvé à toucher le cadavre de Gibarian, je me forçai à toucher l'un de ces pieds nus. Je fis alors une autre constatation invraisemblable : ce corps, abandonné dans un congélateur, ce corps vivait et bougeait. La femme avait retiré son pied, tel un chien endormi dont on a essayé de saisir la patte.

Je pensais confusément : « Elle va geler... » Mais le corps, redevenu paisible, était tiède et j'avais senti le battement régulier du pouls dans les coussinets des orteils. Je reculai, le rideau tomba ; je partis précipitamment.

Au sortir de la grotte blanche, la chaleur me parut étouffante. Je suivis le couloir et je montai l'escalier, qui me ramena vers la gare spatiale.

Je m'assis sur les anneaux d'un parachute enroulé ; je me pris la tête entre les mains. J'étais assommé. Mes pensées s'échappaient : impossible de les retenir, elles glissaient le long d'une pente abrupte... Que m'arrivait-il ? Si ma raison s'effondrait, autant perdre conscience tout de suite ! L'idée d'un anéantissement immédiat éveilla un espoir inexprimable – irréalisable.

Pas la peine d'aller trouver Snaut ou Sartorius, personne ne pouvait pleinement se rendre compte de ce que j'avais vécu, de ce que j'avais vu, de ce que j'avais touché de mes propres mains. Une seule explication, une seule issue se présentait : la folie. Oui, voilà, j'étais devenu fou, dès mon arrivée ici. Les émanations de l'océan avaient attaqué mon cerveau ; les hallucinations se succédaient ; il ne fallait pas gaspiller mes forces à tenter de résoudre des énigmes illusoires, mais demander le secours d'un médecin, appeler par radio le *Prométhée* ou quelque autre vaisseau, envoyer un S.O.S.

Un changement inattendu s'opéra en moi : à la pensée que j'étais devenu fou, je me calmai.

J'avais pourtant clairement entendu les paroles de Snaut... si Snaut existait et si j'avais jamais parlé avec lui ! Les hallucinations pouvaient avoir commencé beaucoup plus tôt. Je séjournais peut-être à bord du *Prométhée* ? Une maladie mentale m'avait subitement terrassé et j'affrontais les créations de mon cerveau irrité. En supposant que j'étais malade, il m'était permis de croire que j'allais guérir, ce qui m'accordait un espoir de délivrance – espoir auquel je devais renoncer, si j'attribuais une réalité aux cauchemars embrouillés que je venais de traverser.

Il convenait, avant tout, de concevoir une expérience logique – *experimentum crucis* – qui révélerait que j'étais vraiment devenu fou, que j'étais victime des mirages de mon imagination, ou que, malgré leur invraisemblance absurde, j'avais vécu des événements réels.

En réfléchissant, je regardais le rail qui conduisait à la rampe de lancement. C'était une poutre d'acier, jaillie du mur, peinte en vert pâle et bordée de plaques de métal incurvées. En quelques endroits, à un mètre au-dessus du sol, le vernis s'écaillait, usé par le frottement des chariots transportant les fusées. Je touchai l'acier, je le réchauffai sous mes doigts, je heurtai le sommet aplati du blindage. Le délire pouvait-il atteindre un tel degré de réalité ? Oui, répondis-je à moi-même. Après tout, c'était mon domaine, je connaissais la question.

Mais était-il possible de concevoir une expérience clef ? Non, me dis-je tout d'abord, c'est impossible, car mon cerveau malade (s'il est vraiment malade) créera les illusions que j'exigerai de lui. Dans le sommeil le plus banal, sans que nous soyons malades, nous nous entretenons avec des inconnus, auxquels nous posons des questions et dont nous entendons les réponses. En outre, bien que nos interlocuteurs soient en réalité les créations de notre propre activité psychique, forgées par un processus pseudo-indépendant, tant que ces interlocuteurs ne nous ont pas adressé la parole, nous ignorons quels mots s'échapperont de leurs lèvres. Pourtant, ces mots ont été formulés par une partie distincte de notre esprit ; nous devrions, par conséquent, les connaître à l'instant même où nous les élaborons pour les placer dans la bouche d'êtres fictifs. Aussi, quel que soit mon projet d'expérience, et de quelque façon que je le mette à exécution, je pourrai toujours estimer que je me comporte exactement comme en rêve. Snaut ou Sartorius n'ayant aucune existence réelle, il serait vain de leur poser aucune question.

J'eus l'idée d'absorber une poudre, quelque drogue puissante, du peyotl, par exemple, ou une autre préparation provoquant des hallucinations colorées. S'il s'ensuivait des visions, cela prouverait que j'avais vraiment vécu les événements récents et qu'ils se rattachaient à la réalité matérielle environnante. Et puis non, pensai-je, ce ne serait pas l'expérience clef souhaitable, puisque je connaissais les effets de la drogue (qu'il me faudrait choisir moi-même), et que mon imagination pouvait me suggérer la double illusion d'avoir absorbé cette drogue et d'en éprouver les effets.

Je tournais en rond, toujours le cercle se refermait ; il n'y avait pas moyen de s'en sortir. On ne pouvait pas penser autrement qu'avec son cerveau, on ne pouvait se voir de l'extérieur afin de vérifier le juste fonctionnement de ses processus internes... Soudain, une pensée me frappa, aussi simple qu'efficace.

Je me dressai d'un bond et je courus jusqu'à la cabine radio. La salle était déserte. Je jetai un coup d'œil vers la pendule électrique fixée au mur. Bientôt quatre heures, la quatrième heure de la nuit convenue à l'intérieur de la Station ; dehors, le soleil rouge brillait. Je branchai rapidement l'émetteur à longue portée et, pendant que les lampes chauffaient, je reconsidérai mentalement les principales étapes de l'expérience.

Je ne me rappelais pas le signal d'appel auquel répondait la station automatique du satelloïde ; je le trouvai sur un carton, suspendu au-dessus du tableau de commande central. J'envoyai l'appel en morse et la réponse me parvint huit secondes plus tard. Le satelloïde, c'est-à-dire son cerveau électronique, s'annonçait par un signal cadencé.

Je commandai au satelloïde de me faire savoir quels méridiens interstellaires de la Galaxie il traversait à des intervalles de vingt-deux secondes en tournant autour de Solaris, et j'exigeai des fractions de cinq chiffres.

Ensuite, je m'assis et j'attendis la réponse. Elle m'arriva au bout de dix minutes. J'arrachai la bande de papier fraîchement imprimé et je la cachai dans un tiroir (en prenant bien soin de ne pas la regarder). Je retirai de la bibliothèque de grandes cartes du ciel, des tables de logarithmes, un calendrier définissant le parcours journalier du satellite, ainsi que quelques livres auxiliaires. Puis je me mis en devoir de trouver la réponse à la question que j'avais posée. Pendant une bonne heure, j'alignai les équations. Depuis longtemps, depuis le temps de mes études, je ne m'étais plus livré à de pareils calculs. À quand remontait ma dernière performance ? À l'examen d'astronomie pratique, sans doute.

J'effectuai les opérations en m'aidant de l'énorme calculateur de la Station. Mon raisonnement se présentait ainsi : en exécutant mes calculs d'après les cartes du ciel, j'obtiendrai

un recoupement approximatif des résultats fournis par le satelloïde. Approximatif, car le parcours du satelloïde est sujet à des variations très compliquées, du fait de l'action des forces de gravitation de Solaris et de ses deux soleils, du fait également d'écarts de gravitation localisés et provoqués par l'océan. Quand j'aurai les deux séries de chiffres, l'une fournie par le satelloïde et l'autre calculée théoriquement à partir de la carte du ciel, j'apporterai des rectifications à mes opérations ; alors, les deux groupes se recouvriront jusqu'à la quatrième décimale ; des différences ne subsisteront qu'à la cinquième, dues à l'action imprévisible de l'océan.

Si les chiffres obtenus du satelloïde ne sont pas une réalité, mais le produit de mon esprit égaré, il n'y aura pas de recoupement possible avec la seconde série, me disais-je. Mon cerveau est peut-être malade, mais il ne saurait, en aucune circonstance, rivaliser avec le grand calculateur de la Station et accomplir secrètement des calculs qui auraient exigé plusieurs mois de travail. Par conséquent, si les chiffres correspondent, le grand calculateur de la Station existe vraiment, je m'en suis réellement servi et je ne délire pas.

Mes mains tremblaient quand je sortis du tiroir le ruban télégraphique, que j'étais à côté de la large bande de papier issue du calculateur. Les deux séries de chiffres correspondaient, comme je l'avais prévu, jusqu'à la quatrième décimale. Les différences n'apparaissaient qu'à la cinquième.

Je cachai tous les papiers dans le tiroir. Ainsi donc, le calculateur existait indépendamment de moi ; cela signifiait que la Station, avec ses habitants, existait réellement.

J'allais refermer le tiroir lorsque je remarquai qu'il était bourré de feuillets, recouverts de calculs impatientement griffonnés. Un seul coup d'œil me révéla que quelqu'un avait déjà tenté une expérience semblable à la mienne et demandé au satelloïde, non pas des renseignements concernant les méridiens interstellaires, mais les mesures de l'albédo de Solaris à des intervalles de quarante secondes.

Je n'étais pas fou. Le dernier rayon d'espoir s'éteignit. Je débranchai l'émetteur, je bus le bouillon qui restait au fond de la bouteille calorifugée et j'allai me coucher.

Harey

L'acharnement, une sorte de rage muette, m'avait maintenu debout devant le calculateur. À présent, accablé de fatigue, je ne savais plus faire basculer un lit mécanique ; oubliant de repousser les crampons, je me pendis à la poignée et le sommier s'écroula d'une seule masse.

J'arrachai vêtements et linge, que je rejetai loin de moi, roulés en boule, puis je me laissai tomber sur l'oreiller. Je ne pris pas même la peine de le gonfler convenablement ; je m'endormis sans éteindre les lampes.

Je rouvris les yeux, avec l'impression d'être resté assoupi quelques minutes. La chambre baignait dans une pénombre rouge. J'avais moins chaud ; je me sentais bien. Je reposais, couvertures rabattues, complètement nu. Le rideau ne voilait que la moitié de la fenêtre et là, en face de moi, à côté de la vitre éclairée par le soleil rouge, quelqu'un était assis. Je reconnus Harey. Elle portait une robe de plage blanche, dont le tissu se tendait à la pointe des seins ; elle avait les jambes croisées, ses pieds étaient nus ; immobile, les bras écartés – ses bras hâlés jusqu'au coude – elle me regardait sous ses cils noirs. Harey, avec ses cheveux sombres, coiffés en arrière. Je la contemplai longuement, paisiblement. Ma première pensée me réconforta : je rêvais et j'étais conscient de rêver. Cependant, j'aurais préféré qu'elle disparût. Je fermai les yeux et je m'efforçai de chasser ce rêve. Quand je rouvris les yeux, Harey était assise en face de moi. Elle avait les lèvres retroussées, à sa façon habituelle, comme si elle s'apprêtait à siffloter ; mais son regard restait grave. Je me rappelai mes spéculations de la veille à propos des rêves. Elle n'avait pas changé depuis le jour où je l'avais vue pour la dernière fois ; c'était alors une jeune femme de dix-neuf ans. Aujourd'hui, elle en aurait vingt-neuf ; mais, évidemment, les morts ne changent pas, ils demeurent éternellement jeunes.

Elle me considérait de son regard toujours étonné. Je me dis que j'allais lui jeter quelque chose à la tête ; pourtant, bien qu'il s'agît d'un rêve, je ne pus me résoudre – même en rêve – à maltraiter une morte.

Je murmurai :

— Pauvre petite, tu es venue me faire une visite ?

Le son de ma voix m'effraya, et la chambre, Harey, tout avait une apparence tellement réelle.

Un rêve en relief, légèrement coloré... je voyais, sur le sol, une quantité d'objets que je n'avais pas remarqués au moment de me coucher. Quand je me réveillerai, me dis-je, je vérifierai si ces objets sont vraiment là, ou si, comme Harey, je ne les ai vus qu'en rêve...

Je demandai :

— Tu as l'intention de rester longtemps ?

Je constatai que je parlais tout bas, de la voix d'un homme qui craint d'être entendu au-delà de la porte. Pourquoi se soucier, en rêve, des oreilles indiscretes ?

Le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon. Bon signe ! Je m'étais couché un jour rouge, auquel devait succéder un jour bleu, suivi d'un autre jour rouge. Je n'avais pas dormi quinze heures sans interruption... c'était un rêve !

Rassuré, je regardai attentivement Harey. Le soleil l'éclairait à contre-jour ; les rayons pourpres doraient la peau veloutée de sa joue gauche et les cils projetaient une ombre en travers du visage. Elle était vraiment jolie. Et moi, même endormi, terriblement précis : je guettais les mouvements du soleil, attendant de voir se creuser la fossette à cet endroit insolite, plus bas que le coin des lèvres. Toutefois, j'aurais préféré me réveiller. Je devais me mettre au travail. Je serrai les paupières.

J'entendis un grincement. Aussitôt, je rouvris les yeux. Harey s'était assise à côté de moi, sur le lit ; elle continuait de me regarder gravement. Je lui souris ; elle sourit et se pencha. Nous nous embrassâmes ; un premier baiser timide, un baiser d'enfants. Puis d'autres baisers. Je l'embrassai longtemps. Est-ce que je pouvais ainsi profiter d'un rêve ? me demandai-je. Je ne trahissais pas son souvenir, c'était d'elle que je rêvais, d'elle seule.

Cela ne m'était encore jamais arrivé... Nous ne parlions pas. Je demeurais étendu sur le dos ; quand elle soulevait le visage, je voyais ses narines diaphanes, dont j'avais appris à interpréter les frémissements. Du bout des doigts, je lui caressai la conque de l'oreille, où le sang avait afflué sous mes baisers. Est-ce alors que je commençai à m'inquiéter ?

Je continuais à me dire que c'était un rêve, mais mon cœur se serrait.

Je bandai mes muscles, afin de sauter hors du lit ; j'étais à peu près certain d'échouer, car en rêve, très souvent, notre corps engourdi se dérobe, refuse d'obéir ; j'espérais, néanmoins, que cette tentative me tirerait du sommeil. Je ne m'éveillai pas ; je m'assis, les jambes pendantes. Rien à faire, je devais subir ce rêve jusqu'au bout... Ma bonne humeur s'était envolée. J'avais peur.

Je demandai :

— Qu'est-ce que — je m'éclaircis la gorge — qu'est-ce que tu veux ?

Mes pieds nus tâtaient le sol, à la recherche d'une paire de mules. Une arête vive arrêta brutalement mon orteil ; j'étouffai un cri. Avec satisfaction, je pensai que ce cri me réveillerait, et je me souvins que je n'avais pas de mules !

Mais cela continuait... Harey avait reculé ; elle était appuyée contre la barre du lit. Le cœur palpitant soulevait doucement la robe à la pointe du sein gauche. Harey m'observait avec un intérêt paisible.

Vite, une douche ! Puis je me dis qu'une douche, en rêve, n'interromprait pas le sommeil...

— D'où sors-tu ?

Elle saisit ma main, d'un geste que je connaissais bien, la lança en l'air, la rattrapa, tripota les doigts et répondit :

— Je ne sais pas. Tu es fâché ?

C'était sa voix, sa voix aux intonations profondes, sa voix un peu absente. Elle parlait toujours ainsi — l'air de ne pas se soucier beaucoup des mots qu'elle prononçait, d'être déjà préoccupée par autre chose. Les gens la croyaient irréfléchie, ou insolente, car son regard ne se départait pas d'une expression de vague étonnement.

— Est-ce que... qui t'a vue ?

— Je ne sais pas. Je suis arrivée sans histoires. Kris, c'est important ?

Elle continuait à tripoter mes doigts, mais son visage renfrogné ne participait plus au jeu.

— Harey...

— Quoi, mon chéri ?

— Comment savais-tu où j'étais ?

Elle réfléchit. Un sourire – elle avait les lèvres couleur de griotte – découvrit ses dents :

— Aucune idée ! C'est drôle, non ? Quand je suis entrée, tu dormais. Je ne t'ai pas réveillé. Je ne t'ai pas réveillé, parce que tu piques des colères. Tu as un sale caractère...

Elle serra plus fort ma main.

— Tu es allée en bas ?

— Oui, c'est tout gelé. J'ai filé !

Elle lâcha ma main. Elle s'étendit, la tête en arrière, tous les cheveux rejetés du même côté, et elle me regarda avec ce demi-sourire qui m'avait irrité avant de me séduire.

Je bafouillai :

— Mais... Harey... mais...

Je me penchai sur elle et je retroussai la courte manche de sa robe. Là, au-dessus de la cicatrice en forme de fleur laissée par la vaccination antivariolique, il y avait un point rouge, une trace d'injection. Je ne fus pas surpris (instinctivement, je m'astreignais à sonder l'invraisemblable pour réunir les lambeaux d'une vérité cohérente) et pourtant j'éprouvai un vertige. Je touchai du doigt ce point rouge, dont je rêvais encore après tant d'années, dont j'avais si souvent rêvé, m'éveillant aussitôt avec un gémissement et me retrouvant toujours dans la même position, plié en deux parmi les draps froissés, me retrouvant tel que je l'avais trouvée, elle, déjà presque froide, car, en dormant, j'essayais de revivre ce qu'elle avait vécu, comme si, par-delà le temps, j'avais espéré obtenir son pardon ou lui tenir compagnie au cours des dernières minutes, alors qu'elle ressentait les effets de l'injection et que la terreur l'envahissait. Elle, qui redoutait une simple égratignure, qui ne supportait pas la douleur, ni la vue du sang, elle avait

délibérément commis cette action horrible, ne laissant que quelques mots griffonnés à mon intention. J'avais conservé son billet dans mon portefeuille, un billet défraîchi, aux plis usés, dont je ne me séparais jamais ; je n'avais pas le courage de m'en débarrasser. Tant et tant de fois, je l'avais imaginée traçant ces mots, se préparant à agir... Je me persuadais qu'elle avait monté une comédie, qu'elle avait seulement voulu m'effrayer et que la dose, à la suite d'une erreur, s'était révélée trop forte. Tout le monde me suggérait que cela s'était passé ainsi, ou que cela avait été une décision précipitée, provoquée par une dépression, une dépression subite. Les gens ignoraient ce que je lui avais dit cinq jours plus tôt ; ils ignoraient que, pour l'atteindre plus cruellement, j'avais emporté mes affaires, et qu'elle, au moment où je bouclais mes valises, elle avait demandé très tranquillement : « Tu sais ce que ça signifie ? » Et moi, j'avais fait semblant de ne pas comprendre, alors même que je comprenais parfaitement, mais je jugeais qu'elle était lâche ; d'ailleurs, je le lui avais dit... Et maintenant, elle était couchée en travers du lit et elle me regardait attentivement, comme si elle ne savait pas que c'était moi qui l'avais tuée.

Elle demanda :

— Oui, alors ?

Ses yeux reflétaient le soleil rouge ; toute la chambre était rouge. Harey considéra son bras avec intérêt, parce que je l'avais observé si longuement, et, quand je me reculai, elle posa une joue fraîche et lisse dans le creux de ma main.

Je bredouillai :

— Harey... c'est impossible...

— Tais-toi !

Je distinguais le mouvement de ses yeux, sous les paupières closes.

— Où sommes-nous, Harey ?

— Chez nous.

— Où est-ce ?

Un œil s'entrouvrit et se referma instantanément ; les longs cils m'avaient chatouillé la paume.

— Kris !

— Quoi ?

— Je suis bien.

Levant la tête, j'aperçus une partie du lit dans le miroir au-dessus du lavabo : un éboulement de cheveux souples, les cheveux de Harey, et mes genoux nus. Du bout du pied, j'attirai un des objets informes que j'avais sortis de la caissette ; je le ramassai de ma main libre. Une tige avait fondu en aiguille. J'appliquai la pointe contre ma peau et je l'enfonçai, à côté d'une petite cicatrice rose. La douleur parcourut mon corps tout entier. Je regardai le sang qui coulait, dégoulinant à l'intérieur de la cuisse et s'égouttant sans bruit sur le sol.

À quoi bon, à quoi bon... Des pensées terrifiantes m'assaillaient, des pensées distinctement formulées. J'avais cessé de me dire : « C'est un rêve. » Je ne croyais plus à un rêve. Je me disais : « Je dois me défendre. »

J'examinai ses épaules, la hanche moulée de toile claire, les pieds nus qui pendaient... Je m'inclinai, je saisis délicatement une cheville, puis je fis courir mes doigts sous la plante du pied.

La peau était douce, une peau de nouveau-né.

Je savais, je n'en doutais plus, que ce n'était pas Harey et j'avais presque la certitude qu'elle-même l'ignorait.

Le pied nu remua, un rire silencieux gonfla les lèvres de Harey :

— Arrête..., murmura-t-elle.

Je dégageai avec précaution la main qui soutenait sa joue et je me levai. Je m'habillai rapidement.

Elle s'était redressée ; elle me regardait.

Je lui demandai :

— Où sont tes affaires ?

Et immédiatement je regrettai ma question.

— Mes affaires ?

— Quoi, tu n'as que cette robe ?

Désormais, je poursuivais lucidement le jeu. J'essayai de prendre un comportement insouciant, indifférent, comme si nous nous étions quittés hier – non, comme si nous ne nous étions jamais quittés !

Elle se leva ; d'un geste familier, vif et sûr, elle tira sa jupe, afin de la défroisser. Mes paroles l'avaient troublée, mais elle ne

disait rien. Pour la première fois, elle parcourut la chambre d'un œil curieux, scrutateur ; puis, perplexe, elle répondit :

— Je ne sais pas... — Elle entrebâilla la porte de l'armoire : Peut-être là-dedans ?

— Non, là-dedans il n'y a que des combinaisons.

Je trouvai un appareil électrique à côté du lavabo et je commençai à me raser, attentif à ne pas la quitter du regard.

Elle allait et venait, furetant partout. Enfin, jetant un coup d'œil au delà de la fenêtre, elle s'approcha de moi :

— Kris, j'ai l'impression qu'il s'est passé quelque chose...

Elle s'interrompit ; j'avais déconnecté le rasoir ; j'attendais.

— J'ai l'impression d'avoir oublié quelque chose, continua-t-elle, d'avoir beaucoup oublié... Je ne me souviens que de toi... je... je ne me rappelle rien d'autre.

Je l'écoutais, m'efforçant de conserver un visage impassible.

— Est-ce que... est-ce que j'ai été malade ? demanda-t-elle.

— Oh... oui, en un certain sens. Oui, tu as été un peu malade.

— Ah, bien sûr, ça explique mes absences de mémoire.

Elle s'était rassérénée. Jamais je ne pourrais décrire ce que j'éprouvais. Quand je l'observais, qui allait et venait, souriante ou grave, parlant ou se taisant, s'asseyant et se relevant, mon épouvante cédait devant la conviction d'avoir Harey, là, en face de moi, alors même que je corrigeais mon jugement et qu'elle me paraissait stylisée, réduite à quelques expressions, à quelques gestes, à quelques mouvements caractéristiques.

Elle se colla contre moi, les deux poings plaqués sur ma poitrine, à la naissance du cou :

— Où est-ce que nous en sommes, nous deux ? Ça va bien ou ça va mal ?

— On ne peut mieux.

Elle sourit faiblement :

— Quand tu réponds comme ça, c'est que ça va plutôt mal.

Je dis précipitamment :

— Quelle idée ! Harey, ma chérie, je dois sortir maintenant, attends-moi ! — Et j'ajoutai, car je commençais à avoir terriblement faim : tu voudrais peut-être manger ?

— Manger ? — Elle secoua la tête, agitant la masse ondoyante de ses cheveux. — Non... il faut t'attendre ?... longtemps ?

- Une petite heure.
- Je viens avec toi.
- Tu ne peux pas venir avec moi, je dois travailler.
- Je viens avec toi.

Elle avait changé, ce n'était plus du tout Harey : l'autre n'imposait pas sa présence, non, jamais elle ne s'imposait.

- C'est impossible, mon petit...

Elle me considérait, de bas en haut ; soudain, elle me saisit la main. Et ma main s'attarda, remonta le long d'un bras tiède et plein. Malgré moi, je la caressais. Mon corps reconnaissait son corps, mon corps la désirait, mon corps m'attirait vers elle, par-delà la raison, par-delà toute réflexion, par-delà la peur.

Veillant à rester calme, je répétais :

- Harey, c'est impossible, tu dois rester ici.

Un seul mot résonna :

- Non.

- Pourquoi ?

— Je... je ne sais pas. — Elle regarda alentour, puis de nouveau leva les yeux vers moi. — Je ne peux pas, dit-elle d'un souffle.

- Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je ne peux pas. Il me semble... il me semble... — Elle cherchait la réponse, et, quand elle l'eut découverte, ce fut pour elle une révélation. — Il me semble que je dois toujours te voir !

Le ton décidé se prêtait mal à l'aveu d'un sentiment ; il s'agissait de tout autre chose. Cette constatation modifia brutalement, bien que de façon non apparente, la nature de mon étreinte.

Je la tenais dans mes bras ; je la regardais dans les yeux. Insensiblement, d'un mouvement instinctif, je me mis à tirer ses mains en arrière et, quand elles furent réunies, mon regard fouilla la chambre ; il me fallait un lien pour lui attacher les mains.

Ses coudes se heurtèrent ; une détente puissante suivit. Je ne résistai guère qu'une seconde. Renversé en arrière et la pointe des pieds touchant à peine le sol, même un athlète n'aurait pas réussi à se libérer ; mais Harey redressa la taille et ramena ses

bras de côté ; son visage, faiblement éclairé d'un sourire incertain, n'avait pas participé à la lutte.

Elle m'observait avec un intérêt paisible, comme au début, quand je m'étais réveillé. Comme si ma tentative désespérée ne l'avait pas émue ; comme si elle ne s'était rendu compte de rien ; comme si elle avait ignoré ma crise de panique. Dressée devant moi, elle attendait – grave, passive, un peu étonnée.

Abandonnant Harey au milieu de la chambre, je me dirigeai vers la tablette qui surmontait le lavabo. J'étais prisonnier d'un piège insensé et je voulais en sortir, coûte que coûte ! Si on m'avait demandé ce qui se passait exactement en moi et ce que signifiaient les événements, j'aurais été incapable de bredouiller trois mots. Mais déjà je savais que ma situation était identique à celle des autres habitants de la Station, que tout ce que j'avais vécu, appris, ou entrevu, faisait partie d'un seul tout, terrifiant et incompréhensible. Cependant, à l'instant précis, je m'ingéniais simplement à trouver un truc, à échauder un moyen de fuite. Sans me détourner, je sentais le regard de Harey. Au-dessus de la tablette, une petite pharmacie de secours était encastrée dans la paroi. À la hâte, j'en examinai le contenu. Il y avait, parmi les médicaments, un flacon de comprimés somnifères ; je le décapuchonnai et je jetai quatre comprimés – dose maximale – au fond d'un verre. J'agissais ouvertement, sans trop essayer de dissimuler mes faits et gestes à Harey. Pourquoi ? Je ne me posai pas la question. Je remplis le verre d'eau chaude.

Quand les comprimés furent dissous, je m'avançai vers Harey, qui était restée debout.

Elle me demanda à voix basse :

— Tu es fâché ?

— Non. Bois ça !

J'avais inconsciemment prévu qu'elle m'obéirait. En effet, elle accepta silencieusement le verre et but d'un trait le liquide brûlant. Je déposai le verre vide sur un tabouret, puis j'allai m'asseoir dans le coin de la chambre, entre l'armoire et la bibliothèque.

Harey me rejoignit ; elle s'assit par terre, à sa manière accoutumée, les jambes repliées et, d'un autre mouvement

familier, elle rejeta ses cheveux en arrière. Je ne m'abusais plus, ce n'était pas elle ; pourtant, je la reconnaissais à ses moindres habitudes. L'horreur me nouait la gorge. Et le plus affreux, c'était que je devais ruser, faire semblant de la prendre pour Harey, alors qu'elle-même, de bonne foi, croyait être Harey – j'en avais la certitude, si aucune certitude pouvait encore subsister !

Elle s'était appuyée contre mes genoux, ses cheveux effleuraient ma main immobile ; nous demeurâmes ainsi un long moment. De temps en temps, je jetais un coup d'œil à ma montre. Une demi-heure s'écoula ; le somnifère aurait dû commencer à produire son effet. Harey marmonna quelque chose.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Elle se tut.

J'attribuai son silence à la torpeur du sommeil ; mais, en vérité, je doutais secrètement de l'efficacité des comprimés. Pourquoi ? À cette question non plus, je n'avais pas de réponse. Parce que mon subterfuge, probablement, me paraissait trop facile.

Lentement, sa tête glissa le long de mes genoux, les cheveux sombres recouvrant entièrement le visage ; elle respirait à un rythme régulier ; elle dormait. Je m'inclinai, afin de la porter sur le lit. Ouvrant aussitôt les yeux, elle me saisit la nuque et éclata d'un rire aigu.

J'étais frappé de stupeur. Harey ne se tenait pas de joie. Les paupières rapprochées, elle m'observait, l'air à la fois naïf et malin. Je me rassis, raide, ahuri, désarmé. Un dernier accès de rire l'agita, puis elle se blottit contre mes jambes.

D'une voix sans timbre, je demandai :

— Pourquoi ris-tu ?

Son visage exprima de nouveau un étonnement inquiet. De toute évidence, elle désirait me donner une explication honnête. Elle frotta son petit nez et soupira.

— Je ne sais pas, dit-elle enfin, sincèrement surprise. Je me conduis comme une idiote, non ?... Mais, toi aussi, tu as l'air d'un fameux idiot, guindé comme... comme Pelvis.

Il me sembla avoir mal entendu :

— Comme qui ?

— Comme Pelvis, tu sais bien, le gros...

Harey, en aucun cas, ne pouvait connaître Pelvis, ni m'avoir entendu parler de lui, pour la simple raison qu'il était rentré d'expédition trois ans après qu'elle fut morte. Je ne l'avais pas connu auparavant, et j'ignorais par conséquent qu'il avait une tendance invétérée, quand il présidait les réunions de l'Institut, à prolonger indéfiniment les séances. Il s'appelait d'ailleurs Pelle Villis, et jusqu'à son retour j'ignorais que, par contraction, on l'avait surnommé Pelvis.

Harey appuya les coudes sur mes genoux et me regarda dans les yeux. Je posai les mains sur ses bras, je remontai vers les épaules et jusqu'à la naissance du cou ; la robe échancrée dénudait la peau, qui palpitait sous mes doigts. On pouvait supposer que j'étais en train de la caresser ; du reste, à juger d'après son regard, elle n'interprétait pas autrement le contact de mes mains. En réalité, je constatais une fois de plus que son corps était tiède au toucher, un corps humain ordinaire, avec des muscles, des os, des articulations. Fixant tranquillement ses yeux, j'éprouvai l'affreux désir de resserrer brusquement les doigts.

Tout à coup, je me rappelai les mains ensanglantées de Snaut ; je lâchai prise.

Harey dit paisiblement :

— Comme tu me regardes...

Mon cœur battait si fort que je fus incapable de parler ; je fermai les paupières.

Aussitôt, de bout en bout et en détail, je conçus un plan d'action. Sans perdre un instant, je me levai :

— Je dois sortir, Harey. Si tu veux absolument venir avec moi, je t'emmène.

— Bien.

Elle se dressa d'un saut.

Ouvrant l'armoire et choisissant, parmi les maillots de couleur, une combinaison pour chacun de nous, je demandai :

— Pourquoi es-tu pieds nus ?

Elle répondit d'une voix hésitante :

— Je ne sais pas... j'ai dû jeter mes chaussures dans un coin.

Je n'insistai pas.

— Pour enfiler ça, il faudra enlever ta robe.

— Une combinaison... pourquoi ?

Elle essaya de retirer sa robe, mais un fait bizarre se révéla : l'impossibilité de dégrafer une robe dépourvue d'agrafes ! Les boutons rouges du corsage n'étaient que des ornements. Il manquait une fermeture quelconque, à glissière ou autre. Harey souriait, embarrassée.

Comme si jamais on n'avait procédé que de cette façon, je ramassai par terre une sorte de scalpel et je fendis le tissu dans le dos, du col à la taille. Harey put retirer sa robe par-dessus la tête.

Quand elle eut revêtu sa combinaison, un peu trop ample, et au moment où nous sortions, elle demanda :

— On s'envole ? Toi aussi, oui ?

Je me contentai de hocher la tête. Je redoutais de rencontrer Snaut. Mais la rotonde était déserte ; la porte conduisant à la cabine radio était fermée.

Un silence de mort, toujours le silence, planait sur la gare spatiale. Harey suivait attentivement mes mouvements. J'ouvris une stalle et j'examinai la fusée ; je vérifiai successivement l'état du microréacteur, le fonctionnement des commandes et des diffuseurs. Puis, ayant débarrassé de sa capsule vide le socle évasé, sous la coupole en entonnoir, j'orientai vers la piste inclinée le chariot électrique transportant le projectile en partance.

J'avais choisi un petit véhicule utilisé pour les échanges de matériel entre la Station et le satelloïde, et ne transportant des hommes qu'à des occasions exceptionnelles, car il ne s'ouvrait pas de l'intérieur. Je l'avais très précisément choisi en fonction de mon plan. Bien sûr, je ne projetais pas de lancer la fusée, mais je simulais les préparatifs d'un véritable départ. Harey, qui m'avait tant de fois accompagné au cours de mes voyages, connaissait un peu les manœuvres préliminaires. Je vérifiai encore, dans l'habitacle, le bon fonctionnement de la climatisation et de l'arrivée d'oxygène ; je branchai le circuit central, les lampes de contrôle s'allumèrent. Je ressortis et je dis à Harey, qui se tenait au pied de l'échelle :

— Entre !

— Et toi ?

— J'entrerai après toi. Je dois fermer la trappe derrière nous.

Je n'avais pas l'impression qu'elle se doutait de la supercherie. Quand elle eut disparu à l'intérieur, je haussai la tête dans l'ouverture et je demandai :

— Tu es bien installée ?

J'entendis un « oui » assourdi, étouffé par l'exiguïté de la cabine. Je me baissai et d'un seul élan je fis claquer la trappe. Je poussai à fond les deux verrous ; avec la clef que j'avais préparée, j'entrepris de tourner les cinq écrous de sécurité.

Le cigare affûté se dressait, vertical, comme si réellement il allait s'envoler à travers l'espace. Aucun danger ne menaçait la captive ; les réservoirs d'oxygène étaient pleins et l'habitable contenait des vivres ; du reste, je ne comptais pas la garder prisonnière indéfiniment.

Je désirais désespérément deux heures de liberté, afin de pouvoir me concentrer sur les décisions à prendre et élaborer avec Snaut une tactique commune.

Au moment où je tournais l'avant-dernier écrou, je sentis vibrer la fourche à trois branches qui enserrait la base de la fusée ; je pensai que j'avais ébranlé le support en maniant impétueusement ma grosse clef.

Cependant, quand je reculai de quelques pas, je vis un spectacle que je préférerais ne pas avoir à contempler une seconde fois.

Toute la fusée tremblait, secouée de l'intérieur – et quelles secousses ! Un robot d'acier n'aurait pas pu imprimer ce tremblement convulsif à une masse de huit tonnes, et pourtant dans la cabine du véhicule n'était enfermée qu'une jeune femme gracile, une jeune femme aux cheveux sombres.

Sur l'enveloppe polie de la fusée, les reflets des lampes frémissaient. Je n'entendais pas les coups ; à l'intérieur du projectile régnait un silence absolu. Mais les pieds largement écartés du grand socle vibraient comme des cordes. Le rythme des secousses était tel, que je craignais de voir s'écrouler tout l'échafaudage.

Je tournai le dernier écrou d'une main mal assurée, je jetai la clef et sautai au bas de l'échelle. Reculant lentement, je constatai que les amortisseurs, prévus pour résister à une pression continue, dansaient furieusement. Il me sembla que l'enveloppe de la fusée se ridait.

Comme un fou, je bondis jusqu'au tableau de télécommande ; à deux mains, je remontai le levier de démarrage du réacteur. Alors, le haut-parleur relié à l'intérieur de la fusée laissa échapper un son perçant – non pas un cri, un son qui ne ressemblait aucunement à la voix humaine, et cependant je distinguai confusément mon nom, plusieurs fois répété : « Kris ! Kris ! Kris ! »

Je m'étais précipité si violemment sur les commandes, avec des mouvements si désordonnés, que le sang s'écoulait de mes doigts écorchés. Une lueur bleue, aurore blafarde, illumina les murs. Des tourbillons de poussière vaporeuse jaillirent autour du socle de lancement ; la poussière se transforma en une colonne d'étincelles violentes et les échos d'un grondement puissant recouvrirent tous les autres bruits. Trois flammes, aussitôt confondues en un seul pilier de feu, soulevèrent la fusée, qui s'envola par l'ouverture de la coupole ; un sillon embrasé ondoyait en s'affaissant. Les volets refermèrent l'orifice du puits ; les ventilateurs automatiques commencèrent à aspirer la fumée suffocante qui bouillonnait dans la salle.

Mon esprit a reconstitué tout cela plus tard ; en réalité, je ne sais pas ce que j'ai effectivement observé. Agrippé au tableau de commande, le visage cuisant à feu vif, les cheveux entortillés et grillés, j'aspirais par saccades l'air âcre, à relents de braise mêlés des effluves ozonés de l'ionisation. Au moment du lancement, j'avais instinctivement fermé les yeux, mais le flamboiement avait pénétré mes paupières. Un certain temps, je ne vis que des spirales noires, rouges, dorées, qui s'écartèrent progressivement. Les ventilateurs continuaient à gémir ; la fumée, la brume, les poussières se dissipaient.

J'aperçus l'écran verdâtre du radar. Manipulant hâtivement les boutons gradués, je me mis à chercher la fusée. Quand je la situai, elle volait déjà au-dessus de l'atmosphère. Jamais je n'avais lancé un projectile d'une manière aussi aberrante et

aveugle, sans me soucier de régler la vitesse et la direction. Je jugeai que le plus simple était de placer la fusée sur orbite circulaire autour de Solaris, à une distance d'environ mille kilomètres ; je pourrais alors couper les propulseurs, dont j'ignorais la portée, et je redoutais une catastrophe aux conséquences incalculables. Une orbite de mille kilomètres était stationnaire – je m'en assurai en consultant le tableau. À vrai dire, cela ne représentait aucune garantie, mais je ne concevais pas d'autre issue.

Je n'eus pas le courage de brancher le haut-parleur, déconnecté aussitôt après le lancement. Non, je ne voulais pas m'exposer à entendre de nouveau cette voix horrible, qui n'avait plus rien d'humain. Je m'estimais en droit de penser que j'avais vaincu les simulacres ; au-delà des apparences, je retrouvais Harey, la vraie Harey ; par égard pour son souvenir, l'hypothèse de la folie aurait signifié effectivement une délivrance.

À une heure, je quittai la gare spatiale.

Le « Petit Apocryphe »

J'avais le visage et les mains brûlés. Je me souvins qu'en cherchant un somnifère pour Harey (je n'étais pas d'humeur à rire de ma candeur), j'avais remarqué un pot d'onguent contre les brûlures. Je rentrai donc chez moi.

J'ouvris la porte ; le crépuscule rouge éclairait la chambre. Quelqu'un était assis dans le fauteuil, auprès duquel Harey s'était agenouillée. La terreur me paralysa, une terreur panique qui me pressait de fuir ; cela ne dura qu'une fraction de seconde. La forme assise releva la tête. C'était Snaut. Les jambes croisées (il portait toujours le même pantalon de toile, taché par les réactifs), il consultait des papiers ; toute une liasse de feuillets était posée à côté de lui, sur une petite table. Il baissa les papiers qu'il tenait à la main, fit glisser ses lunettes au bout du nez et me considéra d'un air renfrogné.

Sans un mot, je m'approchai du lavabo, je pris le pot d'onguent dans la pharmacie, et je commençai à m'enduire de pommade fluide le front et les joues. Heureusement, je n'étais pas trop enflé et les yeux, puisque j'avais eu le réflexe de serrer les paupières, ne semblaient pas enflammés. À la tempe et aux pommettes, je piquai quelques grosses ampoules à l'aide d'une aiguille à injections stérilisée ; le tampon aseptique recueillit un liquide séreux. Ensuite, j'appliquai sur mon visage deux morceaux de gaze humide. Snaut m'observa tout le temps que durèrent ces soins. J'ignorai son regard. Quand enfin j'eus terminé (et je souffrais toujours davantage de mes brûlures), je m'assis dans le second fauteuil. Auparavant, j'avais dû en retirer la robe de Harey, une robe tout à fait ordinaire, mais dépourvue d'agrafes !

Snaut, les mains jointes autour d'un genou pointu, continuait à m'observer d'un air critique.

— Alors, on bavarde un peu ? dit-il.

Je ne répondis pas ; j'étais occupé à remettre en place un morceau de gaze, qui glissait le long de ma joue.

— Tu as eu de la visite, non ?

Je répondis sèchement :

— Oui.

Il avait engagé la conversation sur un ton qui me déplaisait.

— Et tu t'en es débarrassé ? Eh bien, c'est ce qui s'appelle être expéditif.

Il toucha son front, dont la peau s'écaillait encore, découvrant des surfaces roses d'épiderme neuf. J'étais sidéré. Pourquoi, jusqu'à présent, les « coups de soleil » de Snaut et de Sartorius n'avaient-ils pas orienté le cours de mes réflexions ?

Des coups de soleil... mais, ici, personne ne s'exposait au soleil !

Sans remarquer l'éclat soudain de mon regard, il reprit :

— Je suppose que tu n'as pas tout de suite employé les grands moyens ? Qu'est-ce que tu as essayé, narcose, poison, lutte libre ?

— Tu veux discuter sérieusement des affaires qui nous concernent, ou faire le pitre ? Si tu as envie de faire le pitre, tu peux me laisser !

Il rapprocha ses paupières :

— Souvent, on fait le pitre malgré soi... Tu n'as pas essayé la corde ou le marteau ? Et le coup de l'encrier, comme Luther ? Non ? Eh bien – il grimaça – un fameux gaillard ! Le lavabo est entier, tu ne t'es pas fracassé la tête contre les murs, tu n'as pas démoli la chambre... Une, deux, je t'embarque dans la fusée, départ, et c'est réglé ! – Il consulta sa montre. – Par conséquent, nous disposons de deux ou trois heures. – Avec un sourire désagréable, il ajouta : Je suis odieux ?

J'acquiesçai vigoureusement :

— Répugnant !

— Ah ? Et si je te racontais une petite histoire, tu me croirais ? Tu croirais un seul mot de mon histoire ?

Je me taisais.

Il poursuivit, avec son affreux sourire :

— C'est arrivé en premier à Gibarian. Enfermé dans sa cabine, il ne nous parlait plus qu'à travers la porte. Et nous, tu te demandes ce que nous avons pensé ?

Je gardai le silence.

— Évidemment, nous avons pensé qu'il était devenu fou. À travers la porte, il a lâché quelque chose – pas tout. Tu te demandes peut-être pourquoi il ne nous a pas dit qu'il y avait quelqu'un chez lui ? Oh, *suum cuique* ! Mais c'était un vrai savant. Il nous a priés de lui laisser sa chance.

— Quelle chance ?

— Il s'efforçait sans doute de résoudre le problème, d'en venir à bout, de le classer. Il travaillait la nuit. Tu sais ce qu'il faisait ? Tu le sais sûrement !

— Ces calculs, dans le tiroir de la cabine radio... c'est lui ?

— Oui.

— Ça a duré combien de temps ?

— La visite ? Une semaine, à peu près... Nous pensions qu'il avait des hallucinations, des troubles moteur. Je lui ai donné de la scopolamine.

— Comment... à lui ?

— Oui. Il l'a prise, mais pas pour lui. Il a tenté l'expérience sur quelqu'un d'autre. Voilà.

— Et vous ?

— Nous ? Le troisième jour, nous avons décidé d'entrer, d'enfoncer la porte, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement, de bousculer sa dignité et de le guérir.

— Ah...

— Oui.

— Et alors, dans cette armoire...

— Oui mon garçon, oui. Mais entre-temps nous avons nous aussi reçu des visiteurs. Nous ne pouvions plus nous occuper de lui, l'informer de ce qui se passait. Maintenant, c'est... c'est devenu une routine.

Il avait parlé si bas, que je devinai les derniers mots plutôt que je ne les entendis.

Je m'écriai :

— Je ne comprends pas ! Si vous écoutiez à sa porte, vous avez dû entendre deux voix...

— Non, nous n'avons entendu que sa voix. Il y avait des bruits bizarres... nous pensions que c'était aussi lui.

— Seulement sa voix ! Comment se fait-il que vous n'ayez pas entendu... l'autre ?

— Je ne sais pas. J'ai bien un embryon de théorie là-dessus... je la laisse reposer, d'autant plus qu'il ne sert à rien de se fixer sur des détails. Mais toi, tu as déjà vu quelque chose hier, sinon tu nous aurais pris pour des fous ?

— J'ai cru que c'était moi qui étais devenu fou.

— Ah, et tu n'as vu personne ?

— J'ai vu quelqu'un.

— Qui ?

Je le regardai longuement – sa grimace ne simulait plus le sourire – et je répondis :

— Cette... cette femme noire. – Il était penché en avant ; son corps se détendit insensiblement. – Tu aurais pu m'avertir...

— Je t'ai averti !

— De quelle façon !

— De la seule façon possible. Je ne savais pas qui tu verrais ! Personne ne pouvait le savoir, personne ne sait jamais...

— Écoute, Snaut, je voudrais te demander... Tu... tu connais la question depuis quelque temps. Est-ce qu'elle... la personne qui est venue me visiter aujourd'hui...

— Tu te demandes si elle reviendra ?

Je hochai la tête ; il répondit :

— Oui et non.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Elle... cette personne reviendra, ignorant tout, pareille à ce qu'elle était au commencement de sa première visite. Plus exactement, elle semblera ignorer ce que tu as fait pour te débarrasser d'elle. Si tu respectes les conditions, elle ne sera pas agressive.

— Quelles conditions ?

— Ça dépend des circonstances.

— Snaut !

— Quoi ?

— Ne perdons pas notre temps en cachotteries !

— En cachotteries ? Kelvin, j'ai l'impression que tu n'as pas encore compris... — Son œil brilla. — Bon ! Peux-tu me dire qui est venu chez toi ? demanda-t-il brutalement.

Je ravalai ma salive. Je baissai la tête. Je ne voulais pas le regarder. J'aurais préféré avoir affaire à quelqu'un d'autre, pas à lui. Mais je n'avais pas le choix. Un morceau de gaze se décolla et tomba sur ma main ; je tressaillis.

— Une femme, qui... — Je m'arrêtai. — Elle s'est tuée. Une injection...

— Suicide ?

— Oui.

— C'est tout ?

Il attendait ; comme je me taisais, il murmura :

— Non, ce n'est pas tout...

Je levai rapidement la tête ; il ne me regardait pas.

— Comment sais-tu ? — Il ne dit rien. — En effet, ce n'est pas tout. — J'humectai mes lèvres. — Nous nous sommes disputés. Ou plutôt non. C'est moi, je me suis mis en colère, tu sais le genre de choses qu'on dit dans ces moments-là. J'ai pris mes frusques et j'ai déguerpi. Elle m'avait laissé entendre... elle ne l'avait pas dit en autant de mots, quand on a vécu des années avec quelqu'un ce n'est pas nécessaire... J'étais sûr qu'elle parlait en l'air — qu'elle n'oserait pas, qu'elle aurait peur, et, ça aussi, je le lui ai dit. Le lendemain, je me suis souvenu que j'avais laissé ces... ces ampoules dans le tiroir. Elle les connaissait — je les avais rapportées du laboratoire, j'en avais besoin — je lui avais expliqué qu'à haute dose l'action était foudroyante... J'ai eu peur, j'ai voulu retourner chercher les ampoules, puis je me suis dit que ça me donnerait l'air de prendre ses paroles au sérieux. Le troisième jour, je me suis décidé, je m'inquiétais. Quand je suis arrivé, elle était morte.

— Ah, pauvre innocent !

Je sursautai. Mais Snaut ne se moquait pas de moi. Il me parut que je le voyais pour la première fois. Son visage était gris ; les rides profondes de ses joues exprimaient un épuisement indicible ; il avait la mine d'un homme gravement malade.

Étrangement intimidé, je demandai :

— Pourquoi as-tu dit ça ?

— Parce que ton histoire est tragique. — En voyant que je m'agitais, il ajouta précipitamment : Non, non, tu continues à ne pas comprendre. En effet, c'est un poids terrible à porter, et tu te considères sans doute comme un assassin, mais... il y a pire.

— Ah, vraiment !

Oui, vraiment, et je suis même content que tu refuses de me croire. Certains événements, qui se sont passés, sont horribles. Mais le plus horrible, c'est... ce qui ne s'est pas passé, ce qui n'a jamais existé.

Je dis, d'une voix faible :

— Quoi ?

Il balançait la tête :

— Un homme normal..., dit-il. Qu'est-ce que c'est qu'un homme normal ? Celui qui n'a jamais rien commis d'abominable ? Bon, mais n'a-t-il jamais eu des pensées incontrôlées ? Ou peut-être même ne les a-t-il pas eues... Quelque chose, un fantasme, a surgi quelque part en lui, il y a dix ou trente ans, quelque chose dont il s'est défendu et qu'il a oublié, et qu'il ne redoutait pas, car il savait que jamais il ne laisserait s'épanouir cette chose et que jamais elle n'entraînerait aucun acte. Et maintenant, imagine que, tout à coup, en plein jour, il rencontre ce... cette pensée, incarnée, rivée à lui, indestructible ! Il se demande où il est — sais-tu où il est ?

— Où ?

— Ici, chuchota Snaut, dans la Station Solaris.

J'hésitai :

— De quoi s'agit-il ? Vous n'êtes tout de même pas des criminels, ni toi ni Sartorius...

Il m'interrompit avec impatience :

— Et toi, Kelvin, tu es psychologue ! Qui n'a jamais eu certain rêve éveillé, certaine folie ? Pense à... à un maniaque qui s'amourache, que sais-je, d'un bout de linge sale — qui, à force de prières, de menaces, et au mépris des dangers, acquiert ce misérable chiffon adoré ! Drôle d'histoire, non ? Un homme qui, simultanément, a honte de l'objet de sa convoitise et le chérit plus que tout, un homme prêt à sacrifier sa vie pour cet amour,

car il éprouve peut-être des sentiments aussi vifs que ceux de Roméo pour Juliette... De tels cas existent, n'est-ce pas ? Tu comprends, par conséquent, qu'il doit exister des choses... des situations que personne n'a osé matérialiser et que la pensée a engendrées par accident, dans un instant d'égarement, de démence, appelle ça comme tu voudras. À l'étape suivante, l'idée devient matière. Voilà.

Stupéfait, la gorge sèche, je répétais :

— Voilà ? — Ma tête éclatait. — Et la Station ? Quel rapport avec la Station ?

— C'est à croire que tu fais semblant de ne pas comprendre, grogna-t-il en me scrutant du regard, je ne cesse pas de parler de Solaris, uniquement de Solaris et de rien d'autre. Si la réalité te déçoit brutalement, ce n'est pas ma faute. D'ailleurs, après ce que tu as déjà subi, tu peux m'écouter jusqu'au bout ! Nous nous envolons dans le cosmos, préparés à tout, c'est-à-dire à la solitude, à la lutte, à la fatigue et à la mort. La pudeur nous retient de le proclamer, mais par moments nous nous jugeons admirables. Cependant, tout bien considéré, notre empressement se révèle être du chiqué. Nous ne voulons pas conquérir le cosmos, nous voulons seulement étendre la Terre jusqu'aux frontières du cosmos. Telle planète sera aride comme le Sahara, telle autre glaciale comme nos régions polaires, telle autre luxuriante comme l'Amazonie. Nous sommes humanitaires et chevaleresques, nous ne voulons pas asservir d'autres races, nous voulons simplement leur transmettre nos valeurs et en échange nous emparer de leur patrimoine. Nous nous considérons comme les chevaliers du Saint-Contact. C'est un second mensonge. Nous ne recherchons que l'homme. Nous n'avons pas besoin d'autres mondes. Nous avons besoin de miroirs. Nous ne savons que faire d'autres mondes. Un seul monde, notre monde, nous suffit, mais nous ne l'encaissons pas tel qu'il est. Nous recherchons une image idéale de notre propre monde ; nous partons en quête d'une planète, d'une civilisation supérieure à la nôtre, mais développée sur la base du prototype de notre passé primitif. D'autre part, il existe en nous quelque chose que nous refusons, dont nous nous défendons, et qui pourtant demeure, car nous ne quittons pas la Terre à l'état

d'essence de toutes les vertus, ce n'est pas uniquement une statue de l'Homme-Héros qui s'envole ! Nous nous posons ici tels que nous sommes en réalité, et quand la page se retourne et nous révèle cette réalité – cette partie de notre réalité que nous préférons passer sous silence – nous ne sommes plus d'accord !

Je l'avais écouté patiemment :

— Mais de quoi parles-tu ?

— De ce que nous voulions : le contact avec une autre civilisation. Il est établi, le contact ! Et nous pouvons contempler au microscope notre monstrueuse laideur, notre folie, notre honte !

Sa voix tremblait de rage.

— Alors, tu crois que c'est... l'océan ? Que l'océan provoque... ça ? Mais pourquoi ? Je ne demande pas encore comment, je demande pourquoi ! Crois-tu sérieusement qu'il cherche à jouer avec nous ? Ou à nous punir – démonomanie primaire ! La planète dominée par un énorme diable, qui satisfait les exigences de son humour satanique en envoyant des succubes auprès des membres d'une expédition scientifique... Snaut, tu ne crois tout de même pas de telles absurdités !

Il marmonna entre ses dents :

— Ce diable n'est pas si bête...

Je le regardai avec ahurissement. Peut-être les événements – étant admis que nous les avons vécus d'un esprit sain et lucide – avaient-ils finalement ébranlé ses nerfs ? Psychose de réaction ?

Il riait silencieusement :

— Tu établis ton diagnostic ? Ne te presse pas trop ! Tu n'as subi qu'une seule épreuve et dans des conditions assez bénignes.

— Ah, le diable a eu pitié de moi !

La conversation commençait à me lasser.

— Qu'est-ce que tu veux, au juste ? Que je te révèle quels projets manigance à notre intention cette masse de plasma métamorphique – X billions de tonnes de plasma métamorphique ? Aucun projet, peut-être.

— Comment, aucun projet ?

Snaut souriait :

— Tu devrais savoir que la science s'occupe seulement des phénomènes, et pas des causes. Les phénomènes ? Ils ont commencé à se manifester huit à neuf jours après cette expérience avec les rayons X. Peut-être l'océan a-t-il réagi à l'irradiation par quelque autre irradiation, peut-être a-t-il sondé nos cerveaux et atteint certains kystes psychiques.

Mon intérêt s'éveilla :

— Des kystes ?

— Oui, des processus psychiques isolés du reste, enfermés, étouffés, enkystés – des foyers couvant sous la cendre de la mémoire ! Il les a déchiffrés et s'en est servi, comme on se sert d'une recette ou d'un plan de construction... Tu sais combien se ressemblent les structures cristallines asymétriques du chromosome et les structures cristallines asymétriques de la molécule d'acide désoxy-ribo-nucléique entrant dans la composition des cérébrosides, qui constituent le substrat des processus de la mémoire... Cette matière génétique est un plasma « qui se souvient ». L'océan a donc lu en nous, il a enregistré les moindres détails, et ensuite... tu connais la suite. Mais pour quelle raison ? Bah ! En tout cas, pas pour nous détruire. Il aurait pu nous anéantir beaucoup plus facilement. Apparemment – étant donné ses moyens technologiques – il aurait pu faire n'importe quoi, m'opposer ton sosie, t'opposer le mien, par exemple.

Je m'écriai :

— Ah, voilà pourquoi tu as eu peur, le premier soir, quand je suis arrivé !

— Oui. D'ailleurs, ajouta-t-il, qui te dit qu'il ne l'a pas fait ? Comment sais-tu si je suis vraiment le brave Vieux Rat qui a débarqué ici il y a deux ans...

Il recommença à rire silencieusement, se réjouissant de mon embarras, puis il grogna :

— Non, non, ça suffit comme ça ! Nous sommes l'un et l'autre d'heureux mortels... je pourrais te tuer, tu pourrais me tuer...

— Et les autres, on ne peut pas les tuer ?

— Je ne te conseille pas d'essayer – horrible spectacle !

— Rien ne peut les tuer ?

— Je ne sais pas. En tout cas, aucun poison, aucun couteau, aucune injection...

— Le pistolet radioactif ?

— Tu t'y risquerais ?

— Du moment qu'on sait que ce ne sont pas des humains...

— En un sens, subjectivement, ce sont des humains. Ils ignorent absolument leur origine. Tu l'as sûrement constaté ?

— Oui. Alors... comment est-ce que ça se passe ?

— Ils... tout est régénéré avec une rapidité inconcevable, à une vitesse impossible – à vue d'œil. Et ils recommencent à se comporter comme...

— Comment ?

— Comme nous nous les représentons, comme ils sont gravés dans les souvenirs, d'après lesquels...

Sans me soucier de la pommade qui coulait le long de mes joues et s'égouttait sur mes mains, je demandai brusquement :

— Gibarian savait ?

— Tu veux dire... en savait autant que nous ?

— Oui.

— Très probablement.

— Il t'a dit quelque chose ?

— Non. J'ai trouvé un livre chez lui...

Je me dressai d'un bond.

— Le *Petit Apocryphe* !

— Oui. – Il me dévisagea d'un œil méfiant et ajouta : Qui a pu t'en parler ?

Je fis un signe de tête négatif :

— Non, rassure-toi, tu vois bien que j'ai la peau brûlée et qu'elle n'est pas en train de se régénérer ! Gibarian avait laissé une lettre pour moi dans sa cabine.

— Une lettre ? Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Pas grand-chose. Une note plutôt qu'une lettre, des références bibliographiques – des allusions au supplément de l'annuaire et à l'*Apocryphe*. Qu'est-ce que c'est que cet *Apocryphe* ?

— Une antiquité, qui m’a l’air d’avoir un rapport avec notre situation... tiens ! — Il tira de sa poche une plaquette reliée de cuir et me la tendit.

Je saisis le petit livre aux coins usés :

— Et Sartorius ?

— Quoi, Sartorius ? Chacun se débrouille comme il peut. Sartorius, lui, s’efforce de rester normal — c’est-à-dire de préserver sa respectabilité d’envoyé en mission officielle.

— Tu veux rire !

— Non, je ne ris pas. Je me suis déjà trouvé une fois avec lui, je te passe les détails, en bref, nous étions huit et nous n’avions plus que cinq cents kilos d’oxygène. L’un après l’autre, nous avons abandonné nos occupations, et pour finir nous étions une équipe de barbus. Lui seul se rasait, brossait ses chaussures. Il est comme ça. À présent, naturellement, il ne peut que simuler, jouer la comédie, ou commettre un crime.

— Un crime ?

— Tu as raison, le mot ne convient pas exactement, « Divorce par éjection ! » Ça sonne mieux ?

— Très amusant.

— Si ça ne te plaît pas, propose autre chose !

— Ah, laisse-moi tranquille !

— Non, parlons sérieusement ! Tu en sais, maintenant, à peu près autant que moi. Tu as un plan ?

— Aucun. Je n’ai pas la moindre idée de ce que je ferai quand... quand elle reviendra. Si je comprends bien, elle reviendra ?

— C’est à prévoir.

— Par où entrent-ils ? L’enveloppe de la Station est hermétique. Peut-être que le blindage...

Il secoua la tête :

— Le blindage est en parfait état. Je ne sais pas par où ils entrent. Généralement, tu es attendu à ton réveil, et il faut pourtant dormir de temps en temps !

— On pourrait se barricader solidement à l’intérieur des cabines ?

— Les barricades ne résistent pas longtemps. Il n’y a plus qu’une échappatoire — tu devines laquelle.

Il se leva ; je me levai aussi.

— Voyons, Snaut !... tu suggères de liquider la Station et tu attends que je prenne l'initiative à mon compte ?

— Ce n'est pas si simple. Évidemment, nous pouvons nous enfuir, ne serait-ce que jusqu'au satelloïde, et envoyer de là-bas un S.O.S. On nous traitera de fous, il va de soi, et on nous gardera dans une maison de santé, sur la Terre, tant que nous ne nous serons pas poliment rétractés – planète lointaine, isolement, crise de folie collective, notre cas ne leur paraîtra pas exceptionnel. Après tout, même dans une maison de santé, nous serions mieux qu'ici : un jardin, le calme, des petites chambres blanches, des infirmiers, promenade accompagnée...

Mains dans les poches, regardant fixement un coin de la chambre, il parlait avec le plus grand sérieux.

Le soleil rouge avait disparu à l'horizon et l'océan était un désert sombre, moiré de lueurs mourantes, derniers reflets égarés parmi les longues crinières des vagues. Le ciel flamboyait. Des nuages à franges violacées traversaient ce monde rouge et noir, indiciblement lugubre.

— Alors, tu veux t'enfuir, oui ou non ? Pas encore ?

Il sourit :

— Combattant inébranlable... si tu te rendais pleinement compte de la question que tu soulèves, tu n'insisterais pas tellement. Il ne s'agit pas de ce que je veux, il s'agit de ce qui est possible.

— Quoi ?

— Justement, je ne sais pas.

— Alors, nous restons ici ? Tu penses que nous trouverons un moyen...

Maigre, souffreteux, avec son visage pelé et sillonné de rides, il me faisait face :

— Il vaut peut-être la peine de rester. Nous n'apprendrons sans doute rien sur *lui*, mais sur nous...

Il se retourna, ramassa ses papiers et sortit. J'ouvris la bouche, pour le retenir ; aucun son ne franchit mes lèvres.

Je n'avais plus qu'à attendre. Je m'approchai de la fenêtre ; mon œil courut distraitement au-dessus des miroitements cramoisis de l'océan obscur. J'eus l'idée d'aller m'enfermer dans

une des fusées de la gare spatiale, idée stupide que je n'approfondis pas : tôt ou tard, il me faudrait ressortir de la fusée !

Je m'assis à côté de la fenêtre ; je commençai à feuilleter le livre que m'avait donné Snaut. Les feux du crépuscule embrasaient la chambre et coloraient les pages de la plaquette. C'était – établi par un certain Othon Ravintzer, licencié en philosophie – un recueil d'articles et de travaux d'une valeur qui, en général, ne pouvait pas tromper. Toute science engendre quelque pseudoscience, inspire une démarche dégressive à des esprits bizarres ; l'astronomie trouve ses caricaturistes dans l'astrologie ; la chimie, jadis, les trouvait dans l'alchimie. Il n'était donc pas surprenant que la solaristique, à ses débuts, eût provoqué une explosion de cogitations marginales. Le livre de Ravintzer accordait précisément droit d'asile à cette sorte de spéculations intellectuelles, précédées – je dois honnêtement l'ajouter – d'une introduction où l'auteur prenait ses distances à l'égard des textes reproduits. Il considérait, non sans raison, qu'un tel recueil pouvait offrir un précieux document d'époque, aussi bien pour l'historien que pour le psychologue de la science.

Le rapport de Berton – divisé en deux parties et complété par un relevé du livre de bord – occupait dans la plaquette une place honorable.

De quatorze heures à seize heures quarante, temps local convenu par l'expédition, les inscriptions du livre de bord étaient laconiques et négatives.

Altitude 1 000 – ou 1 200 – ou 800 mètres – rien en vue – océan désert. Les mêmes mots revenaient à plusieurs reprises.

Puis, à 16 h 40 : un brouillard rouge se lève. Visibilité 700 mètres. Océan désert.

17 heures : le brouillard s'épaissit – silence – visibilité 400 mètres, avec des éclaircies. Je descends à 200.

17 h 20 : je suis dans le brouillard. Altitude 200. Visibilité 20-40 mètres. Je remonte à 400.

17 h 45 : altitude 500. Mer de brouillard jusqu'à l'horizon. Dans le brouillard, des ouvertures en entonnoir par lesquelles je

vois la surface de l'océan. J'essaie d'entrer dans un de ces entonnoirs, où quelque chose remue.

17 h 52 : je vois une espèce de remous – il rejette de l'écume jaune. Un mur de brouillard m'entoure. Altitude 100. Je descends à 20.

Ici se terminait le relevé du livre de bord de Berton. Suivait l'histoire de sa maladie, ou, plus exactement, la déposition dictée par Berton et interrompue par les questions des membres de la commission.

« *Berton* : Quand je suis descendu à trente mètres, il est devenu très difficile de garder l'altitude ; des vents violents soufflaient dans ce puits. J'ai dû me cramponner aux commandes et, pendant un certain temps – dix ou quinze minutes –, je n'ai pas regardé à l'extérieur. Je me suis rendu compte trop tard qu'un tourbillon puissant me déportait dans le brouillard. Ce n'était pas un brouillard ordinaire, c'était une matière épaisse, colloïdale, qui m'a recouvert toutes les vitres. J'ai eu du mal à les nettoyer. Ce brouillard – cette glu – était tenace. En plus, du fait de la résistance que ce brouillard opposait à l'hélice, la vitesse de rotation se trouvait réduite d'environ trente pour cent, et je commençais à perdre de l'altitude. Comme j'étais descendu très bas et que je craignais de capoter sur les vagues, j'ai lâché les gaz à fond. L'appareil a conservé son altitude, mais il n'est pas remonté. Il me restait encore quatre cartouches d'accélérateurs à fusées. Je ne les ai pas utilisés, je me disais que la situation n'était pas encore désespérée. Des vibrations de plus en plus fortes secouaient l'appareil ; je pensais qu'une couche de cette glu avait adhéré à l'hélice ; mais le compteur de charge en surplus indiquait toujours zéro, je n'y comprenais rien. Depuis que j'étais entré dans le brouillard, je ne voyais pas le soleil – seulement une lueur rouge. Je continuais à me déplacer, avec l'espoir de déboucher finalement sur un de ces puits, et ce fut bien ce qui arriva, au bout d'une demi-heure. Je me suis donc retrouvé dans une autre crevasse, un cylindre presque parfait, d'un diamètre de quelques centaines de mètres. La paroi du cylindre était un gigantesque tourbillon de brouillard, qui s'élevait en spirale. Je m'efforçai de rester au milieu du « puits », où le vent

était moins violent. Alors, j'ai remarqué un changement de la surface de l'océan. Les vagues avaient presque complètement disparu et la couche supérieure de ce fluide – ce qui compose l'océan – devenait transparente, avec des traînées troubles, par-ci, par-là, qui se dissipaient, et en peu de temps tout s'est clarifié. Je pouvais voir distinctement jusqu'à une profondeur de plusieurs mètres. Je voyais une sorte de vase, de limon jaune, qui projetait des filaments verticaux. Quand ces filaments émergeaient à la surface, ils avaient un éclat vitreux, puis ils commençaient à dégager de l'écume – ils moussaient – et ensuite cette écume se figeait ; on aurait dit un sirop de sucre brûlé très épais. Ces filaments visqueux s'emmêlaient, se nouaient, des protubérances boursouflées croissaient au-dessus de l'océan et peu à peu prenaient des formes variées. Soudain, je me suis aperçu que mon appareil était déporté vers la paroi de brouillard, j'ai dû manœuvrer contre le vent et, quand j'ai pu de nouveau regarder en bas, j'ai vu quelque chose qui rappelait un jardin. Oui, un jardin. Des arbres, des haies, des sentiers – mais ce n'était pas un vrai jardin ; tout était fait de cette même substance, qui avait maintenant complètement durci et ressemblait à du plâtre jaune. Sous le jardin, l'océan brillait. Je suis descendu, aussi bas que j'ai pu, pour observer de près ce jardin.

Question : Les arbres et les plantes que tu as vus, avaient-ils des feuilles ?

Réponse de Berton : Non, c'étaient des formes approximatives – comme une maquette de jardin. Oui ! une maquette. Voilà exactement ce que c'était. Une maquette, mais grandeur nature. Au bout d'un instant, la maquette a commencé à éclater, à se briser, à se fendre de lézardes noires, d'où s'échappait un épais liquide glaireux, qui s'écoulait ou s'amassait sur place. Les secousses ont augmenté, il y a eu un bouillonnement prodigieux et tout a été enseveli sous l'écume. En même temps, les parois de brouillard se resserraient ; j'ai poussé la vitesse de rotation et je suis sorti à 300 mètres.

Question : Es-tu absolument sûr d'avoir vu quelque chose qui rappelait un jardin – un jardin, sans autre interprétation possible ?

Réponse : Oui. J'ai remarqué plusieurs détails. Je me souviens, par exemple, qu'il y avait à un endroit des caisses alignées. Plus tard, j'ai compris que c'était probablement un rucher.

Question : Tu as compris plus tard ? Mais sur l'instant, quand tu les as vues ?

Réponse de Berton : Non, puisque tout était comme en plâtre. Mais j'ai vu autre chose.

Question : Quoi ?

Réponse de Berton : J'ai vu des objets, que je ne peux pas désigner d'un nom précis, parce que je n'ai pas eu le temps de bien les observer. Sous quelques buissons, j'ai cru distinguer des outils, des objets allongés, dentés. On aurait dit des moulages en plâtre de nos petits outils de jardin. Mais je n'en suis pas absolument sûr. Alors que je suis sûr – oui, je suis sûr d'avoir reconnu un rucher.

Question : Tu n'as pas pensé qu'il s'agissait d'une hallucination ?

Réponse de Berton : Non. J'ai cru que c'était un mirage. Je n'ai pas pensé qu'il s'agissait d'une hallucination, parce que je me sentais très bien, et que jamais auparavant je n'avais rien vu de pareil. Quand je suis remonté à 300 mètres, et que j'ai de nouveau regardé le brouillard, il était creusé de trous plus nombreux, irréguliers – imaginez, si vous voulez, une tranche de fromage. Certains de ces trous étaient complètement évidés et je voyais les vagues de l'océan ; d'autres n'étaient que de larges godets, où quelque chose bouillonnait. Je suis redescendu dans un des puits et – l'altimètre indiquait quarante – j'ai vu un mur qui reposait sous la surface de l'océan – mais pas à une grande profondeur – le mur d'un immense bâtiment ; je le distinguais nettement à travers les vagues ; il était percé de plusieurs rangées d'ouvertures rectangulaires, des fenêtres ; il m'a même semblé que je ne sais quoi remuait derrière quelques-unes de ces fenêtres. Mais je n'en suis pas tout à fait sûr. Le mur s'est lentement redressé et a émergé de l'océan. Un liquide muqueux, veiné de renflements compacts, ruisselait abondamment et s'écoulait le long du mur. Brusquement, le

mur s'est brisé en deux, il s'est enfoncé dans les profondeurs de l'océan et il a disparu.

Je suis remonté et j'ai continué à voler au-dessus du brouillard, que je frôlais presque avec mon appareil. J'ai découvert un autre puits, beaucoup plus vaste que le précédent.

De loin déjà, j'avais remarqué une forme claire, presque blanche, qui flottait ; j'avais tout de suite pensé que c'était le scaphandre de Fechner, d'autant plus que je reconnaissais vaguement une forme humaine, et j'avais brusqué mon virage, par crainte de m'égarer et de ne plus retrouver l'endroit. Cette forme, ce corps bougeait ; tantôt il semblait nager, tantôt il semblait debout, au creux de la vague. Je me dépêchais ; je suis descendu si bas que mon appareil a doucement rebondi – il avait probablement heurté la crête de la grosse vague que je surplombais. Ce corps – oui, c'était un corps humain, sans scaphandre – ce corps remuait.

Question : As-tu vu son visage ?

Réponse de Berton : Oui.

Question : Qui était-ce ?

Réponse de Berton : C'était un enfant.

Question : Quel enfant ? L'avais-tu jamais vu auparavant ?

Réponse de Berton : Non. Jamais. En tout cas, je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu. Du reste, quand je me suis rapproché – quand je suis arrivé à quarante mètres, ou même avant – j'ai constaté que ce n'était pas un enfant ordinaire.

Question : Qu'entends-tu par là ?

Réponse de Berton : Je vais vous expliquer. Je n'ai pas tout de suite compris ce qui me troublait, je n'ai compris qu'au bout d'un moment : cet enfant était extraordinairement grand. Énorme, c'est encore peu dire. Étendu horizontalement, son corps s'élevait, ma foi, à quatre mètres au-dessus de l'océan. Je me souviens qu'au moment où j'ai touché la vague son visage se trouvait un peu plus haut que le mien, et pourtant, dans ma cabine, je devais dominer l'océan d'au moins trois mètres.

Question : S'il était tellement grand, pourquoi dis-tu qu'il s'agissait d'un enfant ?

Réponse de Berton : Parce que c'était un tout petit enfant.

Question : Ne te rends-tu pas compte, Berton, que ta réponse manque de logique ?

Réponse de Berton : Non, absolument pas. Je voyais son visage, c'était un très jeune enfant.

D'ailleurs, les proportions du corps correspondaient exactement aux proportions du corps d'un enfant. C'était un... un nourrisson. Non, j'exagère. Il avait peut-être deux ou trois ans. Il avait des cheveux noirs, et des yeux bleus, énormes ! Il était nu, complètement nu – comme un nouveau-né. Il était mouillé, ou plutôt vitrifié ; sa peau luisait.

J'étais terriblement bouleversé. Je ne croyais plus à un mirage. Je voyais cet enfant si distinctement. Il se soulevait et retombait, suivant le mouvement de la vague ; mais, indépendamment de ce mouvement général du corps, il remuait, c'était horrible !

Question : Pourquoi ? Que faisait-il ?

Réponse de Berton : On aurait dit une poupée de musée, mais une poupée vivante. Il ouvrait et refermait les lèvres, il exécutait différents gestes, des gestes horribles. Oui, parce que ce n'étaient pas ses propres gestes.

Question : Qu'entends-tu par là ?

Réponse de Berton : Je le regardais à vingt mètres de distance – je suppose que je ne me suis pas rapproché davantage. Mais, je vous l'ai dit, il était énorme. Je l'ai vu très nettement. Ses yeux brillaient, et on aurait vraiment pu croire que c'était un enfant vivant, s'il n'y avait pas eu ces mouvements, ces gestes que quelqu'un semblait essayer... on aurait dit que quelqu'un d'autre s'exerçait à exécuter ces gestes...

Question : Essaie de préciser ta pensée !

Réponse de Berton : C'est difficile. Je parle d'une impression, d'une intuition. Je ne réfléchissais pas, mais je savais que ces gestes n'étaient pas naturels.

Question : Entends-tu, par exemple, que les mains ne remuaient pas ainsi que peuvent remuer des mains humaines, du fait de la souplesse limitée des articulations ?

Réponse de Berton : Non, absolument pas. Mais... ces mouvements n'avaient aucun sens. Chacun de nos mouvements signifie à peu près quelque chose, sert à quelque chose...

Question : Crois-tu ? Les mouvements d'un nourrisson n'ont guère de signification.

Réponse de Berton : Je sais. Mais les mouvements d'un nourrisson sont désordonnés, confus, embrouillés. Les mouvements que j'observais... ah ! – oui, voilà – c'étaient des mouvements méthodiques. Ils s'accomplissaient successivement, groupés par séries. Comme si quelqu'un avait voulu étudier ce que l'enfant était capable de faire avec ses mains, son torse, sa bouche. Le visage était plus terrible que le reste, parce que le visage a une expression, et ce visage-là... je ne sais pas comment dire. Il était vivant, oui, mais pas humain. Ou plutôt, les traits, dans leur ensemble, oui, les yeux, et le teint, mais l'expression, les mouvements du visage, non !

Question : Étaient-ce des grimaces ? Sais-tu ce que devient le visage d'un homme au cours d'une crise d'épilepsie ?

Réponse de Berton : Oui. J'ai assisté à une crise d'épilepsie. Je comprends. Non, il s'agissait de quelque chose de différent. L'épilepsie provoque des spasmes, des convulsions. Les mouvements dont je vous parle étaient fluides, continus, gracieux – mélodieux, si on peut le dire d'un mouvement. C'est la définition la plus précise. Mais ce visage... Un visage ne peut pas se diviser en deux – une moitié gaie, l'autre triste, une moitié menaçante et l'autre aimable, une moitié apeurée et l'autre moitié triomphante. Chez cet enfant, c'était comme ça. En plus, tous les mouvements et les changements d'expression se succédaient avec une rapidité inconcevable. Je suis resté très peu de temps en bas. Peut-être dix secondes, peut-être moins de dix secondes.

Question : Et tu prétends avoir vu tout cela en un temps aussi court ? D'ailleurs, comment sais-tu combien de temps tu es resté, as-tu vérifié à ton chronomètre ?

Réponse de Berton : Non, je n'ai pas consulté mon chronomètre, mais je vole depuis seize ans. Dans mon métier, on mesure instinctivement la durée de ce qu'on appelle un instant, à une seconde près. C'est une faculté qu'on acquiert et

qui est indispensable pour naviguer convenablement. Un pilote ne vaudra jamais grand-chose, qui ne sait pas, sans considération des circonstances, si un phénomène dure cinq ou dix secondes. Il en va de même pour l'observation. Nous apprenons, avec les années, à tout voir dans le temps le plus bref.

Question : Est-ce tout ce que tu as vu ?

Réponse de Berton : Non, mais je ne me rappelle pas le reste aussi exactement. Je suppose que j'en avais déjà trop vu – mon attention a faibli. Le brouillard commençait à se resserrer autour de moi et j'ai dû remonter. Je suis remonté – pour la première fois de ma vie, j'ai failli capoter. Mes mains tremblaient si fort, que j'avais du mal à tenir les commandes. Je crois que j'ai crié quelque chose, que j'ai appelé la base – je savais pourtant que nous n'étions pas reliés par radio.

Question ; As-tu alors essayé de rentrer ?

Réponse de Berton : Non. Finalement, quand je suis arrivé en haut, j'ai pensé que Fechner se trouvait peut-être au fond d'un de ces trous. Je sais que ça peut paraître insensé. Mais c'est ce que j'ai pensé. Je me suis dit que tout était possible, et qu'il me serait possible aussi de retrouver Fechner. J'ai décidé de descendre dans tous les trous que je rencontrerais sur mon chemin. À ma troisième tentative, j'ai renoncé. Quand je suis remonté, j'ai compris qu'il était inutile d'insister, après ce que je venais de voir, cette troisième fois. Je ne pouvais plus continuer. Je dois ajouter – le fait est déjà connu – que je souffrais de nausées et que j'ai vomi dans ma cabine. Je n'y comprenais rien. Je n'avais jamais eu de malaise.

Remarque : C'était un symptôme d'intoxication, Berton.

Réponse de Berton : Peut-être. Je ne sais pas. Mais ce que j'ai vu cette troisième fois, je ne l'ai pas imaginé, ce n'est pas l'effet d'une intoxication.

Question : Comment peux-tu le savoir ?

Réponse de Berton : Ce n'était pas une hallucination. Une hallucination est créée par mon propre cerveau, non ?

Remarque : Oui.

Réponse de Berton : Eh bien, mon cerveau n'a pas pu créer ce que j'ai vu. Je ne le croirai jamais. Mon cerveau en aurait été incapable.

Remarque : Raconte plutôt de quoi il s'agissait !

Réponse de Berton : Auparavant, je voudrais savoir comment seront interprétées les déclarations que j'ai déjà faites.

Question : Quelle importance ?

Réponse de Berton : Pour moi, une importance capitale. J'ai dit que j'ai vu des choses que je n'oublierai jamais. Si la commission reconnaît, même avec des réserves, que mon témoignage est vraisemblable, et qu'il convient d'étudier l'océan – j'entends, en orientant les recherches selon mes déclarations –, alors, je dirai tout. Mais, si la commission estime qu'il s'agit de délire, je ne dirai plus rien.

Question : Pourquoi ?

Réponse de Berton : Parce que le contenu de mes hallucinations m'appartient et que je n'ai pas à en rendre compte. En revanche, je dois rendre compte de ce que j'ai observé sur Solaris.

Question : Cela signifie-t-il que tu refuses de répondre à d'autres questions, tant que le bureau compétent de l'expédition n'aura pas prononcé sa décision ? Tu comprends, il va de soi que la commission n'est pas habilitée à prendre une décision immédiate ?

Réponse de Berton : Oui. »

Ici se terminait le premier procès-verbal. Suivait un fragment du second procès-verbal, rédigé onze jours plus tard.

« *Le président :* ... après délibération, la commission – composée de trois médecins, de trois biologistes, d'un physicien, d'un ingénieur-mécanicien et du suppléant du chef de l'expédition – est arrivée à la conclusion que le rapport de Berton présente un syndrome hallucinatoire d'intoxication par l'atmosphère de la planète, syndrome morbide caractérisé, consécutif à une irritation de la zone associative de l'écorce cérébrale, et que le récit de Berton ne reflète aucune part, ou du moins aucune part appréciable, de la réalité.

Berton : Excusez-moi, que signifie « aucune part, ou du moins aucune part appréciable » ? Dans quelles proportions la réalité est-elle appréciable ou non ?

Le président : Je n'ai pas terminé. Indépendamment de ces conclusions, la commission a dûment enregistré un *votum separatum* de M. Archibald Messenger, docteur en physique, qui estime objectivement possibles les phénomènes décrits par Berton et se déclare favorable à une vérification scrupuleuse. C'est tout.

Berton : Je répète ma question.

Le président : La réponse est simple. « Aucune part appréciable » signifie que des phénomènes réellement observés peuvent avoir servi de support à tes hallucinations. Au cours d'une promenade nocturne, un homme parfaitement sain d'esprit croit reconnaître un être vivant dans un buisson agité par le vent. À plus forte raison, quelles ne seront pas les illusions de l'explorateur, égaré sur une planète étrangère et exposé à respirer une atmosphère toxique ? Ce jugement ne te porte aucun préjudice, Berton. Aurais-tu l'obligeance, maintenant, de nous informer de ta décision ?

Berton : Je voudrais d'abord connaître les conséquences de ce *votum separatum* du Dr Messenger.

Le président : Pratiquement nulles. Nous poursuivrons les travaux selon la ligne primitivement établie.

Berton : Notre entretien est-il enregistré ?

Le président : Oui.

Berton : Alors, je tiens à dire que la commission ne me porte pas préjudice, à moi, mais à l'esprit même de l'expédition. Par conséquent, comme je l'ai déjà déclaré, je ne répondrai pas à d'autres questions.

Le président : C'est tout ?

Berton : Oui. Mais je souhaite rencontrer le Dr Messenger. Est-ce possible ?

Le président : Naturellement. »

Ici se terminait le second procès-verbal. Au bas de la page, il y avait une note en caractères minuscules : le lendemain, le Dr Messenger s'était entretenu pendant près de trois heures avec Berton. À la suite de cette conversation, Messenger avait de

nouveau prié le Conseil de l'Expédition d'entreprendre des recherches, afin de vérifier les déclarations du pilote. Celui-ci avait révélé des faits nouveaux, extrêmement convaincants – que Messenger ne pouvait divulguer tant que le Conseil n'aurait pas pris une décision positive. Le Conseil – Shannahan, Timolis et Trahier – rejeta la motion et l'affaire fut classée.

Le livre reproduisait encore la photocopie du dernier feuillet d'une lettre – du brouillon d'une lettre –, feuillet trouvé par l'exécuteur testamentaire, après la mort de Messenger. Ravintzer, malgré ses recherches, ignorait si cette lettre avait jamais été envoyée.

« ... esprits obtus, pyramide de sottise. » – Ainsi commençait le texte. – « Par souci de préserver son autorité, le Conseil – plus précisément Shannahan et Timolis (la voix de Trahier ne compte pas) – a rejeté mes recommandations. Maintenant, je m'adresse directement à l'Institut ; mais, tu l'imagines sans peine, mes protestations ne convaincront personne. Lié par le serment, je ne peux, malheureusement, te révéler ce que m'a dit Berton. Si le Conseil a méprisé le témoignage de Berton, c'est essentiellement parce que Berton n'a aucune formation scientifique – alors que n'importe quel savant pourrait envier la présence d'esprit et le don d'observation de ce pilote. Je t'en prie, envoie-moi les renseignements suivants par retour du courrier :

1) Biographie de Fechner, notamment détails concernant son enfance.

2) Tout ce que tu sais de sa famille, faits et dates – il a probablement perdu ses parents quand il était enfant.

3) Topographie de la localité où il a été élevé.

Je voudrais encore te dire ce que je pense de tout cela. Comme tu le sais, quelque temps après le départ de Fechner et de Carucci, une tache est apparue au centre du soleil rouge ; cette éruption chromosphérique a projeté une averse de particules énergétiques principalement – selon les renseignements fournis par le satelloïde – vers l'hémisphère austral, où se trouvait notre base, et la liaison radio a été interrompue. Alors que les autres équipes exploraient la

surface de la planète dans un rayon relativement restreint, Fechner et Carucci se sont considérablement éloignés de la base.

Jamais, depuis notre arrivée sur la planète et jusqu'à ce jour de malheur, nous n'avions observé un brouillard aussi constant, ni un tel silence.

Je suppose que Berton a vu quelques phases de l'« Opération Homme » entreprise par ce monstre visqueux. À l'origine de toutes les formes aperçues par Berton, il y a Fechner – ou plutôt son cerveau, soumis à une inconcevable « dissection psychique », pour une recreation, une reconstruction expérimentale, à partir d'empreintes (parmi les plus durables, certainement) gravées dans sa mémoire.

Je sais que cela semble fantastique, je sais que je peux me tromper. Aide-moi, je t'en prie ! Je suis actuellement sur l'Alaric, où j'attendrai ta réponse.

À toi,

4. »

Il faisait sombre, je déchiffrais péniblement les caractères imprimés, qui s'estompaient au haut de la page grise – la dernière page concernant l'aventure du pilote Berton. Ma propre expérience me portait à considérer Berton comme un témoin digne de foi.

Je me tournai vers la fenêtre. Mon regard plongea dans un abîme violet ; quelques nuées luisaient encore d'un faible éclat de braise au-dessus de l'horizon. Je ne voyais pas l'océan, recouvert d'ombre.

Les rubans de papier ondulaient paresseusement sous la grille des ventilateurs ; l'air tiède, immobile et silencieux, avait un léger goût d'ozone.

Notre décision de rester dans la Station n'avait rien d'héroïque. Le temps des héros était révolu, le temps des grandes victoires interplanétaires, le temps des expéditions téméraires, le temps des sacrifices – Fechner, première victime de l'océan, appartenait à un passé lointain. Je ne me souciais presque plus de savoir qui était le « visiteur » de Snaut ou de

Sartorius. Bientôt, me disais-je, nous cesserons d'avoir honte, de nous isoler. Si nous ne pouvons pas nous débarrasser de nos « visiteurs », nous nous habituerons à leur compagnie, nous vivrons avec eux. Si leur Créateur modifie les règles du jeu, nous nous adapterons à ces nouvelles règles, même si nous commençons par regimber, par nous révolter – même si l'un de nous cède au découragement et se tue. Finalement, un certain équilibre se rétablira.

La nuit était venue, semblable à tant de nuits sur la Terre. Je ne distinguais plus que les contours blancs du lavabo et la surface lisse du miroir.

Je me levai. À tâtons, je farfouillai parmi les objets qui encombraient la tablette du lavabo. Je trouvai la boîte de coton hydrophile. Je me lavai le visage avec un tampon humide et j'allai m'étendre sur le lit...

Un phalène battit des ailes – non, c'était le ruban du ventilateur. Le bourdonnement cessa, reprit. Je ne voyais plus la fenêtre, tout se confondait dans l'obscurité. Un rai lumineux, tombant de je ne sais où, traversa l'espace et s'attarda devant moi – sur le mur, ou sur le ciel noir ? Je me rappelai combien le regard vide de la nuit m'avait effrayé la veille au soir ; je souris de ma peur. Je ne craignais plus ce regard. Je ne craignais rien. Je soulevai mon poignet et je consultai la couronne de chiffres phosphorescents. Une heure encore et ce serait l'aube du jour bleu.

Je respirais profondément ; je savourais l'obscurité ; j'étais vide, libéré de toute pensée.

En bougeant, je sentis contre ma hanche la forme plate du magnétophone. Gibarian... sa voix immortalisée par des bobines de fil. J'avais oublié de le ressusciter, de l'écouter – la seule chose que désormais je pouvais faire pour lui ! Je retirai le magnétophone de ma poche, afin de le cacher sous le lit.

J'entendis un bruissement et la porte s'ouvrit.

— Kris ? – Une voix inquiète chuchotait mon nom. – Kris, tu es là ? Il fait tellement sombre...

Je répondis :

— Je suis ici, n'aie pas peur, viens !

La conférence

J'étais étendu sur le dos, la tête de Harey au creux de mon épaule ; je ne pensais à rien.

L'obscurité se peuplait. J'entendais des pas. Quelque chose s'amoncelait au-dessus de moi, de plus en plus haut, à l'infini. La nuit, la nuit me transperçait de part en part, la nuit prenait possession de moi, elle m'enveloppait et me pénétrait, impalpable, inconsistante. Pétrifié, je ne respirais plus, il n'y avait pas d'air à respirer. Très loin, j'entendais battre mon cœur. Je rassemblai le restant de mes forces, toute mon attention, et j'attendis l'agonie. J'attendais... Je me rapetissais, et le ciel invisible, sans horizon, l'espace informe, sans nuages, sans étoiles, reculait, s'étendait et grandissait autour de moi. J'essayai de ramper sur mon lit, mais il n'y avait plus de lit, l'obscurité ne recouvrait plus rien. Je pressai les mains contre mon visage. Je n'avais plus de doigts, plus de mains. J'aurais voulu crier, hurler...

La chambre flottait dans une pénombre bleue, qui cernait les meubles, les rayons chargés de livres, qui effaçait la couleur des murs et de tout objet. Une blancheur nacrée irisait la fenêtre.

J'étais trempé de sueur. Je jetai un coup d'œil de côté. Harey me regardait.

Elle souleva la tête :

— Tu as le bras engourdi ?

La couleur de ses yeux avait aussi été effacée ; ils étaient gris – lumineux, pourtant, sous les cils noirs.

— Quoi ? – Je ressentis son murmure comme une caresse, avant de comprendre le sens des mots. – Non. Ah, oui ! dis-je enfin.

Je posai la main sur son épaule ; j'avais des picotements dans les doigts.

Elle demanda :

— Tu as fait un mauvais rêve ?

Je l'attirai de l'autre main :

— Un rêve ? Oui, je rêvais. Et toi, tu n'as pas dormi ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Je n'ai pas sommeil. Il ne faut pas que cela t'empêche de dormir... Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

Je fermai les yeux. Son cœur battait contre mon cœur. Son cœur ? Simple accessoire ! me dis-je. Mais rien ne m'étonnait plus, pas même ma propre indifférence. J'avais franchi les frontières de la peur et du désespoir. J'étais parvenu très loin – personne, jamais, n'était arrivé aussi loin ! Mes lèvres effleuraient son cou ; je descendis plus bas, jusqu'à la cavité entre les tendons ; le sang frappait la paroi de la coquille de chair soyeuse.

Je m'appuyai sur le coude. Aurore, douceur de l'aube ? Un orage silencieux embrasait l'horizon sans nuages. Un éclair, le premier rayon du soleil bleu, traversa la chambre et se brisa en reflets acérés ; il y eut un feu croisé d'étincelles, jaillies du miroir, des poignées de portes, des tuyaux nickelés ; la lumière s'éparpillait, se jetait sur toute surface lisse et semblait vouloir conquérir un espace plus vaste, faire éclater la chambre. Je regardai Harey ; la pupille de ses yeux gris s'était contractée.

Elle demanda d'une voix mate :

— La nuit est déjà finie ?

— Ici, la nuit ne dure jamais longtemps.

— Et nous ?

— Quoi nous ?

— Nous resterons longtemps ici ?

Venant de sa part, la question ne manquait pas de saveur comique ; mais, quand je parlai, ma voix ne révéla aucune trace de gaieté :

— Assez longtemps, probablement. Tu n'as pas envie de rester ?

Elle ne cilla pas. Elle me regardait attentivement. Avait-elle cillé, maintenant ? Je n'en étais pas sûr. Elle tira la couverture et j'aperçus le petit triangle rose sur son bras.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Parce que tu es très belle.

Elle sourit, sans malice ; elle me remerciait discrètement de mon compliment.

— Vraiment ? On dirait que... c'est comme si...

— Quoi ?

— Comme si tu doutais de quelque chose.

— Quelle idée !

— Comme si tu te méfiais de moi, comme si je t'avais caché quelque chose...

— Absurde !

— À ta façon de nier, je vois bien que je ne me trompe pas.

La lumière devenait aveuglante. La main en visière, je cherchai mes lunettes. Elles étaient sur la table. Je m'agenouillai, tendis le bras et je mis les verres noirs.

Quand je m'étendis à côté d'elle, Harey sourit :

— Et moi ?

Je compris soudain :

— Des lunettes ?

Je me levai et commençai à fureter ; j'ouvris des tiroirs ; je déplaçai des livres, des instruments... Je trouvai deux paires de lunettes, que je donnai à Harey. Elle les essaya, une paire après l'autre. Les lunettes étaient trop grandes ; elles lui tombaient jusqu'au milieu du nez.

En grinçant, les volets glissaient devant la fenêtre. Et ce fut de nouveau la nuit. À tâtons, j'aidai Harey à enlever ses verres et je déposai nos lunettes sous le lit.

Elle demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— La nuit, on dort !

— Kris...

— Quoi ?

— Tu veux une compresse sur le front ?

— Non, merci. Merci... ma chérie.

Je ne sais pas pourquoi j'avais ajouté ces deux mots. Dans l'obscurité, je saisis ses épaules gracieuses, je les sentis frémir, et j'eus la certitude de tenir Harey dans mes bras. Ou plutôt, je compris soudain qu'elle n'essayait pas de me duper ; c'était moi qui la trompais – car elle pensait sincèrement qu'elle était Harey.

Je m'assoupis ensuite plusieurs fois, et chaque fois un sursaut angoissé me tira du sommeil. Haletant, épuisé, je me serrais contre elle ; mon cœur se calmait lentement. Du bout des doigts, prudemment, elle me touchait les joues, le front, pour vérifier si je n'avais pas de fièvre. C'était Harey. La seule, la vraie Harey.

Quelque chose changea en moi ; je cessai de lutter et presque aussitôt je m'endormis.

Une sensation de fraîcheur agréable me réveilla. J'avais le visage recouvert d'un tissu humide, que je retirai facilement ; j'aperçus Harey penchée au-dessus de moi. Elle me sourit. Des deux mains, elle pressait un morceau de gaze, qui s'égouttait dans une cuvette de porcelaine ; à côté de la cuvette, il y avait un flacon de lotion cicatrisante.

— Quel sommeil ! dit-elle en m'appliquant sur la tempe la compresse qu'elle venait de préparer. — Tu as mal ?

— Non.

Je plissai le front ; la peau avait retrouvé sa souplesse. Harey était assise au bord du lit, ses cheveux noirs rejetés par-dessus le col d'un peignoir de bain, un peignoir d'homme, à rayures orangées et blanches, dont elle avait retroussé les manches jusqu'au coude.

J'avais terriblement faim ; vingt heures, pour le moins, s'étaient écoulées depuis mon dernier repas. Quand Harey eut terminé son travail d'infirmière, je me levai. Mon regard tomba sur deux robes, qui drapaient le dossier d'un fauteuil — deux robes blanches absolument identiques, ornées chacune d'une rangée de boutons rouges. J'avais moi-même déchiré l'une de ces robes, afin d'aider Harey à la quitter. Et Harey était revenue, hier soir, vêtue de la seconde robe !

Elle suivit mon regard :

— J'ai dû défaire la couture avec des ciseaux, dit-elle. Je crois que la fermeture à glissière s'est coincée.

Le spectacle de ces deux robes identiques dépassait en horreur tout ce que j'avais connu jusqu'alors. Harey s'affairait à mettre de l'ordre dans la petite pharmacie. Je me détournai et je mordis mon poing. Continuant à regarder ces deux robes — ou plutôt cette seule et unique robe dédoublée — je m'éloignai vers

la porte. L'eau coulait bruyamment du robinet. J'ouvris la porte, je me glissai hors de la chambre, et je refermai le panneau avec précaution. J'entendais le murmure de l'eau, le tintement des flacons ; brusquement, tout bruit cessa. Les mâchoires serrées, j'attendais ; le panneau de la porte reflétait un des tubes lumineux qui entouraient le plafond de la rotonde. Je tenais la poignée, sans grande conviction de pouvoir la garder levée. Une secousse brutale faillit me l'arracher de la main ; mais la porte ne s'ouvrit pas ; elle vibra et se mit à trembler du haut en bas. Stupéfait, je lâchai la poignée et je reculai. Le panneau de matière plastique se creusait, comme si un personnage invisible, à côté de moi, avait essayé d'enfoncer la porte pour s'introduire dans la chambre ! Le châssis d'acier du panneau s'arquait toujours davantage et le vernis émaillé s'effritait. Tout à coup, je compris : au lieu de pousser la porte, qui s'ouvrait vers l'extérieur, Harey s'efforçait de l'ouvrir en la tirant à soi. Le reflet du tube lumineux se courbait dans le miroir déformant du panneau blanc ; un craquement puissant retentit et le panneau, tendu à l'extrême, se fendit. Simultanément, la poignée disparut, arrachée de sa monture. Des mains ensanglantées passèrent à travers la fente, s'avancèrent en laissant des traces rouges sur le vernis laiteux, et la porte se brisa en deux morceaux suspendus de biais à leurs gonds. Un visage livide parut ; une créature hagarde, vêtue d'un peignoir de bain orange et blanc, se précipita sur ma poitrine en sanglotant.

Je voulais fuir, trop tard et contre tout espoir ; mais j'étais incapable de bouger. Harey respirait convulsivement ; sa tête échevelée martelait mon épaule. Quand je pus étendre les bras pour la maîtriser, Harey s'écroula.

Évitant de m'accrocher au panneau fracassé, je la portai à l'intérieur de la chambre et je l'étendis sur le lit. Au bout de ses doigts écorchés, les ongles étaient brisés. Quand elle retourna la main, je vis saillir à nu les os de la paume. Je regardai son visage ; les yeux, dépourvus d'expression, ne me voyaient pas.

— Harey !

Elle répondit par un grognement inarticulé.

J'approchai un doigt de son œil ; la paupière se ferma.

Je me dirigeai vers la pharmacie. Le lit grinça ; je me retournai ; Harey était assise et regardait avec épouvante ses mains ensanglantées.

— Kris, gémit-elle, je... je... que m'est-il arrivé ?

Je répondis sèchement :

— Tu t'es blessée en démolissant la porte.

Les lèvres me démangeaient bizarrement, surtout la lèvre inférieure, que j'immobilisai entre mes dents.

Harey considéra un instant les morceaux du panneau plastique qui pendaient, accrochés au châssis d'acier, puis elle dirigea de nouveau les yeux sur moi. Elle s'efforçait de dissimuler la terreur qui l'avait envahie, mais je vis que son menton tremblait.

Je découpai des carrés de gaze, je pris un pot de poudre antiseptique et je revins vers le lit. Le pot de verre m'échappa des mains et se brisa ; mais je n'en avais plus besoin.

Je soulevai la main de Harey. Les ongles, qu'entourait encore un filet de sang caillé, avaient repoussé. Une cicatrice rose marquait le creux de la paume, et cette cicatrice s'amenuisait, s'effaçait à vue d'œil.

Je m'assis, je caressai son visage, et j'essayai de sourire – sans trop de succès.

— Pourquoi as-tu fait ça, Harey ?

— C'est... moi ?

Des yeux, elle désignait la porte.

— Oui... Tu ne te rappelles pas ?

— Non... c'est-à-dire, je me suis aperçue que tu n'étais plus là, j'ai eu très peur, et...

— Et quoi ?

— Je t'ai cherché, j'ai pensé que tu étais peut-être dans la salle de bains...

Alors seulement, je remarquai que l'armoire coulissante, masquant l'entrée de la salle de bains, avait été repoussée.

— Ensuite ?

— J'ai couru vers la porte.

— Après ?

— J'ai oublié... quelque chose a dû se passer...

— Quoi ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu te rappelles, plus tard ?

— J'étais assise ici, sur le lit.

— Tu ne te souviens pas que je t'ai portée jusqu'ici ?

Le coin de ses lèvres affaissé, le visage inquiet, elle hésitait :

— Il me semble... c'est possible... je ne sais pas.

Elle fit basculer ses jambes par-dessus le bord du lit, se leva et alla vers la porte brisée.

— Kris !

M'approchant derrière elle, je la saisis aux épaules ; elle tremblait. Elle se retourna soudain et murmura :

— Kris, Kris...

— Calme-toi !

— Kris, si c'est moi... Kris, est-ce que je suis épileptique ?

Épileptique – bon Dieu ! elle avait décidément des questions amusantes.

— Quelle idée, ma chérie ! Les portes, vois-tu, les portes, ici, ce sont de drôles de portes...

Nous quittâmes la chambre au moment où le volet de la fenêtre remontait en grinçant ; le soleil bleu s'enfonçait dans l'océan.

Je guidai Harey jusqu'à la petite cuisine, de l'autre côté de la rotonde. Ensemble, nous pillâmes les placards et les réfrigérateurs. Je constatai bientôt que Harey n'était guère plus douée que moi pour cuisiner ou pour ouvrir les boîtes de conserves. Je dévorai le contenu de deux boîtes et je bus un nombre incalculable de tasses de café. Harey mangeait également, comme mangent parfois les enfants, quand ils n'ont pas faim et qu'ils ne veulent pas mécontenter leurs parents ; ou plutôt non, car elle ne se forçait pas à manger ; elle absorbait la nourriture d'une façon automatique, avec indifférence.

Après le repas, nous allâmes dans la salle d'opération, contiguë à la cabine radio ; j'avais mon plan. Je dis à Harey que je désirais procéder à un examen médical – simple contrôle de son état général – et je l'installai dans un fauteuil mécanique.

Je retirai du stérilisateur une seringue et des aiguilles. Je connaissais la place de chaque objet ; les instructeurs n'avaient négligé aucun détail, pendant le cours d'entraînement, à

l'intérieur de la maquette de la Station. Harey me tendit les doigts ; je prélevai une goutte de sang. J'étais le sang sur une plaquette de verre, que je posai au fond de l'exhausteur ; puis j'introduisis la plaquette dans une cuve sous vide et je fis pleuvoir une averse d'ions d'argent.

Je me sentais mieux ; les gestes d'un travail familier avaient un effet tranquillisant. Étendue sur les coussins du fauteuil mécanique, Harey contemplait les appareils de la salle d'opération.

Le bourdonnement du téléphone remplit le silence ; je soulevai le combiné :

— Kelvin.

Je surveillais Harey. Elle était demeurée impassible ; elle semblait épuisée par sa récente aventure.

J'entendis un soupir de soulagement :

— Enfin !

C'était Snaut. J'attendais, l'écouteur pressé contre l'oreille.

— Tu as une « visite », non ?

— Oui.

— Tu es occupé ?

— Oui.

— Une petite auscultation, hein ?

— Ça te dérange ? Tu voulais faire une partie d'échecs ?

— Ne t'énerve pas, Kelvin ! Sartorius désire te rencontrer, il voudrait qu'on se rencontre tous les trois.

Surpris, je répliquai :

— Très aimable de sa part ! Mais... — Je m'interrompis, puis je repris : Il est seul ?

— Non. Je me suis mal exprimé. Il voudrait parler avec nous. On branchera sur la même ligne les trois vidéo-téléphones ; les objectifs de transmission-image seront obturés.

— Ah ! Pourquoi ne m'a-t-il pas appelé lui-même ? Je l'intimide ?

— Possible, grogna Snaut. Alors ?

— Une conférence... dans une heure, ça ira ?

— Très bien.

Je le voyais sur l'écran — seulement le visage, pas plus grand que le poing. Un instant, il me considéra attentivement ;

j'entendais le grésillement du courant électrique. Puis Snaut parla, avec une certaine hésitation :

— Tu te débrouilles ?

— Pas trop mal. Et toi ?

— Un peu moins bien que toi, je suppose... Est-ce que je pourrais...

— Tu voudrais venir chez moi ?

Par-dessus l'épaule, je regardai Harey. Elle était étendue, les jambes croisées, la tête inclinée en avant ; le visage morose, elle jouait machinalement avec la petite boule chromée qui terminait une chaînette fixée à l'accoudoir du fauteuil.

La voix de Snaut résonna :

— Laisse ça, tu entends ? Je te dis de laisser ça !

Je voyais son profil sur l'écran ; je n'entendais plus rien – il avait recouvert le microphone de sa main – mais ses lèvres remuaient.

— Non, je ne peux pas venir, dit-il rapidement. Peut-être plus tard. Je t'appelle en tout cas dans une heure.

L'écran s'éteignit ; je raccrochai le combiné.

— Qui était-ce ? demanda Harey, sans marquer de curiosité.

— Snaut, un cybernéticien... tu ne le connais pas.

— Ça va encore durer longtemps ?

— Tu t'ennuies ?

Je mis la première plaquette de la série dans le coffret du microscope neutrinique et, l'un après l'autre, je pressai les interrupteurs de différentes couleurs ; les champs magnétiques grondèrent sourdement.

— Il n'y a pas beaucoup de distractions ici, et si ma modeste compagnie ne te suffit pas...

Je parlais distraitemment, en prolongeant les intervalles entre les mots.

J'attirai à moi le gros casque noir qui s'évasait autour de la lunette du microscope et j'appuyai mon front sur la mousse élastique de la visière. J'entendis la voix de Harey, mais je ne compris pas ce qu'elle disait. Mon regard dominait, en raccourci abrupt, un énorme désert inondé de lumière argentée, parsemé de plaques rocheuses arrondies – des globules rouges – qui frémissaient et s'agitaient derrière un voile de brume. Je mis la

lunette au point et je pénétrai plus profondément le paysage ardent. Sans décoller mes yeux de la visière, je tournai la manivelle d'orientation ; quand un éclat de roche, globule isolé, se trouva à la croisée des fils noirs, j'agrandis l'image. L'objectif avait apparemment rencontré un érythrocyte déformé, effondré en son milieu, et dont les bords accidentés projetaient des ombres noires acérées dans les profondeurs d'un cratère circulaire. Le cratère, hérissé de dépôts d'ions d'argent, s'échappa hors du champ de vision du microscope. Les contours nébuleux de chaînons d'albumine, atrophiés et distordus, apparurent au sein d'un liquide opalescent. Un serpent d'albumine se replia à la croisée des fils noirs de la lentille ; lentement, progressivement, j'actionnai le levier d'agrandissement. D'un moment à l'autre, je devais arriver au terme de cette exploration des abîmes ; l'ombre d'une molécule occupa l'espace tout entier ; puis l'image devint floue...

Rien pourtant ne se montra. J'aurais dû voir vibrer la nuée trépidante des atomes – je ne voyais rien. L'écran flamboyait, immaculé. Je poussai le levier à fond. Le ronflement irrité s'amplifia ; je ne voyais toujours rien. Un signal d'alarme retentit, se répéta : le circuit était surchargé. Une dernière fois, je contemplai le désert argenté et je coupai le courant.

Je regardai Harey. Elle esquissait un bâillement, qu'elle changea adroitement en un sourire.

Elle demanda :

— Je suis en bonne santé ?

— Excellente. Tu vas très bien... on ne peut mieux.

Je continuais à la regarder et je sentais de nouveau une bestiole qui courait dans ma lèvre inférieure. Que s'était-il exactement passé ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Ce corps, faible et fragile d'apparence – indestructible en réalité – se révélait-il finalement composé de rien ? Je frappai du poing le cylindre du microscope. Un défaut de l'appareil ? Mauvaise concentration des champs magnétiques ? Non, je savais que l'appareil fonctionnait parfaitement. J'avais franchi tous les échelons – les cellules, les conglomerats d'albumine, les molécules – et tout était semblable à ce que j'avais déjà observé

sur des milliers de préparations. Mais le dernier pas au sein de la matière ne m'avait conduit nulle part.

Je fis une ligature à Harvey ; je prélevai le sang à une veine médiane et je le transvasai dans un récipient de verre gradué. Je le répartis ensuite entre plusieurs éprouvettes ; je commençai les analyses. Ce travail exigea plus de temps que je ne l'avais prévu ; je manquais un peu de pratique. Les réactions étaient normales, toutes les réactions...

Je laissai tomber une goutte d'acide figé sur une perle de corail. Fumée. Le sang devint gris et se couvrit d'une couche d'écume sale. Désagrégation, décomposition, plus loin, plus loin ! Je me détournai pour prendre une seconde éprouvette ; quand mon œil revint à l'expérience en cours, je faillis lâcher le mince tube de verre.

Sous la couche d'écume sale, un corail sombre croissait. Le sang, détruit par l'acide, se recréait. C'était absurde, impossible !

— Kris ! — J'entendais mon nom, à une très grande distance. — Kris, le téléphone !

— Quoi ? Ah, oui, merci.

Le téléphone sonnait depuis longtemps ; j'en pris conscience seulement à cet instant.

Je soulevai le combiné :

— Kelvin.

— Snaut. Nous sommes tous les trois branchés sur la même ligne.

La voix haut perchée de Sartorius résonna dans l'écouteur :

— Je vous salue, Dr Kelvin ! — La voix prudente, faussement assurée, du conférencier qui s'est aventuré sur une estrade croulante.

Je répondis :

— Mes respects, Dr Sartorius !

J'avais envie de rire ; mais je ne savais pas si je pouvais me permettre de céder à une gaieté dont les causes demeuraient confuses. En définitive, de qui fallait-il rire ? Je tenais à la main une éprouvette contenant du sang. Je la secouai. Le sang s'était coagulé. Peut-être, quelques instants plus tôt, avais-je été victime d'une illusion ? Peut-être m'étais-je trompé ?

— Je voulais vous exposer, chers collègues, certaines questions concernant les... les fantômes.

J'entendais Sartorius et, cependant, mon esprit se refusait à accueillir ses paroles ; contemplant le sang coagulé au fond de l'éprouvette, je me défendais contre cette voix qui tentait de forcer mon attention.

— Appelons-les créations F, glissa rapidement Snaut.

— Ah, oui, très bien.

Une ligne verticale, à peine perceptible au milieu de l'écran, indiquait que j'étais branché sur deux canaux ; séparées par cette ligne, j'aurais dû voir deux images – Snaut et Sartorius. Mais l'écran, encadré d'un liséré lumineux, restait sombre. L'un et l'autre de mes interlocuteurs avait recouvert l'objectif de son appareil.

— Chacun de nous a effectué diverses expériences. – Toujours cette même prudence dans la voix nasillarde. Un silence. – Je suggère d'abord un échange des connaissances acquises, continua Sartorius. Je me hasarderai, ensuite, à communiquer les conclusions auxquelles je suis parvenu personnellement. Si vous voulez bien commencer, Dr Kelvin...

— Moi ?

Je sentis soudain que Harey me regardait. Je posai la main sur la table et je fis rouler l'éprouvette sous les râteliers chargés d'ustensiles. Puis je me juchai au sommet d'un haut tabouret, que j'avais attiré avec mon pied. J'allais me récuser, quand, à mon propre étonnement, je m'entendis répondre :

— Bien. Une petite conversation ? Je n'ai pas fait grand-chose, mais je peux en parler. Une préparation histologique et quelques réactions. Microréactions. J'ai l'impression que... – Je ne savais plus quoi dire. Brusquement, une vanne s'ouvrit et je repris : Tout est normal, mais c'est un camouflage. Un masque. En un certain sens, c'est une supercopie, une reproduction supérieure à l'original. Je m'explique : alors qu'il existe, chez l'homme, une limite fondamentale – un terme à la divisibilité structurelle –, les frontières, ici, sont repoussées. Nous avons affaire à une charpente infra-atomique !

— Un instant, un instant ! Pourriez-vous préciser votre pensée ? demanda Sartorius.

Snaut ne disait rien. Était-ce l'écho de sa respiration précipitée que j'entendais ? Harey me regardait de nouveau. Je me rendis compte que, dans mon excitation, j'avais presque crié les derniers mots. Calmé, je me tassai sur mon perchoir inconfortable et je fermai les yeux. Comment préciser ma pensée ?

— L'atome est l'ultime élément constitutif de notre corps. Je suppose que les créations F sont constituées d'unités plus petites que les atomes ordinaires, beaucoup plus petites.

— Des mésons, insinua Sartorius.

Il n'était nullement surpris.

— Non, pas des mésons... Je les aurais aperçus. La puissance de mon appareil, ici en bas, atteint un dixième à un vingtième d'angström, n'est-ce pas ? Mais on ne voit rien, rien du tout. Ce ne sont donc pas des mésons. Plutôt des neutrinos.

— Comment fondez-vous cette supposition ? Les conglomerats de neutrinos ne sont pas stables...

— Je ne sais pas. Je ne suis pas physicien. Peut-être un champ magnétique peut-il les stabiliser. Je ne connais pas la question. En tout cas, si mes observations sont correctes, l'édifice est constitué de particules dix mille fois plus petites que les atomes. Attendez, je n'ai pas fini ! Si les molécules d'albumine et les cellules étaient directement constituées à partir de ces « micro-atomes », elles devraient être proportionnellement plus petites. Les globules aussi, et les ferments, tout. Or les dimensions sont celles des structures d'atomes. Par conséquent, albumine, cellule, noyau de cellule, tout n'est que masque ! La structure réelle, qui commande le fonctionnement du « visiteur », demeure dissimulée plus profondément.

— Kelvin !

Snaut venait d'étouffer un cri. Je m'interrompis, épouvanté. J'avais dit « visiteur ».

Harey ne m'avait pas entendu. D'ailleurs, elle n'aurait pas compris. La tête appuyée au creux de la main, elle regardait par la fenêtre, et l'aurore pourpre cernait son profil délicat.

Mes interlocuteurs lointains se taisaient ; je les entendais respirer.

— Il y a quelque chose à retenir là-dedans, marmonna Snaut.

— Oui, remarqua Sartorius, mais une constatation nous arrête : les particules hypothétiques de Kelvin ne constituent pas la structure de l'océan. L'océan est une structure d'atomes.

Je répondis :

— Il est peut-être capable de produire des neutrinos...

Je me désintéressai subitement de leurs propos. La conversation était inutile – et pas même drôle.

— L'hypothèse de Kelvin expliquerait cette résistance extraordinaire et la vitesse de régénération, grogna Snaut. De plus, ils portent probablement en eux une source énergétique ; ils n'ont pas besoin de manger...

— Je demande la parole, coupa Sartorius. – L'horripilant président du débat tenait ferme au rôle qu'il s'était attribué. – Je voudrais soulever la question de la motivation de l'apparition des créations F. J'introduirais la question de la manière suivante : que sont les créations F ? Ce ne sont pas des individus autonomes, ni des copies d'individus déterminés. Ce ne sont que des projections matérialisées du contenu de notre cerveau, sur le thème d'un individu donné.

La justesse de cette définition me frappa ; Sartorius n'était pas sympathique, mais il n'était pas bête non plus.

Je repris part à la conversation :

— Je crois que vous avez raison. Votre définition expliquerait pourquoi telle per... création est apparue, plutôt que telle autre. La matérialisation a pour origine les empreintes les plus durables de la mémoire, des empreintes particulièrement différenciées. Aucune empreinte, cependant, ne peut être complètement isolée ; au cours de la « reproduction », des fragments d'empreintes contiguës ont été absorbés. Par conséquent, l'arrivant révèle parfois des connaissances plus étendues que celles de l'individu authentique dont il est la copie...

— Kelvin ! cria de nouveau Snaut.

Seul Snaut réagissait à mes écarts de vocabulaire. Sartorius ne semblait pas s'en émouvoir. Cela signifiait-il que le « visiteur » de Sartorius était moins perspicace de nature que le

« visiteur » de Snaut ? Une seconde, j'imaginai le savant Dr Sartorius flanqué d'un crétin rabougri.

— En effet, cela correspond à nos observations, disait Sartorius. Maintenant, considérons la motivation de l'apparition ! Il est assez naturel de supposer, en premier lieu, que nous sommes l'objet d'une expérimentation. Si j'examine cette thèse, l'expérimentation me paraît piètrement menée. Quand nous effectuons une expérience, nous tirons profit des résultats obtenus et, surtout, nous enregistrons soigneusement les défaillances de notre système d'expérimentation. En conséquence, nous introduisons par la suite des modifications à notre façon de procéder. Or, dans le cas qui nous occupe, aucune modification n'intervient. Les créations F resurgissent identiques à ce qu'elles étaient, sans la moindre correction... aussi désarmées qu'auparavant, chaque fois que nous tentons de... de nous en débarrasser...

Je tranchai :

— Bon, tir en retour sans dispositif de correction, comme dirait le Dr Snaut. Conclusions ?

— Simplement que la thèse de l'expérimentation s'accommode mal de ce... ce bousillage invraisemblable. L'océan est... précis. La structure à double niveau des créations F témoigne de cette précision. Dans des limites déterminées, les créations F se comportent de la même façon que se comporteraient les vrais... les...

Il n'arrivait pas à se dépêtrer !

— Les originaux, souffla vivement Snaut.

— Oui, les originaux. Mais, quand la situation ne correspond plus aux facultés normales de... euh... de l'original, la création F subit en quelque sorte une « déconnection de la conscience », immédiatement suivie de manifestations différentes, inhumaines...

— C'est vrai, dis-je, et nous pouvons nous amuser à dresser un catalogue du comportement de... de ces créations — occupation parfaitement stérile !

— Je n'en suis pas certain, protesta Sartorius. — Je compris tout à coup pourquoi il m'irritait tellement : il ne parlait pas, il

discourait, comme s'il avait siégé à une séance de l'Institut. Apparemment, il ne pouvait pas s'exprimer autrement.

— Ici entre en jeu une question d'individualité – continua-t-il – dont l'océan n'a aucune notion, j'en suis persuadé. Je crois que l'aspect... euh... délicat, l'aspect choquant de notre condition présente, échappe complètement à sa compréhension.

— Vous pensez que ses agissements ne sont pas prémédités ?

Le point de vue de Sartorius m'avait quelque peu abasourdi ; réflexion faite, je reconnus qu'il était malaisé de l'exclure.

— Non, contrairement à notre collègue Snaut, je ne crois à aucune perfidie, à aucune malice, aucune intention cruelle...

Snaut éleva la voix :

— Je ne lui prête pas des sentiments humains, mais j'essaie de m'expliquer ces retours continuels !

Avec un secret désir d'importuner Sartorius, je dis :

— « Ils » sont peut-être branchés sur un dispositif qui tourne en rond et se répète, comme un disque.

— Je vous en prie, chers collègues ; ne nous éparpillons pas ! Je n'ai pas terminé. Dans des circonstances normales, j'aurais jugé prématuré de présenter un rapport, même provisoire, sur l'état de mes travaux ; eu égard à la situation particulière, je crois pouvoir me permettre de parler. J'ai l'impression – une impression, je le précise – que l'hypothèse du Dr Kelvin ne manque pas de justesse. Je fais allusion à l'hypothèse d'une structure de neutrinos... Nos connaissances en ce domaine sont purement théoriques ; nous ignorions qu'il existait une possibilité de stabiliser de telles structures. Une issue nettement définie s'offre à nous désormais. Les moyens de neutraliser le champ magnétique assurant la stabilité de la structure...

Depuis quelques instants, j'avais remarqué des rayons lumineux sur l'écran ; une large fente éclaira, de haut en bas, la moitié gauche du récepteur, et je vis un objet rose qui se déplaçait lentement. L'obturateur glissa encore et s'envola.

Sartorius jeta un cri déchirant :

— Va-t'en ! Va-t'en !

Je vis s'agiter, lutter, les mains de Sartorius et ses avant-bras, protégés par d'amples manchons de laboratoire ; un disque doré brilla soudain, puis tout s'éteignit. Alors seulement,

je me rendis compte que ce disque jaune était un chapeau de paille...

Je respirai profondément :

— Snaut ?

Une voix fatiguée me répondit :

— Oui, Kelvin... — En l'entendant, je compris que je l'aimais bien, et que je préférais ne pas savoir qui lui tenait compagnie. — Ça suffit pour le moment, non ? dit-il.

— Je crois aussi. — Avant qu'il eût raccroché, j'ajoutai précipitamment : Écoute, si tu peux, passe me voir, à la salle d'opération ou dans ma cabine, tu veux ?

— D'accord, mais je ne sais pas quand.

Ici prit fin la conférence.

Les monstres

La lumière me tira du sommeil au milieu de la nuit. Une main en visière, je me soulevai sur le coude. Enveloppée d'un drap, les cheveux dans le visage, Harey s'était blottie au pied du lit. Ses épaules tremblaient. Elle pleurait silencieusement.

— Harey ! — Elle se replia davantage sur elle-même. — Harey, qu'est-ce que tu as ?

Je m'assis, mal réveillé, accablé encore par le cauchemar qui me tourmentait un instant plus tôt. Elle continuait à trembler. J'avancai les bras. Elle me repoussa et se cacha le visage.

— Harey, mon amour...

— Tais-toi !

— Harey ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle montra son visage humide et tout frémissant. De grosses larmes, des larmes d'enfant, s'écoulaient le long des joues, étincelaient dans la fossette au-dessus du menton, s'égouttaient sur le drap.

— Tu ne veux pas de moi.

— Qu'est-ce que tu inventes !

— J'ai entendu.

Je sentis les muscles de ma mâchoire qui se contractaient :

— Qu'as-tu entendu ? Tu n'as pas compris...

— J'ai compris, j'ai très bien compris. Tu disais que ce n'est pas moi. Tu voudrais que je parte. Je partirais, mon Dieu ! je partirais, mais je ne peux pas. Je ne sais pas pourquoi. J'ai essayé de partir. Je ne peux pas. Je suis tellement, tellement lâche !

— Voyons, mon petit !

Je la saisis, je la serrai contre moi de toutes mes forces. Elle seule m'importait ; le reste s'écroulait. Je baisais ses mains, ses doigts mouillés de larmes ; je lui parlais, je la conjurais de m'écouter, je demandais son indulgence, je répétais des

serments, je lui disais qu'elle avait fait un rêve stupide, un rêve horrible. Elle se calma peu à peu. Elle cessa de pleurer. Ses yeux étaient immenses, des yeux de somnambule. Elle détourna la tête.

— Non, dit-elle, tais-toi, ne parle pas comme ça, il ne faut pas ! Tu n'es plus le même pour moi...

Je lâchai un gémissement :

— Quoi !

— Non, tu ne veux pas de moi. Je l'ai compris depuis longtemps. Je faisais semblant de ne rien remarquer. Je pensais que, peut-être, je me fabriquais des idées. Mais non... tu n'es plus le même. Tu ne me prends pas au sérieux. Un rêve ? Oui, c'est vrai, mais c'est toi qui rêvais, et tu rêvais de moi. Tu as prononcé mon nom, avec répulsion. Pourquoi ? Pourquoi...

Je m'agenouillai, j'étreignis ses jambes :

— Mon petit...

— Je ne veux pas que tu me parles comme ça ! Je ne veux pas, tu entends ? Je ne suis pas ton petit, je ne suis pas un enfant. Je suis...

Elle éclata en sanglots et se laissa tomber, le visage dans l'oreiller. Je me levai. Les ventilateurs bourdonnaient doucement. J'avais froid. Je jetai le peignoir de bain sur mes épaules et je m'assis à côté de Harey ; je touchai son bras :

— Écoute, Harey ! Je vais te dire quelque chose. Je vais te dire la vérité.

Elle se redressa, s'aidant de ses deux mains. Je voyais les veines qui palpitaient sous la peau fine de son cou. De nouveau, je sentis les muscles de ma mâchoire qui se contractaient. J'avais de plus en plus froid. Ma tête était complètement vide.

— La vérité ? demanda Harey. Parole d'honneur ?

La gorge nouée, je ne répondis pas tout de suite. Parole d'honneur – notre formule sacrée, notre vieille formule de serment ! Le serment ainsi scellé, aucun de nous deux n'osait plus, non seulement mentir, mais rien taire. Je me rappelais le temps où nous nous tourmentions mutuellement, par souci excessif de sincérité, convaincus que cette quête naïve de la vérité préservait notre union.

Je répondis gravement :

— Parole d'honneur. Harey... — Elle attendait. — Toi aussi, Harey, tu as changé. Nous changeons tous. Mais ce n'est pas ce que je voulais te dire. Pour une raison qu'aucun de nous deux ne connaît exactement, il semble que... tu ne peux pas me quitter. Ça m'arrange bien, parce que, moi non plus, je ne peux pas te quitter...

— Kris !

Je la soulevai, toujours enveloppée de son drap. Un coin du drap, trempé de larmes, me frôla la nuque. Je marchais de long en large et je berçais Harey. Elle me caressa les joues.

— Non, tu n'as pas changé. C'est moi, chuchota-t-elle à mon oreille. Quelque chose ne va pas. C'est peut-être depuis l'accident ?

Elle regardait le rectangle noir et vide de la porte. La veille au soir, j'avais transporté les débris à l'entrepôt. Il faudrait accrocher une nouvelle porte. J'installai Harey sur le lit.

Penché au-dessus d'elle, je demandai :

— Est-ce qu'il t'arrive de dormir ?

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas ?

— Je fais des rêves... je ne sais pas si ce sont vraiment des rêves. Je suis peut-être malade. Je reste étendue, là, et je réfléchis, et...

Elle frissonna.

Je demandai tout bas :

— Quoi ?

— J'ai des pensées bizarres. Je ne sais pas d'où elles me viennent.

Je demandai encore :

— Par exemple ?

Et je me dis : « Quoi qu'elle raconte, reste calme ! » Je me préparai à sa réponse comme on se prépare à recevoir un coup.

Désespérée, elle secoua la tête :

— Ce sont des pensées... autour de moi...

— Je ne comprends pas.

— J'ai l'impression qu'elles ne sont pas seulement en moi, mais plus loin. Je ne peux pas t'expliquer, je ne trouve pas de mots...

Je coupai, presque malgré moi :

— Ce sont sûrement des rêves... — Puis je repris mon souffle et continuai. Maintenant, nous allons éteindre la lumière et, jusqu'au matin, finis les chagrins ! Demain matin, si tu veux, nous en inventerons de nouveaux — bien ?

Elle pressa le commutateur ; l'obscurité nous sépara. Je m'étendis sur le lit ; un souffle chaud se rapprochait de moi.

Je la serrai dans mes bras ; elle murmura :

— Plus fort ! — Et, après un long moment : Kris !

— Quoi ?

— Je t'aime.

Je faillis hurler.

Le matin était rouge. Le disque boursoufflé du soleil montait à l'horizon.

Une lettre m'attendait, posée sur le seuil. Je déchirai l'enveloppe. J'entendais Harey, qui fredonnait dans la salle de bains. De temps en temps, elle passait la tête à l'intérieur de la chambre et me montrait son visage recouvert de cheveux mouillés.

Je me dirigeai vers la fenêtre et je lus :

« Kelvin, ça démarre. Sartorius s'est décidé pour un traitement énergétique. Il croit qu'il réussira à déstabiliser les structures de neutrinos. Il voudrait examiner une certaine quantité de plasma F soumis à transport périphérique. Il propose que tu partes en reconnaissance et que tu emportes avec toi une certaine quantité de plasma dans la capsule. À toi de juger, mais tiens-moi au courant de ta décision. Je n'ai pas d'opinion. Il me semble que je n'ai plus rien. Si je préfère que tu acceptes, c'est que nous aurons du moins l'impression de faire un pas en avant. Sinon, il ne reste plus qu'à envier G.

TON VIEUX RAT.

P.-S. N'entre pas dans la cabine radio – c'est tout ce que je te demande. Tu peux téléphoner. »

Mon cœur se serra à la lecture de cette lettre. Je la parcourus attentivement encore une fois, puis je la déchirai et je jetai les morceaux de papier dans l'évier.

Je choisis une combinaison pour Harey. Je renouvelais les gestes de la comédie abominable que j'avais imaginée l'autre jour. Mais Harey ne savait rien. Quand je lui dis que je devais partir en reconnaissance, et que je lui proposai de m'accompagner, elle se réjouit beaucoup de ce voyage.

Nous nous arrê tâmes à la cuisine ; ensemble, nous préparâmes le petit déjeuner. Harey mangea très peu. Le repas terminé, je me dirigeai vers la bibliothèque et Harey me suivit.

Avant d'accomplir la mission souhaitée par Sartorius, je voulais jeter un coup d'œil à la littérature traitant des champs magnétiques et des structures de neutrinos. Sans savoir encore comment j'allais procéder, j'avais décidé d'exercer un contrôle sur le travail de l'éminent physicien. Évidemment, me dis-je, quand l'annihilateur sera au point, je n'empêcherai pas Snaut et Sartorius de « se délivrer » ; je pourrais emmener Harey, et nous attendrions la fin de l'opération quelque part à l'extérieur de la Station – dans la cabine d'un véhicule volant. Je peinais sur le grand ordinateur ; tantôt il répondait à mes opérations en éjectant une fiche où se lisait l'inscription laconique « Manque au catalogue » ; tantôt il suggérait de me noyer sous une telle cataracte d'ouvrages de physique hautement spécialisés que j'hésitais à tirer profit de ses conseils. Je n'avais pourtant pas envie de quitter la vaste salle circulaire ; je me sentais bien dans mon œuf, entre ces rangées de tiroirs bourrés de microfilms et d'enregistrements électriques. Située au centre même de la Station, la bibliothèque n'avait pas de fenêtres ; c'était l'endroit le mieux isolé à l'intérieur de la carcasse d'acier. Voilà, sans doute, pourquoi j'éprouvais une sensation tellement agréable, malgré l'échec manifeste de mes recherches. Errant à travers la salle immense, je me plantai devant un rayonnage qui s'élevait jusqu'au plafond et dont les tablettes supportaient environ six cents volumes, tous les classiques concernant l'histoire de

Solaris, à commencer par les neuf tomes de la monographie monumentale et déjà relativement surannée de Giese. Il ne s'agissait certes pas d'un étalage ostentatoire, fort improbable ici, mais d'un hommage respectueux à la mémoire des pionniers. Je sortis les lourds volumes de Giese et, m'étant assis sur le bras d'un fauteuil, je commençai à les feuilleter. Harey, elle aussi, avait trouvé de la lecture ; par-dessus son épaule, je déchiffrai quelques lignes. Elle avait choisi l'un des nombreux livres emportés par la première expédition, *Le cuisinier interplanétaire*, volume qui avait peut-être appartenu personnellement à Giese. Harey étudiait avec attention les recettes culinaires adaptées aux conditions sévères de la cosmonautique ; je ne dis rien et je revins à l'ouvrage estimable que je tenais sur mes genoux. *Solaris – Dix ans d'exploration* avait paru dans la collection *Solariana*, tomes 4 à 13, alors que la numérotation des derniers ouvrages publiés dans la même collection comportait quatre chiffres.

Giese manquait de lyrisme ; mais, dans l'étude de Solaris, un point de vue lyrique ne peut que gêner l'explorateur. L'imagination et les hypothèses prématurées sont particulièrement néfastes quand il s'agit d'une planète où, finalement, tout se révèle possible. Il est fort probable que les descriptions invraisemblables des métamorphoses « plasmatiques » de l'océan traduisent fidèlement les phénomènes observés, bien que ces descriptions soient incontrôlables, car l'océan se répète rarement. Le caractère étrange, le gigantisme de ces phénomènes remplit d'épouvante celui qui les contemple pour la première fois et qui considérerait des phénomènes analogues comme un simple « caprice de la nature » – une manifestation accidentelle de forces aveugles – s'il les observait à une échelle réduite, dans quelque borbier. En bref, le génie et l'esprit médiocre demeurent également perplexes devant la diversité inépuisable des formations solaristes – aucun homme ne s'est réellement familiarisé avec les phénomènes de l'océan vivant. Giese n'était pas un esprit médiocre, pas un génie non plus. C'était un classificateur pédant, de ceux qu'un acharnement inlassable au travail absorbe complètement et préserve des tumultes de la vie. Il

employait un langage descriptif relativement banal, qu'il complétait de termes de son invention, insuffisants, voire malencontreux. Mais, reconnaissons-le honnêtement, aucune terminologie ne saurait exprimer ce qui se passe sur Solaris. Les « arbres-montagnes », les « longus », les « fongosités », les « mimoïdes », « symétriades » et « asymétriades », les « vertébridés » et les « agilus » ont une physionomie linguistique terriblement artificielle ; ces termes bâtards donnent cependant une idée de Solaris à quiconque n'aurait jamais vu de la planète que des photographies floues et des films très imparfaits. En réalité, malgré sa circonspection, notre classificateur scrupuleux a plus d'une fois péché par imprudence. L'homme ne cesse d'émettre des hypothèses, quand même il s'en défie et se croit à l'abri de la tentation. Giese estimait que les « longus » constituaient une catégorie de formes fondamentales ; il les comparait à des accumulations de vagues gigantesques et mettait en parallèle la formation des « longus » avec les mouvements de flux de nos océans terrestres. Il suffit d'ailleurs de se reporter à la première édition de son ouvrage, pour constater qu'il les avait d'abord appelés « flux », inspiré par un géocentrisme qu'on pourrait juger amusant, si on ne s'avisait pas que ce géocentrisme trahit explicitement l'embarras du savant. Du moment qu'on cherche à établir des comparaisons avec la Terre, il faut préciser que les « longus » sont des formations dont les dimensions dépassent celles du grand cañon du Colorado, qu'ils se produisent dans une matière qui en surface a une apparence de colloïde écumeux (au cours de ce « travail » fantastique l'écume se fige en festons de dentelle empesée à mailles énormes ; certains savants parlent de « chancres ossifiés »), alors qu'en profondeur la substance devient de plus en plus ferme, comme un muscle bandé, un muscle qui à une quinzaine de mètres de la surface est dur comme de la roche et conserve cependant sa souplesse. Le « longus » proprement dit, création apparemment indépendante, s'étire sur des kilomètres – entre des parois membraneuses distendues auxquelles s'accrochent les « excroissances ossifiées » – python colossal, qui aurait dévoré des montagnes et qui digère silencieusement, imprimant de

temps en temps à son corps rampant un lent mouvement vibrant. Le « longus » présente cette apparence de reptile passif seulement quand on le survole très haut. Quand on s'en rapproche, et que les deux « parois du ravin » dominant de quelques centaines de mètres l'appareil volant, on s'aperçoit que ce cylindre gonflé, étiré jusqu'à l'horizon, est animé d'un mouvement vertigineux. On remarque d'abord le mouvement de rotation continu d'une sorte de cambouis gris-vert, qui réverbère violemment les rayons du soleil ; mais, si l'appareil descend encore jusqu'à toucher presque le « dos du python » (les arêtes du « ravin » abritant le « longus » sont alors semblables aux crêtes qui bordent un affaissement géologique), on constate qu'il s'agit d'un mouvement beaucoup plus compliqué, fait de remous concentriques, où se croisent des courants plus sombres ; à certains moments, ce « manteau » devient une croûte luisante, reflétant le ciel et les nuages, et aussitôt criblée par les éruptions détonantes des gaz et fluides internes. Peu à peu, on comprend que là réside le centre des forces qui écartent et soulèvent vers le ciel les deux versants gélatineux en train de se cristalliser lentement ; mais la science n'accepte pas sans autres preuves de telles évidences. Des discussions virulentes se sont poursuivies au fil des ans sur un thème prioritaire : que se passe-t-il exactement à l'intérieur des « longus », qui sillonnent par millions les immensités de l'océan vivant ? On attribuait à ces « longus » des fonctions organiques ; ils assumaient, selon les uns, des processus de transformation de la matière ; des processus respiratoires, suggéraient quelques voix ; ou bien encore, ils avaient pour fonction le transport des matières alimentaires. La poussière des bibliothèques a enseveli le répertoire infini des suppositions. Des expériences fastidieuses, parfois dangereuses, éliminèrent toutes ces hypothèses. Aujourd'hui, on ne parle que des « longus », formations relativement simples et stables, dont la durée d'existence se mesure en semaines – particularité exceptionnelle parmi les phénomènes observés sur la planète.

Les « mimoïdes » sont des formations notablement plus complexes, plus fantasques, et qui provoquent chez l'observateur une réaction plus véhémence – réaction

instinctive, il va de soi. On peut dire, sans exagérer, que Giese était tombé amoureux des « mimoïdes », auxquels il ne tarda pas à consacrer la totalité de son temps ; jusqu'à la fin de sa vie, il les étudia, les décrivit et s'ingénia à définir leur nature. Par le nom qu'il donna à ces phénomènes, il voulut exprimer leur caractéristique la plus troublante – l'imitation des objets, proches ou distants, extérieurs à l'océan.

Un beau jour, on distingue, enfoui sous la surface de l'océan, un large disque aplati, effrangé, et comme enduit de goudron. Au bout de quelques heures, le disque commence à se décomposer en feuilles, qui s'élèvent progressivement. L'observateur croit alors assister à une lutte furieuse. De toutes les directions accourent en rangs serrés des vagues puissantes, telles des lèvres convulsées, des mâchoires charnues, qui s'ouvrent avides au-dessus de ce feuilleté déchiqueté et vacillant, puis s'enfoncent dans les profondeurs. Chaque fois qu'un cratère de vagues s'écroule et s'engloutit, la chute de cette masse de centaine de milliers de tonnes s'accompagne, pendant une seconde, d'un grondement visqueux, d'un coup de tonnerre monstrueux. Le feuilleté bitumeux est repoussé vers le bas, bousculé, démembré ; à chaque nouvel assaut, des pellicules circulaires s'éparpillent et planent, ailes ondoyantes et alanguies, sous la surface de l'océan ; elles se transforment en grappes piriformes, en longs colliers, se fondent entre elles et remontent, entraînant dans leurs replis des fragments grumeleux de la base du disque primitif, cependant qu'alentour les vagues continuent à crouler aux flancs d'un cratère qui va s'élargissant. Le phénomène peut durer un jour ; il peut durer un mois ; et, parfois, il demeure sans suites. Giese le consciencieux avait appelé cette première variante « mimoïde avorté », car il était convaincu que chacun de ces cataclysmes visait une fin ultime, le « mimoïde majeur », colonie de polypiers (dont l'ensemble dépassait la superficie d'une ville), pâles excroissances affectées à l'imitation des formes extérieures à l'océan. Uyvens, en revanche, tenait cette dernière phase pour une dégénérescence, une nécrose ; selon lui, l'apparition des « copies » correspondait à une déperdition

localisée des forces propres à l'océan, qui ne maîtrisait plus les formes originales qu'il avait créées.

Giese, pourtant, s'entêta à voir dans les différentes phases du processus une démarche continue vers la perfection ; il affichait une assurance d'autant plus surprenante, qu'il était d'habitude exagérément mesuré et prudent quand il proposait – avec la hardiesse d'une fourmi avançant sur une cascade gelée – la moindre hypothèse concernant les autres créations de l'océan.

Vu d'en haut, le mimoïde ressemble à une ville ; ce n'est qu'une illusion, provoquée par notre besoin d'établir des analogies avec ce que nous connaissons. Quand le ciel est clair, une masse d'air surchauffé recouvre d'une enveloppe vibrante les structures flexibles des polypiers entassés les uns sur les autres et surmontés de palissades membraneuses. Le premier nuage qui traverse l'azur (j'ai dit « l'azur », mais ici le ciel est pourpre, ou d'un blanc sinistre pendant le jour « bleu »), le premier nuage qui passe réveille le mimoïde. Toutes les excroissances développent subitement de nouveaux bourgeons ; puis la totalité des polypiers projette vers le haut un ample tégument, qui se dilate, se gonfle, se tuméfie, se décolore et, au bout de quelques minutes, imite à s'y méprendre les volutes d'un nuage. L'énorme « objet » projette une ombre rougeâtre sur le mimoïde, dont les sommets s'inclinent les uns vers les autres, ce mouvement s'effectuant toujours dans le sens opposé à celui du mouvement du nuage réel. Si son sacrifice lui avait permis d'apprendre pourquoi il en allait ainsi, je suppose que Giese se serait volontiers fait couper une main. Mais ces productions « isolées » du mimoïde ne sont rien en comparaison de l'activité impétueuse qu'il manifeste quand il est « stimulé » par des objets d'origine humaine.

Le processus de reproduction embrasse tous les objets qui se trouvent dans un rayon de huit à neuf milles. Le plus souvent la reproduction est un agrandissement de l'original, dont les formes sont parfois copiées très approximativement. La reproduction des machines, surtout, donne lieu à des simplifications qu'on pourrait juger grotesques, voire caricaturales. La copie de l'objet est toujours modelée dans ce tégument incolore, qui plane au-dessus des protubérances, relié

à sa base seulement par des cordons ombilicaux ténus, et qui glisse et rampe, qui se replie, s'étire ou se gonfle, et prend enfin les formes les plus compliquées. Un appareil volant, un grillage ou un mât sont reproduits à une même vitesse. L'homme, cependant, ne stimule pas le mimoïde ; plus précisément, le mimoïde ne réagit à aucune matière vivante et n'a jamais copié, par exemple, les plantes que les chercheurs avaient apportées avec eux à des fins d'expérience. En revanche, le mimoïde reproduit immédiatement un mannequin, une poupée de forme humaine, une statuette représentant un chien ou un arbre sculpté dans un matériau quelconque.

Ici, nous devons signaler, par parenthèse, que l'« obéissance » du mimoïde à l'égard des expérimentateurs solaristes n'est pas un témoignage de « bonne volonté » – elle n'est pas constante. Le mimoïde le plus évolué a ses jours de paresse, où il « vit » au ralenti, où sa pulsation faiblit. Cette « pulsation » n'est d'ailleurs pas discernable à l'œil nu et n'a été découverte qu'à l'aide de prises de vues cinématographiques, chaque mouvement de flux et de reflux du « pouls » s'étendant sur deux heures.

Pendant ces « jours de paresse », on peut aisément explorer le mimoïde, en particulier s'il est ancien, car le socle ancré dans l'océan aussi bien que les protubérances de ce socle ont une fermeté relative, qui permet à l'homme de se poser sans danger sur le mimoïde.

On peut, en fait, séjourner également à l'intérieur du mimoïde pendant ses « jours d'activité », mais alors la visibilité est à peu près nulle, du fait d'une poussière colloïdale blanchâtre, qui se répand continuellement par les déchirures du tégument suspendu au-dessus des protubérances. De près, il est du reste impossible de distinguer les formes que reproduit ce tégument, en raison de leur taille gigantesque – les dimensions de la moindre « copie » sont celles d'une montagne. En outre, une épaisse couche de neige colloïdale recouvre rapidement la base du mimoïde ; ce tapis fangeux ne durcit qu'après quelques heures (la croûte « gelée » supporte le poids d'un homme, bien qu'elle soit d'une matière beaucoup plus légère que la pierre ponce). En définitive, sans équipement approprié, on risque de

se perdre dans le labyrinthe des structures noueuses et crevassées, qui font penser tantôt à des colonnades recroquevillées, tantôt à des geysers figés. On risque de s'égarer même en plein jour, car les rayons du soleil ne percent pas le plafond blanc que projettent dans l'atmosphère les « explosions imitatives ».

Les jours fastes (jours fastes pour le savant aussi bien que pour le mimoïde), l'observateur contemple un spectacle inoubliable. En ces jours d'hyperproduction, le mimoïde se livre à d'extraordinaires « essors de création ». Il s'abandonne à des variantes sur le thème des objets extérieurs, qu'il se plaît à compliquer et à partir desquels il développe des « prolongements formels » ; il s'amuse ainsi pendant des heures, pour la joie du peintre non figuratif et le désespoir du savant, qui s'efforce en vain de comprendre quoi que ce soit aux processus en cours. Si, parfois, le mimoïde a des simplifications « puériles », il a aussi ses « écarts baroques », ses crises d'extravagance magnifiques. Les vieux mimoïdes, notamment, fabriquent des formes très comiques. En regardant les photographies, je n'ai pourtant jamais été porté à rire, tant j'étais bouleversé, chaque fois, par leur mystère.

Durant les premières années d'exploration, on se jeta littéralement sur les mimoïdes – fenêtres ouvertes dans l'océan, disait-on, et qui faciliteraient le contact ardemment espéré de deux civilisations. Assez rapidement, on dut avouer que le fameux contact ne s'annonçait d'aucune façon, que tout se limitait à une reproduction des formes, et qu'on piétinait sur une voie ne conduisant nulle part.

De nombreux savants, cédant à la tentation d'un anthropomorphisme ou d'un zoomorphisme latent, voyaient dans diverses autres formations de l'océan vivant des « organes sensoriels » ou même des « membres » – c'est ainsi que des érudits (dont Maartens et Ekkonai) définirent pendant un certain temps les « vertébridés » et les « agilus » de Giese. Si l'on se hasarde à déclarer que ces protubérances de l'océan, qui s'élancent jusqu'à une hauteur de deux milles dans l'atmosphère, sont des « membres », on peut aussi bien

prétendre que les tremblements de terre sont la « gymnastique » de l'écorce terrestre !

Trois cents chapitres constituent le répertoire des formations qui se produisent régulièrement à la surface de l'océan vivant, et qu'on peut observer par dizaines, voire par centaines, en vingt-quatre heures. Les symétriades – selon la terminologie et la définition de l'école de Giese – sont les formations les moins « humaines », c'est-à-dire qu'elles n'ont aucune ressemblance avec rien que l'homme puisse voir sur la Terre. À l'époque où on entreprit d'étudier les symétriades, on savait déjà que l'océan n'était pas agressif et que ses tourbillons plasmatiques n'engloutiraient personne, si ce n'est un individu remarquablement imprudent et irréfléchi (je ne parle pas, évidemment, des accidents consécutifs à une défaillance du système d'oxygénation, par exemple, ou des climatisateurs). On peut, en effet, sans le moindre danger, traverser de part en part avec un véhicule volant le corps cylindrique des longus ou la fantastique colonne de vertébridés qui oscillent parmi les nuages, car le plasma s'écarte à la vitesse du son dans l'atmosphère solariste, et dégage un passage pour le corps étranger ; des tunnels profonds s'ouvrent même sous la surface de l'océan (l'énergie instantanément déployée à cet effet est prodigieuse – Skriabine l'a estimée approximativement à 10^{19} ergs). On commença cependant l'exploration des symétriades avec une prudence accrue, en se gardant de toute incursion téméraire et en multipliant les précautions – précautions souvent illusoires. Tous les enfants de la Terre connaissent le nom des premiers hommes qui se sont aventurés dans les abîmes d'une symétriade.

Le danger de ces formations géantes ne réside pas dans leur aspect, encore que celui-ci puisse inspirer des cauchemars. Le danger tient plutôt au fait qu'à l'intérieur d'une symétriade on ne trouve rien qui soit stable ou assuré d'aucune façon – même les lois physiques sont abolies. Les explorateurs des symétriades – il convient de le noter – ont soutenu avec plus d'ardeur que les autres savants la thèse selon laquelle l'océan vivant était doué d'intelligence.

Les symétriades surgissent subitement. La naissance d'une symétriade s'apparente à une éruption. Une heure avant l'« éruption », vitrifié sur une étendue de quelques dizaines de kilomètres carrés, l'océan commence à briller. Il conserve néanmoins sa fluidité, et le rythme des vagues ne change pas. Parfois, mais pas nécessairement, ce phénomène de vitrification se produit aux alentours de l'entonnoir laissé par un agilus. Au bout d'une heure, l'enveloppe luisante de l'océan s'envole et forme une bulle monstrueuse, qui réfléchit le firmament, le soleil, les nuages et l'horizon tout entier, gerbe d'images changeantes et diaprées. Les rayons lumineux, brisés et déviés, créent un jeu de couleurs fulgurant.

Les effets de lumière sur une symétriade sont particulièrement saisissants pendant le jour bleu et au coucher du soleil rouge. On a alors l'impression que la planète donne naissance à un double, qui d'instant en instant augmente de volume. Et, soudain, l'immense globe flamboyant, à peine s'est-il déployé au-dessus de l'océan, éclate à son sommet et se fend verticalement ; il ne s'agit pourtant pas d'une désagrégation. Cette deuxième phase, assez malencontreusement appelée « phase du calice floral », dure quelques secondes. Les arceaux membraneux dirigés vers le ciel se replient à l'intérieur et se fondent en un torse trapu, au sein duquel se poursuit une multitude de phénomènes. Au centre de ce torse – exploré pour la première fois par les soixante-dix membres de l'expédition Hamalei –, un processus gigantesque de polycristallisation dresse un axe, appelé communément « colonne vertébrale », terme dont je ne suis pas partisan. L'architectonique vertigineuse de ce pilier central est soutenue *in statu nascendi* par des fûts verticaux, d'une consistance gélatineuse presque liquide, qui jaillissent continuellement de crevasses démesurées. Pendant ce processus, le colosse – entouré d'une ceinture d'écume neigeuse, dont les gros bouillons s'agitent violemment – émet un rugissement sourd et continu. Du centre vers la périphérie se déroulent ensuite les révolutions compliquées de lourds ailerons, sur lesquels s'épaississent des traînées de matières ductiles montées des profondeurs. Simultanément, les geysers gélatineux se muent en colonnes

mobiles projetant des tentacules ; ces faisceaux d'antennes, orientés vers des points de la structure rigoureusement déterminés par la dynamique d'ensemble, rappellent les branchies d'un embryon et tournoient à une vitesse fabuleuse, inondés de filets de sang rose et d'une sécrétion vert sombre, presque noire. À partir de ce moment, la symétriade commence à révéler sa particularité la plus extraordinaire – la faculté de « modeler » ou même de nier certaines lois physiques. Disons tout d'abord qu'il n'existe pas deux symétriades identiques et que la géométrie de chacune d'elles est toujours une « invention » nouvelle de l'océan vivant. L'intérieur de la symétriade devient une usine fabriquant des « machines monumentales », ainsi qu'on désigne fréquemment ces créations, bien qu'elles ne rappellent nullement les machines construites par l'homme ; il s'agit ici d'une activité aux fins limitées et par conséquent en quelque sorte « mécanique ».

Quand les geysers jaillissant de l'abîme se sont figés en colonnes ou en galeries et couloirs s'égaillant dans toutes les directions, quand les « membranes » se sont fixées en un dispositif inextricable de paliers, de panneaux et de voûtes, la symétriade justifie son nom, car l'ensemble de la structure se divise en deux parties égales, composées chacune de façon absolument semblable.

Au bout de vingt à trente minutes – l'axe, parfois, s'étant incliné selon un angle de huit à douze degrés –, le géant commence à descendre lentement. (Il existe des symétriades plus ou moins grandes, mais les plus petites même, alors que la base est déjà immergée, atteignent encore une hauteur de quelque huit cents mètres et sont visibles à plusieurs milles de distance.) Puis, le corps massif se stabilise progressivement – l'axe incliné retrouve la verticale – et la symétriade, partiellement immergée, s'immobilise enfin. Il est alors possible de l'explorer sans danger, en s'introduisant, près du sommet, par l'un des nombreux siphons qui percent la calotte, orifices de divers conduits et canaux. La symétriade présente – en son tout – le développement tridimensionnel de quelque équation transcendante.

Il est bien connu qu'on peut exprimer toute équation dans le langage figuré de la géométrie supérieure et construire sa représentation spatiale. La symétriade, ainsi envisagée, est une parente des cônes de Lobatchevsky et des courbes négatives de Riemann, mais une parente extrêmement éloignée, en raison de sa complexité inimaginable. Elle offre, sous forme d'un volume de quelque milles cubes, un développement de tout le système mathématique et, en fait, un développement à quatre dimensions, car les termes fondamentaux des équations s'expriment également dans le temps, dans les changements que celui-ci opère.

Il serait très naturel, évidemment, de supposer que la symétriade est une « machine mathématique » de l'océan vivant, une représentation spatiale – à l'échelle de l'océan – des calculs qu'il exécute à des fins inconnues de nous ; mais personne, aujourd'hui, n'admet plus cette idée de Fermont. L'hypothèse, bien sûr, était tentante ; toutefois, il se révéla impossible de maintenir le concept de l'océan s'attachant à examiner les problèmes de la matière, du cosmos et de l'existence, à coups d'éruptions titaniques, dont la substance participerait par chaque fragment à l'expression infiniment complexe d'une analyse supérieure. En effet, des phénomènes multiples contredisent cette conception trop simple (d'une naïveté puérile, selon certains).

On n'a pas manqué d'essayer de transposer la symétriade, de l'« illustrer ». La démonstration d'Awerian a connu un succès non négligeable. Imaginons, disait-il, un édifice datant de la splendeur de Babylone, mais construit dans une substance vivante, sensible et capable d'évoluer ; l'architectonique de cet édifice passe par une série de phases et prend sous nos yeux les formes d'une construction grecque, puis romaine ; les colonnes, telles des tiges végétales, deviennent ensuite plus minces, la voûte s'allège, s'élève, s'incurve, l'arceau décrit une parabole abrupte et se rompt en flèche. Le gothique est né, il atteint sa maturité, le temps fuit et de nouvelles formes se dessinent ; l'austérité de la ligne disparaît sous les explosions d'une exubérance orgiaque, le baroque s'épanouit sans retenue ; si la progression se poursuit, étant toujours entendu que nous

considérons les mutations successives comme les étapes d'une vie évolutive, nous arrivons enfin à l'architecture de l'époque cosmique, et nous parvenons peut-être à comprendre ce qu'est une symétriade.

Cependant, quels que soient les développements et les améliorations apportés à la démonstration (on a tenté de la visualiser à l'aide de maquettes et de films), la comparaison demeure faible ; en fait, ce n'est qu'une échappatoire, sinon une tromperie, puisque la symétriade ne ressemble à rien de ce qu'on a jamais vu sur la Terre...

L'homme ne peut saisir que peu de choses à la fois ; nous voyons seulement ce qui se passe devant nous, ici et maintenant ; nous ne pouvons nous représenter simultanément une succession de processus, si liés soient-ils entre eux, si complémentaires soient-ils les uns des autres. Nos facultés de perception sont ainsi limitées même à l'égard de phénomènes relativement simples. La destinée d'un seul homme peut être riche de signification ; on ne se fait qu'une idée vague de la destinée de quelques centaines d'hommes ; mais l'histoire de milliers, de millions d'hommes ne signifie, à proprement parler, rien du tout. La symétriade, c'est un million, non, un milliard, élevé à la puissance X – c'est l'incompréhensible. Que comprendrions-nous donc à ces nefs innombrables – chacune d'une capacité de dix unités de Kronecker – que nous explorons, semblables à des fourmis, accrochés aux replis des voûtes en train de respirer et contemplant l'envol de travées gigantesques, opalescences grises dans la lumière de nos projecteurs, coupoles souples qui s'interpénètrent et s'équilibrent infailliblement, perfection d'un moment – car tout ici passe et s'écoule, le mouvement est l'essence de cette architecture, un mouvement concentré et orienté vers un but précis. Nous n'observons qu'un fragment du processus, la vibration d'une seule corde d'un orchestre symphonique de super-géants ; alors que nous savons – nous le savons, sans le concevoir – qu'au-dessus de nous et au-dessous de nous, dans des abîmes vertigineux, au-delà des limites de perception des yeux et de l'imagination, des milliers et des millions de transformations s'opèrent simultanément, liées entre elles comme une partition par un

contrepoint mathématique. Quelqu'un a parlé de symphonie géométrique – nous restons sourds à ce concert.

Pour voir réellement quelque chose, il faudrait s'éloigner, prendre un recul considérable ; mais tout se passe à l'intérieur de la symétriade – matrice colossale et proliférante, où la création est incessante, où le créé devient aussitôt créateur, où des « jumeaux » parfaitement identiques naissent aux antipodes, séparés par des échafaudages babéliens et des milles de distance. Ici, chaque construction monumentale, avec une beauté dont l'accomplissement échappe à notre vue, est l'exécutant et le chef, les formes collaborent entre elles et influent à tour de rôle les unes sur les autres. Une symphonie – oui, une symphonie qui se crée elle-même et s'arrête d'elle-même.

La fin de la symétriade est horrible. Tous les témoins ont le sentiment d'assister à une tragédie – à un crime. Au bout de deux ou trois heures – le processus de reproduction spontanée, de prolifération explosive ne dure jamais davantage –, l'océan vivant part à l'attaque. La surface lisse de l'océan s'anime et se plisse, l'écume desséchée redevient fluide et commence à bouillonner. De tous les horizons accourent des vagues en rangs concentriques, des mâchoires charnues, incomparablement plus grandes que les lèvres goulues qui entourent le mimoïde à sa naissance. La partie immergée de la symétriade est comprimée, le colosse s'élève, comme s'il allait être rejeté hors de la zone d'attraction de la planète ; les couches supérieures de l'océan redoublent d'activité, les vagues s'élancent de plus en plus haut, lèchent les flancs de la symétriade, l'enveloppent, se raidissent, bouchent les orifices ; et tout cela n'est rien, comparé à ce qui se passe à l'intérieur de la symétriade. D'abord, le processus de création – l'architectonique évolutive – se fige un bref instant, puis c'est l'« affolement ». Le mouvement souple d'interpénétration des formes, le jeu harmonieux des plans et des lignes, se précipite. On éprouve l'impression accablante que le colosse, face au danger menaçant, s'efforce de hâter quelque accomplissement. Plus le mouvement des transformations s'accélère, et plus grande devient l'horreur qu'inspire la métamorphose de la symétriade et de sa dynamique. L'envol

admirable des coupoles s'amollit, les voûtes s'affaissent et pendent ; des « fausses-notes » apparaissent, formes inachevées, grotesques, « estropiées ». Des profondeurs invisibles s'échappe un grondement puissant, un mugissement – un souffle d'air, soupir d'agonie, se bouscule dans les canaux rétrécis, ronfle et tonne, et les dômes écroulés râlent comme autant de gorges monstrueuses, hérissées de stalactites de glaires, cordes vocales inertes. Alors, le spectateur, malgré le mouvement qui se déchaîne avec une violence accrue – mouvement de destruction manifeste – est saisi d'un engourdissement invincible. Seul l'ouragan surgi des abysses, et gonflant les milliers de galeries, soulève encore la haute structure ; bientôt, elle retombe et commence à fondre. On observe d'ultimes palpitations, des convulsions, des sursauts aveugles et désordonnés ; attaqué, rongé, affouillé, le géant s'engloutit lentement et disparaît, recouvert de tourbillons d'écume.

Et que signifie tout cela ? Oui, qu'est-ce que cela signifie ?

Je me rappelai un incident, qui remontait à l'époque où j'étais assistant de Gibarian. Un groupe d'écoliers visitaient l'Institut solariste, à Aden. Les adolescents, après avoir traversé un cabinet latéral, étaient arrivés dans la salle principale de la bibliothèque et contemplaient, à gauche de l'entrée, les coffrets de microfilms qui occupaient une moitié de la vaste pièce. Il y avait là, leur expliqua-t-on, entre autres phénomènes immortalisés par l'image, des fragments infimes de symétriades disparues depuis longtemps – non pas des clichés isolés, mais des bobines entières, et on en comptait plus de quatre-vingt-dix mille !

Une fillette dodue, quinze ans environ, le nez chaussé de lunettes, le regard vif et résolu, demanda soudain :

— Et à quoi est-ce que ça sert ?

Dans le silence gêné qui suivit, l'institutrice se contenta de jeter un regard sévère à son élève indisciplinée ; parmi les solaristes chargés de guider les écoliers (j'étais l'un de ces guides), personnes ne put répondre. Car il n'existe pas deux symétriades semblables et les phénomènes qui se déroulent au sein d'une symétriade sont, en général, imprévisibles. Parfois,

aucun son ne se produit. Parfois, l'indice de réfraction augmente ou diminue. Parfois, des pulsations rythmées entraînent un changement local de gravitation, comme si la symétriade avait un cœur qui bat en gravitant. Parfois, les boussoles des observateurs se mettent à tourner en rond ; des couches ionisées surgissent et disparaissent... Nous pourrions indéfiniment continuer notre énumération. D'ailleurs, si on réussit un jour à percer le secret des symétriades, il nous restera les asymétriades !

Les asymétriades naissent de la même façon que les symétriades, mais leur fin est différente et on ne distingue guère dans une asymétriade que frémissements, vibrations et scintillements. Nous savons cependant qu'à l'intérieur d'une asymétriade s'opèrent des processus étourdissants, à une vitesse défiant les lois de la physique, et appelés « phénomènes quantiques géants ». L'analogie mathématique de tels phénomènes avec certains modèles tridimensionnels de l'atome est si instable et fugace, que certains observateurs n'attribuent à cette similitude qu'un intérêt secondaire, quand ils ne la jugent pas purement accidentelle. Les asymétriades ont une existence très brève – quinze à vingt minutes – et la fin d'une asymétriade est plus horrible encore que la fin d'une symétriade. Avec le souffle tempétueux, hurlant, qui envahit l'asymétriade, un fluide saillit, gargouille hideusement et submerge tout sous un bouillonnement d'écume sale ; puis une explosion, accompagnée d'une éruption boueuse, projette une colonne de débris, qui retombent longuement en pluie trouble sur l'océan agité. Dans un rayon de plusieurs dizaines de kilomètres autour du foyer de l'explosion, il arrive qu'on découvre de ces débris, portés par le vent, desséchés, jaunes, aplatis et semblables à des éclats cartilagineux.

Beaucoup plus rares, difficiles à observer et d'une durée très variable, certaines créations se détachent complètement de l'océan. Les premiers vestiges de ces « indépendants » furent identifiés – à tort, on l'a démontré par la suite – comme les restes de créatures vivant dans les profondeurs de l'océan. Les formes autonomes évoquent en général des oiseaux à plusieurs ailes, qui fuient les trompes mouvantes des agilus ; mais les

notions importées de la Terre n'aident pas à pénétrer les mystères de cette planète. Parfois, apparition exceptionnelle sur la berge rocheuse d'une île, on distingue d'étranges corps ressemblant à des phoques, qui se vautrent au soleil ou se traînent paresseusement vers l'océan, auquel ils s'intègrent.

On ne sortait pas des notions conçues par l'homme sur la Terre. Quant à un premier contact...

Les explorateurs parcouraient des centaines de kilomètres dans les profondeurs des symétriades, mettaient en place des appareils d'enregistrement et des caméras automatiques. Les satellites artificiels captaient par télévision le bourgeonnement des mimoïdes et des longus, communiquant fidèlement des images de maturation et d'anéantissement. Les bibliothèques débordaient, les archives ne cessaient de s'accroître, et le prix à payer pour toute cette documentation fut souvent très onéreux. Des cataclysmes engloutirent au total sept cent dix-huit hommes, qui n'avaient pas quitté à temps les colosses condamnés à disparaître. Une catastrophe tristement célèbre coûta la vie à cent six personnes, dont Giese lui-même, alors âgé de soixante-dix ans ; l'expédition étudiait une symétriade nettement caractérisée, qui fut brusquement détruite selon un processus d'extermination particulier aux asymétriades. En deux secondes, une éruption de fange poisseuse engloutit soixante-dix-neuf hommes, leurs machines et leurs appareils ; vingt-sept autres observateurs, qui survolaient la zone à bord d'avions et d'hélicoptères, furent également entraînés dans l'abîme. Le lieu de la catastrophe, à l'intersection du quarante-deuxième parallèle et du quatre-vingt-neuvième méridien, porte désormais le nom d'Éruption-des-Cent-Six. Mais seules les cartes gardent le souvenir de ce cataclysme, dont l'océan n'a conservé aucune trace.

À la suite de l'Éruption-des-Cent-Six, et pour la première fois dans l'histoire des études solaristes, des pétitions exigèrent une attaque thermonucléaire dirigée contre l'océan. Cette riposte aurait été plus cruelle qu'une vengeance, puisqu'il s'agissait de détruire ce que nous ne comprenions pas. Bien qu'on ne l'eût jamais reconnu officiellement, il est probable que l'ultimatum de Tsanken influa sur le résultat négatif du vote. Tsanken

commandait l'équipe de réserve de Giese – une erreur de transmission lui avait épargné la vie ; il avait erré au-dessus de l'océan et était arrivé à proximité des lieux de la catastrophe quelques minutes après l'explosion, dont il vit encore le champignon noir. Quand il apprit le projet d'attaque nucléaire, il menaça de faire sauter la Station avec les dix-neuf survivants qui s'y étaient réfugiés.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus que trois dans la Station... Contrôlée par satellites, l'édification de la Station a été une opération technique dont les hommes pourraient être fiers ; mais l'océan, en quelques secondes, élève des structures infiniment plus considérables. La Station se présente comme un disque d'un rayon de cent mètres ; elle comporte quatre étages au centre et deux étages sur le pourtour ; elle est maintenue entre cinq cents et mille cinq cents mètres au-dessus de l'océan par des graviteurs chargés de compenser les forces d'attraction. En plus de tous les appareils dont disposent les Stations ordinaires et les grands satelloïdes des autres planètes, la Station Solaris est équipée de radars spéciaux, sensibles au premier changement de la surface de l'océan, qui déclenchent une énergie d'appoint permettant au disque d'acier de s'élever dans la stratosphère dès qu'apparaissent les signes avant-coureurs d'une nouvelle construction plasmatique.

Oui, aujourd'hui, malgré la présence de nos fidèles « visiteurs », la Station était singulièrement dépeuplée. Depuis qu'on avait enfermé les robots à l'étage inférieur, dans les entrepôts – pour une raison que j'ignorais encore – on circulait sans rencontrer personne, le long des coursives d'un vaisseau fantôme, abandonné de son équipage et dont les machines continuaient à tourner.

Quand je reposai sur son rayon le neuvième volume de la monographie de Giese, il me sembla que le sol d'acier, revêtu de mousse plastique, avait vibré sous mes pieds. Je m'immobilisai, mais la vibration ne se répéta pas. La bibliothèque étant parfaitement isolée des autres salles, cette vibration ne pouvait avoir qu'une seule origine : une fusée venait de quitter la Station. Cette pensée me ramena à la réalité. Je ne m'étais pas encore décidé à sortir, ainsi que le souhaitait Sartorius. En

faisant mine d'approuver pleinement son projet, je différais tout au plus le début des hostilités, puisque j'étais résolu à sauver Harey. Mais Sartorius avait-il quelque chance de réussir ? Il avait, en tout cas, d'énormes avantages sur moi – il était physicien, il connaissait le problème beaucoup mieux que moi. Je ne pouvais compter, situation paradoxale, que sur la supériorité de l'océan. Pendant une heure, je peinaï sur l'étude des microfilms, m'efforçant de pénétrer la physique des neutrinos à travers un langage mathématique où je ne reconnaissais aucun point de repère familier.

Au début, l'entreprise me parut sans espoir ; il n'existait pas moins de cinq théories sur les champs de neutrinos, signe évident qu'aucune d'entre elles n'était décisive. Pourtant, finalement, je réussis à défricher une parcelle de terrain assez prometteuse. J'étais en train de recopier des formules, quand j'entendis frapper.

Je me levai rapidement et j'allai entrebâiller la porte. Snaut leva vers moi son visage luisant de sueur. Derrière lui, le corridor était désert.

— Ah, c'est toi... — J'écartai le panneau. — Entre !

— Oui, c'est moi.

Il parlait d'une voix enrouée. Des poches pendaient sous ses yeux injectés de sang. Il portait un tablier antiradiation en caoutchouc brillant et des bretelles élastiques soutenaient l'éternel pantalon crasseux.

Son regard parcourut la salle circulaire, uniformément éclairée, et se fixa sur Harey ; elle était debout, au fond, à côté d'un fauteuil. Snaut reporta son regard vers moi ; j'abaissai imperceptiblement les paupières. Il s'inclina et je dis d'un ton dégagé :

— Harey, voici le docteur Snaut !... Snaut, voici ma femme !

— Je suis... je ne suis qu'un membre très discret de l'équipe, je ne me montre pas souvent, c'est pourquoi... — Son hésitation se prolongea dangereusement, mais il parvint à achever : C'est pourquoi je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer plus tôt...

Harey sourit et lui tendit la main, qu'il serra avec une certaine stupéfaction ; il cligna plusieurs fois des yeux et resta à la regarder sans rien dire.

Je le pris par l'épaule.

— Excusez-moi, dit-il à Harey. Je voulais te parler, Kelvin...

Avec une superbe aisance, je répondis :

— Bien sûr, je suis à ta disposition. — Je jouais une sinistre comédie, mais que faire d'autre ? — Harey, ma chérie, ne te dérange pas ! Nous devons discuter des questions de travail assez ennuyeuses...

Je pris Snaut par le coude et je le conduisis vers les sièges qui se trouvaient de l'autre côté de la salle. Harey s'assit dans le fauteuil que j'avais occupé précédemment ; elle l'avait tourné de telle façon qu'elle pouvait nous voir par-dessus son livre.

Je demandai tout bas :

— Quoi de neuf ?

Il chuchota entre ses dents :

— J'ai divorcé. — Si, quelques jours auparavant, on m'avait rapporté un tel début de conversation, je n'aurais pas manqué de rire ; mais, dans la Station, mon sens de l'humour s'était émoussé. — Depuis hier soir, j'ai vécu des heures qui comptent pour des années, ajouta-t-il. Des années qu'on n'oublie pas. Et toi ?

Au bout d'un instant, je répondis :

— Rien...

Je ne savais pas quoi dire. Je l'aimais bien ; pourtant, je me méfiais de lui, ou plutôt je me méfiais du motif de sa visite.

Il répéta :

— Rien ? Tu devais...

Je fis semblant de ne pas comprendre :

— Quoi ?

Les yeux à demi fermés, il se pencha si près de moi, que je sentis la tiédeur de son haleine sur mon visage :

— Nous nous empêtrons dans cette histoire, Kelvin. Je n'arrive plus à joindre Sartorius. Je sais seulement ce que je t'ai écrit, ce qu'il m'a raconté après notre petite conférence...

— Il a débranché son téléphone ?

— Non, il y a eu un court-circuit chez lui. Il l'a peut-être provoqué volontairement, à moins que... — Il serra le poing et esquissa le geste de fracasser un objet. Un sourire déplaisant

souleva le coin de ses lèvres. Je le regardais sans mot dire. – Kelvin, je suis venu pour... qu’as-tu l’intention de faire ?

Je répondis lentement :

– Tu viens chercher ma réponse à ta lettre ? Je partirai en promenade, je n’ai pas de raison de refuser. Je préparais justement mon voyage...

Il m’interrompit :

– Non ! il ne s’agit pas de ça.

Je simulai la surprise :

– Non ? Alors quoi ? J’écoute.

Il marmonna :

– Sartorius... croit qu’il est sur la voie... – Snaut ne me quittait pas des yeux. Je ne bougeais pas ; j’essayais de conserver un air indifférent. – Il y a d’abord eu cette opération Rayons X, qu’il a organisée avec Gibarian, tu te rappelles. Ça peut avoir entraîné une certaine modification...

– Quelle modification ?

– Ils ont directement envoyé un faisceau de rayons dans l’océan, en modulant seulement l’intensité suivant un programme.

– Je sais. Niline l’avait déjà fait, et beaucoup d’autres.

– Oui, mais les autres avaient administré un faible rayonnement. Cette fois-ci, c’était un rayonnement puissant. Ils ont expédié dans l’océan toute l’énergie qu’ils avaient à leur disposition.

– Ça peut amener des conséquences désagréables... violation de la convention des Quatre et de l’ONU...

– Kelvin ! tu sais bien que, maintenant, ça n’a plus aucune importance. Gibarian est mort.

– Ah, Sartorius va tout lui fourrer sur le dos ?

– Je ne sais pas. Nous n’en n’avons pas parlé. Ça n’a pas d’importance. Sartorius est frappé du fait que les « visiteurs » arrivent toujours quand on se réveille. Il en déduit que l’océan s’intéresse surtout à notre sommeil et tire de nous ses recettes de production pendant que nous dormons. À présent, Sartorius voudrait lui envoyer notre « état de veille » – nos pensées éveillées – tu comprends ?

– Par la poste ?

— Garde tes plaisanteries pour ton usage intime ! Un faisceau de rayons sera modulé par les courants cérébraux de l'un d'entre nous.

Je commençais à voir clair :

— Ah, et l'un d'entre nous, c'est moi ?

— Oui, Sartorius a pensé à toi.

— Tu le remercieras de ma part.

— Alors ?

Je me taisais. Snaut jeta un coup d'œil vers Harey, qui lisait d'un air absorbé, puis il me regarda de nouveau. Je me sentais pâlir.

— Alors ? répéta-t-il.

Je haussai les épaules :

— L'idée de transmettre par rayons X ces sermons sur la grandeur de l'homme me paraît absolument bouffonne. Et à toi aussi, n'est-ce pas ?

— Vraiment ?

— Oui.

— Très bien, dit-il en souriant comme si j'avais accédé à son désir, alors tu es contre ce projet de Sartorius ?

J'ignorais comment cela s'était passé, mais à son expression je voyais qu'il m'avait mené par le bout du nez.

— Très bien, reprit-il. Il y a un second projet : construire un appareil Roche.

— Un annihilateur ?

— Oui. Sartorius a déjà entrepris les calculs préliminaires. C'est sérieux. Et ça ne demande même pas une grande dépense d'énergie. L'appareil produira des antichamps magnétiques vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pendant un temps indéterminé.

— Comment est-ce que tu te représentes ça ?

— C'est très simple. Il s'agit d'antichamps de neutrinos. La matière ordinaire ne subira aucun changement. Seules les... structures de neutrinos seront anéanties. Tu comprends ?

Satisfait, il souriait. Je demeurai immobile, la bouche entrouverte. Il cessa de sourire. Le front plissé, il me considérait attentivement et il attendit un moment avant de parler :

— Bon, nous abandonnons le premier projet, le projet « Pensée » ? Quant au second projet, Sartorius s'en occupe activement. Appelons-le projet « Libération » !

Je fermai un instant les yeux. Brusquement, je me décidai. Snaut n'était pas physicien. Sartorius avait débranché ou détruit son téléphone. Parfait !

Puis je répondis :

— J'appellerais plutôt ce second projet « Opération Abattoir ».

— Tu t'es déjà exercé au métier de tueur. Ne me dis pas le contraire ! Cette fois-ci, il s'agit de quelque chose d'absolument différent. Plus de « visiteurs », plus de créations F – plus rien ! La désagrégation succède instantanément à la matérialisation.

Je hochai la tête, avec un sourire que j'espérais rendre aussi naturel que possible :

— Il y a un malentendu. Je ne te parle pas de scrupules moraux, mais d'instinct de conservation. Mon cher Snaut, je n'ai pas envie de mourir.

— Quoi ?

Il me regardait avec méfiance.

Je tirai de ma poche un feuillet couvert de formules :

— Moi aussi, j'ai envisagé cette « expérience » Ça t'étonne ? C'est pourtant moi qui ai avancé l'hypothèse des neutrinos, non ? Regarde ! On peut faire naître des antichamps. En effet, c'est inoffensif pour la matière ordinaire. Mais au moment de la déstabilisation, quand la structure de neutrinos se désintègre, nous libérons l'énergie qui maintient la structure – un surplus d'énergie considérable se dégage. Si nous admettons pour un kilogramme de substance au repos 10^8 ergs, nous obtiendrons, pour une création F. 5^7 multiplié par 10^8 . Tu sais ce que ça signifie ?... l'équivalent d'une petite charge d'uranium explosant à l'intérieur de la Station.

— Qu'est-ce que tu racontes ! Mais... Sartorius a sûrement considéré tout ça...

J'eus un sourire méchant :

— Pas forcément ! Vois-tu, Sartorius appartient à l'école de Frazer et Cajolla. Selon leurs théories, au moment de la désagrégation, toute l'énergie latente est libérée sous forme d'un

rayonnement lumineux – une lumière puissante, peut-être pas sans danger, mais sans pouvoir de destruction. Cependant, il existe d'autres hypothèses, d'autres théories concernant les champs de neutrinos. Selon Cayatte, selon Awalow, selon Sion, la portée de l'émission est considérablement plus étendue ; à son maximum, le dégagement d'énergie devient une puissante émission de rayons gamma. Sartorius fait confiance à ses maîtres et à leurs théories, c'est très beau, mais il existe d'autres maîtres et d'autres théories. Et sais-tu, Snaut – je continuais, voyant que mes paroles l'avaient impressionné –, il faut aussi tenir compte de cet océan ! Pour réaliser ses créations, il a sûrement suivi une méthode optimale. En d'autres termes, les procédés de l'océan me semblent un argument en faveur de l'autre école, et contre Sartorius.

— Donne-moi ce papier, Kelvin...

Je lui donnai le feuillet. Il inclina la tête et essaya de déchiffrer mes griffonnages.

Du bout du doigt, il souligna quelque chose :

— Qu'est-ce que c'est ?

Je repris le papier :

— Ça ? le tensor de transmutation du champ magnétique.

— Donne...

— Pourquoi ?

Je savais ce qu'il allait répondre.

— Je dois montrer ces calculs à Sartorius.

— Comme tu voudras... – J'avais pris un ton indifférent. – Je peux te donner ce feuillet, évidemment. Seulement, vois-tu, personne n'a encore vérifié ces théories par expérience ; nous ne connaissions pas encore de telles structures. Il fait confiance à Frazer, et moi j'ai suivi la théorie de Sion. Sartorius te dira que je ne suis pas physicien, que Sion ne l'est pas non plus. Ou, du moins, pas selon son point de vue. Il discutera. Je n'ai pas envie d'une discussion, qui m'amènerait à me rétracter, pour la plus grande gloire de Sartorius. Toi, je peux te convaincre. Je ne suis pas de force à convaincre Sartorius et je ne m'y essaierai pas.

— Alors, qu'est-ce que tu veux faire ? Il s'est mis au travail...

Snaut parlait d'une voix sans timbre. Il s'était voûté ; toute son animation était retombée. J'ignorais s'il se fiait à moi ; à vrai dire, cela m'était bien égal.

Je répondis tout bas :

— Ce que je veux faire ? Ce que fait un homme qu'on essaie de tuer.

— Je tâcherai de communiquer avec lui. Il a peut-être prévu des précautions..., grogna Snaut, puis il redressa la tête : Écoute ! et si... et le premier projet ? Tu accepterais ? Sartorius serait d'accord. Sûrement. C'est... en tout cas, c'est une chance à courir.

— Tu y crois ?

— Non, répondit-il immédiatement. Mais qu'est-ce qu'on risque ?

Je ne voulais pas accepter trop vite. Je tenais à gagner du temps et Snaut pouvait m'aider à prolonger le délai.

— Je réfléchirai.

— Bon, je m'en vais, grogna Snaut. — Quand il se leva, tous ses os craquèrent. — Il faudra commencer par un encéphalogramme, dit-il en frottant son tablier, comme s'il s'efforçait d'effacer une tache invisible.

— Bien.

Sans prendre congé de Harey, il marcha vers la porte. Le livre posé sur ses genoux, Harey le regarda sortir. Quand la porte se fut refermée, je me levai. Je défroissai la feuille de papier que je tenais à la main. Les formules étaient exactes. Je ne les avais pas falsifiées. Mais Sion aurait-il approuvé mes développements ? Probablement pas.

Je tressaillis ; Harey s'était approchée et m'avait touché l'épaule.

— Kris !

— Quoi, ma chérie ?

— Qui était-ce ?

— Le docteur Snaut, je te l'ai dit.

— Quel genre d'homme ?

— Je le connais mal... pourquoi ?

— Il me regardait d'une façon tellement bizarre...

— Tu lui plaisais.

Elle secoua la tête :

— Non, il me regardait autrement... comme... comme si...

Elle frissonna, leva les yeux sur moi et les baissa aussitôt :

— Sortons d'ici...

L'oxygène liquide

J'étais étendu dans la chambre obscure. Engourdi, je regardais fixement – depuis combien de temps ? – le cadran lumineux de la montre attachée à mon poignet. J'entendais ma respiration et j'éprouvais un vague étonnement. En fait, j'étais profondément indifférent à cet anneau de chiffres phosphorescents et même à mon étonnement. J'attribuai tout cela à la fatigue – l'engourdissement, l'étonnement et l'indifférence. Je me tournai sur le côté ; le lit me parut étrangement large. Je retins mon souffle ; aucun bruit ne troublait le silence. Harey ! Pourquoi ne l'entendais-je pas respirer ? Mon bras traversa la surface du lit ; j'étais seul.

J'allais appeler Harey, quand j'entendis des pas. Un homme grand et pesant approchait...

Je demandai tranquillement :

— Gibarian ?

— Oui, c'est moi. N'allume pas la lampe !

— Non ?

— Ce n'est pas nécessaire. Et il vaut mieux que nous restions dans l'obscurité.

— Mais tu es mort ?

— Ne t'inquiète pas de ça ! Tu as reconnu ma voix, n'est-ce pas ?

— Oui. Pourquoi t'es-tu tué ?

— Je ne pouvais pas faire autrement. Tu es arrivé avec un retard de quatre jours. Si tu étais arrivé plus tôt, je n'aurais peut-être pas été obligé de me tuer. Mais ne te tourmente pas. Je ne regrette rien.

— Tu es vraiment là, je ne dors pas ?

— Ah, tu crois que tu rêves de moi, comme tu croyais rêver de Harey ?

— Où est-elle ?

— Pourquoi devrais-je savoir où elle est ?
— J'ai l'impression que tu le sais.
— Garde tes impressions pour toi. Disons que je la remplace.
— Je voudrais qu'elle soit aussi là !
— C'est impossible.
— Pourquoi ? Tu sais bien qu'en réalité ce n'est pas toi qui es ici, qu'il ne s'agit que de moi...

— Non. C'est vraiment moi qui suis ici. C'est de nouveau moi. Mais ne perdons pas notre temps en bavardages inutiles !

— Tu repartiras ?

— Oui.

— Et, alors, elle reviendra ?

— Tu y tiens ? Qu'est-elle pour toi ?

— Elle m'appartient.

— Tu as peur d'elle.

— Non.

— Elle t'inspire de la répulsion...

— Qu'attends-tu de moi ?

— Tu es en droit de t'apitoyer sur ton sort, pas sur le sien. Elle aura toujours vingt ans. Tu le sais très bien !

Soudain, sans raison précise, je m'apaisai. Je l'écoutais calmement. Il me sembla qu'il s'était encore rapproché et qu'il se tenait maintenant au pied du lit. Je ne le voyais pas ; l'obscurité demeurerait impénétrable.

Je murmurai :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Au bout d'un instant, il répondit :

— Sartorius a convaincu Snaut que tu l'avais dupé. À présent, c'est eux qui cherchent à te duper. Sous prétexte de monter un appareil émetteur de rayons X, ils construisent un annihilateur de champ magnétique.

— Où est-elle ?

— N'entends-tu pas ce que je te dis ? Je suis venu t'avertir !

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas. Prends garde ! Tu auras besoin d'une arme. Tu ne peux compter sur personne.

— Je peux compter sur Harey.

J'entendis un bruit assourdi ; il riait.

— Évidemment, tu peux compter sur elle, dans une certaine mesure. Et, finalement, tu peux avoir recours au même expédient que moi.

— Tu n'es pas Gibarian.

— Ah, vraiment, et qui suis-je ? Un personnage de rêve ?

— Non. Tu n'es qu'une marionnette. Mais tu ne le sais pas.

— Et comment sais-tu qui tu es ?

Je voulus me lever ; je ne pouvais pas bouger. Gibarian parlait. Je ne comprenais pas ce qu'il disait ; j'entendais seulement le son de sa voix. Je luttais désespérément, m'efforçant de vaincre l'inertie de mon corps. Une secousse et... je me réveillai. Je happai l'air avidement. Il faisait nuit. J'avais rêvé, c'était un cauchemar. Et voici que j'entendis une voix lointaine, monotone : « ... un dilemme, que nous sommes incapables de trancher. Nous nous persécutons nous-mêmes. Les polythères se servent uniquement d'une sorte d'amplificateur sélectif de nos pensées. Dès que nous tentons de trouver la motivation de ces phénomènes, nous tombons dans l'anthropomorphisme. Où il n'y a pas d'hommes, il ne peut y avoir de motifs accessibles à l'homme. Pour pouvoir continuer les recherches, il faut anéantir soit ses propres pensées, soit leur forme matérialisée. Il n'est pas en notre pouvoir d'anéantir nos pensées. Quant à anéantir leur forme matérialisée, cela ressemblerait à un meurtre. »

J'avais aussitôt reconnu la voix de Gibarian. Je tâtai le drap à côté de moi ; j'étais seul dans le lit. Je m'étais rendormi, je rêvais de nouveau...

Je l'interpellai :

— Gibarian ?

La voix s'interrompit au milieu d'un mot. J'entendis un faible jappement et je sentis un courant d'air sur mon visage.

Je bâillai :

— Eh bien, Gibarian, tu me poursuis d'un rêve à l'autre...

J'entendis un bruissement tout près de moi ; j'élevai la voix :

— Gibarian !

Les ressorts du lit grincèrent. Une voix murmura à mon oreille :

— Kris... c'est moi.

— C'est toi, Harey ? Et Gibarian ?

— Kris... Kris... mais il... tu m'as dit qu'il était mort !

D'une voix traînante, je répondis :

— Il peut vivre dans un rêve. — Je n'étais pourtant pas absolument certain d'avoir rêvé. — Il m'a parlé, il était ici...

J'avais terriblement sommeil. Si j'ai sommeil, me dis-je, autant dormir. J'effleurai du bout des lèvres le bras tiède de Harey et je repris ma place au creux de l'oreiller. Harey dit encore quelque chose, mais j'étais déjà assoupi.

À la lumière rouge du matin, je me rappelai les événements de la nuit. J'avais rêvé que je parlais avec Gibarian. Mais ensuite... J'avais entendu sa voix, je l'aurais juré sous serment. Je ne me rappelais pas très bien ce qu'il avait dit. Ce n'était plus une conversation ; cela ressemblait à un discours. Un discours ?...

Harey faisait sa toilette. L'eau coulait dans la salle de bains. Je regardai sous le lit, où quelques jours plus tôt j'avais caché le magnétophone. Il n'était plus là.

— Harey ! — Elle montra son visage ruisselant d'eau. — Tu n'as pas vu un magnétophone sous le lit, un petit magnétophone de poche ?

— Il y avait plusieurs choses sous le lit. J'ai tout posé là-dessus !

Elle montra une étagère, à côté de la pharmacie, et disparut dans la salle de bains. Je sautai à bas du lit.

Mes recherches demeurèrent sans résultat. Quand Harey quitta la salle de bains, je dis :

— Tu as sûrement remarqué ce magnétophone...

Elle ne répondit pas ; elle se coiffait devant le miroir. Alors seulement, je m'aperçus qu'elle était pâle et son regard, quand je le rencontrai dans le miroir, exprimait une curiosité soupçonneuse.

Têtu, je repris :

— Harey, le magnétophone n'est pas sur cette étagère !

— Tu n'as rien de plus important à me dire ?

Je marmonnai :

— Je te demande pardon. Tu as raison, je suis stupide de faire tant d'histoires pour un magnétophone.

Non, surtout pas de dispute !

Nous allâmes prendre notre petit déjeuner. Harey ne se comportait pas comme les autres jours ; mais il m'était impossible de définir la différence. Elle regardait autour d'elle ; plusieurs fois, perdue dans ses pensées, elle n'entendit pas ce que je lui disais. Et une fois, quand elle releva la tête, je vis que ses yeux étaient humides.

Je murmurai :

— Qu'est-ce que tu as, tu pleures ?

Elle balbutia :

— Oh, laisse-moi tranquille ! Ce ne sont pas de vraies larmes.

Je n'aurais peut-être pas dû me contenter de cette réponse, mais je ne redoutais rien autant que les « conversations sincères ». J'étais d'ailleurs préoccupé par d'autres problèmes ; j'avais rêvé que Snaut et Sartorius complotaient contre moi et, certain d'avoir simplement rêvé, je me demandais cependant si je trouverais dans la Station quelque arme défensive. Je m'inquiétais uniquement d'avoir une arme, sans chercher à imaginer ce que j'en ferais. Je dis à Harey que je devais inspecter les réserves et les magasins d'entrepôt. Silencieusement, elle me suivit.

Je fouillai les caisses, je furetai dans les capsules et, quand je fus arrivé tout en bas, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil dans la centrale de réfrigération. Je ne voulus pas laisser entrer Harey ; j'entrouvris la porte et je parcourus du regard toute la salle. Le linceul sombre recouvrait une forme allongée ; de la porte, je fus incapable de voir si la femme noire dormait encore à côté du cadavre de Gibarian. Il me sembla qu'elle n'était plus là.

Je ne trouvai rien qui me convînt. J'errais d'un magasin à l'autre et mon humeur devenait de plus en plus maussade. Soudain, je constatai que Harey avait disparu. Elle reparut aussitôt – elle s'était attardée dans le couloir. Alors qu'il lui était si pénible de me perdre de vue, même un court instant, elle avait essayé de s'éloigner de moi ! Voilà qui aurait dû me surprendre. Je continuais pourtant à afficher une attitude offensée – mais qui donc m'avait offensé ? – et à me conduire, en vérité, comme un crétin.

Je souffrais d'un violent mal de tête. Enragé, je vidai par terre tout le contenu de la pharmacie – pas trace de cachets antinévralgiques ! Je n'avais pas envie de retourner dans la salle d'opération. Je n'avais envie de rien. Jamais, je n'avais été de plus mauvaise humeur. Harey glissait comme une ombre à travers la chambre ; de temps en temps, elle se retirait quelque part – je ne sais où, je ne lui prêtais aucune attention – puis elle revenait.

L'après-midi, dans la cuisine (nous venions de déjeuner, mais Harey n'avait, en fait, rien avalé du tout ; affligé de mon mal de tête, sans appétit moi-même, je n'avais pas tenté de l'encourager à manger), Harey quitta sa place et vint s'asseoir à côté de moi ; elle pinça la manche de ma blouse.

Je grognai :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

J'avais l'intention de monter, car les tuyaux résonnaient d'échos crépitants – Sartorius, semblait-il, tripatouillait un appareil à haut voltage. Mais j'aurais dû emmener Harey avec moi. Déjà difficile à justifier dans la bibliothèque, sa présence risquait de provoquer ailleurs, à proximité des machines, quelque remarque malencontreuse de la part de Snaut. Je renonçai à sortir.

— Kris, murmura-t-elle, où est-ce que nous en sommes, tous les deux ?

Je soupirai malgré moi ; décidément, je n'étais pas en veine ce jour-là.

— Tout va très bien. Pourquoi ?

— Je voudrais te parler.

— Bon, j'écoute.

— Pas comme ça.

— Comment ? J'ai mal à la tête, tu le sais, j'ai un tas de soucis...

— Un peu de bonne volonté, Kris !

Je me forçai à sourire ; ce fut sûrement un sourire misérable.

— Parle, ma chérie, je t'en prie.

— Tu me diras la vérité ?

Je fronçai les sourcils ; ce préambule ne me plaisait pas.

— Pourquoi mentirais-je ?

— Tu as peut-être tes raisons, des raisons graves. Mais si tu veux que... écoute, ne me dis pas de mensonges ! — Je me taisais. — Je vais te dire quelque chose, et puis toi tu me diras aussi quelque chose. Bien ? Mais promets-moi de me répondre la vérité, sans détours ! — J'évitais son regard, qui cherchait mes yeux. — Je te l'ai déjà dit, je ne sais pas comment je suis arrivée ici. Toi, tu le sais peut-être. Attends ! Tu ne le sais peut-être pas. Mais si tu le sais, et que tu ne peux pas me le dire maintenant, me le diras-tu un jour, plus tard ? Je ne m'en porterais pas plus mal, et tu m'accorderais en tout cas une chance.

Un sang glacé courait dans mes veines ; je bégayai :

— Que racontes-tu, mon enfant... quelle chance ?

— Kris, qui que je sois, je ne suis sûrement pas un enfant. Tu as promis de répondre.

« Qui que je sois ! » Ma gorge s'était nouée et je regardais Harey en secouant stupidement la tête, comme si je me défendais d'en entendre davantage.

— Je ne te demande pas d'explications. Il suffit que tu me dises que tu n'es pas autorisé à parler.

Je répondis d'une voix enrouée :

— Je ne te cache rien...

Elle se leva :

— Très bien.

J'aurais voulu dire quelque chose. Nous ne pouvions pas en rester là. Mais les mots ne passaient pas.

— Harey...

Debout devant la fenêtre, elle me tournait le dos. L'océan bleu-noir s'étendait sous un ciel nu.

— Harey, si tu crois que... Harey, tu sais bien que je t'aime...

— Moi ?

Je m'approchai ; je voulais la prendre dans mes bras. Elle se dégagea et repoussa ma main.

— Tu es trop bon, dit-elle. Tu m'aimes ? Je préférerais que tu me battes !

— Harey, ma chérie !

— Non, non, tais-toi !

Elle revint vers la table et rassembla les assiettes. Je contemplais l'océan. Le soleil déclinait ; l'ombre de la Station

s'allongeait en ondoyant avec les vagues. Harey laissa échapper une assiette, qui tomba sur le sol. L'eau coulait dans l'évier. Un arc d'or terni cernait le firmament roussâtre. Si seulement je savais quoi faire ! Oh, si seulement je savais... Soudain, ce fut le silence. Harey se tenait derrière moi.

— Non, ne te retourne pas, dit-elle à voix basse. Tu n'es coupable de rien, Kris. Je le sais. Ne te tourmente pas.

Je tendis le bras pour la saisir. Elle s'enfuit au fond de la cuisine et souleva une pile d'assiettes :

— Dommage qu'elles soient incassables, je les briserais volontiers, je les casserais toutes !

Un instant, je pensai qu'elle allait vraiment jeter les assiettes par terre ; mais elle me regarda et sourit :

— N'aie pas peur, je ne ferai pas de scènes.

L'esprit en alerte, je me réveillai au milieu de la nuit ; je m'assis dans le lit. La chambre était obscure ; par la porte entrouverte, une faible clarté arrivait de la rotonde. J'entendis un sifflement sinistre, qu'accompagnaient des coups lourds, amortis, comme si quelque corps massif frappait furieusement un mur. Un météore avait heurté la carapace de la Station ! Non, pas un météore, une fusée, puisque j'entendais un râle horrible, traînant...

Je me secouai. Il n'y avait pas plus de fusée que de météore. Quelqu'un râlait au fond du couloir !

Je courus dans la direction d'où venait le bruit. J'aperçus un rectangle lumineux ; la porte du petit atelier était ouverte. Je me précipitai à l'intérieur.

Une vapeur glacée m'enveloppa. Mon souffle retombait en neige. Des flocons blancs tournoyaient au-dessus d'un peignoir de bain, et sous le peignoir il y avait un corps qui se soulevait faiblement et cognait le sol. Le nuage de givre m'empêchait de rien voir distinctement. Je me jetai sur Harey, je la saisis à bras-le-corps ; le peignoir me brûlait la peau. Harey continuait à râler. Je courais le long du couloir ; je dépassai plusieurs portes ; je ne sentais plus le froid. Je sentais seulement une haleine, qui me brûlait la nuque comme une flamme.

Je déposai Harey sur la table d'opération et j'écartai le peignoir. Harey ! Un visage misérable, agité de frémissements. Les lèvres étaient couvertes d'une couche épaisse et noire de sang gelé ; la langue étincelait, hérissée de cristaux de glace.

De l'oxygène liquide... Les bouteilles Deware entassées dans l'atelier contenaient de l'oxygène liquide. Des débris de verre avaient craqué sous mes pas, quand je m'étais approché de Harey. Quelle quantité d'oxygène avait-elle bu ? Peu importe ! La trachée-artère, la gorge, les poumons, tout était brûlé ; l'oxygène liquide ronge les chairs plus sûrement que les acides concentrés. La respiration faiblissait – un grincement, un bruit sec de papier déchiré. Elle avait les yeux fermés. C'était l'agonie.

J'examinai les grandes armoires vitrées, remplies d'instruments et de médicaments. Une trachéotomie ? Une intubation ? Elle n'a plus de poumons ! Des médicaments ? Tant de médicaments !

Des rangées de flacons de couleur et de boîtes s'alignaient sur les rayons. Elle râlait encore ; un filet de brume s'échappait d'entre ses lèvres ouvertes.

Les thermophores...

Je commençai à les chercher, puis je changeai d'avis. Je courus vers une autre armoire, je bouleversai des boîtes d'ampoules. Et maintenant, une seringue – où sont les seringues ? En voici une, qu'il faut stériliser. Je luttais en vain avec le couvercle du stérilisateur ; mes doigts gourds, insensibles, refusaient de se replier.

Le râle s'amplifia. Je bondis auprès de Harey. Elle avait ouvert les yeux.

— Harey !

Ce n'avait pas même été un murmure ; j'étais sans voix. Mon visage ne m'appartenait plus, les lèvres ne m'obéissaient pas ; je portais un masque de plâtre. Je regardais Harey. Les côtes tremblaient sous la peau blanche ; la neige avait fondu et les cheveux humides s'étaient répandus sur l'appuie-tête. Et Harey me regardait.

— Harey !

J'étais incapable d'en dire davantage. Je me tenais là, raide comme une bûche ; mes mains pendaient, étrangères à mon

corps. J'éprouvais une sensation de brûlure, qui montait des pieds, grimpait, s'attaquait à mes lèvres, à mes paupières.

Une goutte de sang fondit et s'écoula le long de sa joue, dessinant un trait oblique. La langue tressaillit et disparut. Harey continuait à râler.

Je saisis son poignet ; je ne perçus aucune pulsation. Je collai mon oreille sous le sein gauche, contre le corps glacé. J'entendis le vacarme d'une tempête déchaînée et, au loin, un galop, les battements du cœur, tellement accélérés que je ne pouvais pas les compter. Je demeurai ainsi penché, les paupières baissées ; quelque chose me toucha la tête. Harey avait glissé ses doigts dans mes cheveux. Je me redressai.

Elle gémit :

— Kris !

Je lui pris la main ; elle répondit à mon geste par une pression qui me broya les os. Puis elle grimaça affreusement et de nouveau perdit connaissance. Je ne voyais plus que le blanc de ses yeux ; un grondement strident déchira sa gorge et des convulsions ébranlèrent tout son corps. J'avais du mal à la maintenir sur la table d'opération ; elle m'échappa et sa tête alla heurter le bord d'une cuvette de porcelaine. Je la rattrapai : j'essayai de la maîtriser, mais à chaque instant un spasme violent la soulevait et elle s'arrachait à mon étreinte. Je ruisselais de sueur ; mes jambes vacillaient. Quand les convulsions faiblirent, je tentai de la coucher. Elle projeta son torse en avant et aspira l'air. Soudain, les yeux, les yeux de Harey, éclairèrent cet horrible visage ensanglanté.

— Kris... depuis quand... depuis quand, Kris ?

Elle s'étrangla ; une écume rose monta à ses lèvres. Les convulsions la reprirent. Avec le restant de mes forces, je m'accrochais à ses épaules. Elle tomba sur le dos ; ses dents claquèrent. Elle haletait.

— Non, non, non, soupirait-elle précipitamment, et je croyais que la fin approchait.

Mais les convulsions recommencèrent. Et de nouveau, je la tenais dans mes bras ; de temps en temps, elle aspirait l'air péniblement et toutes ses côtes saillaient. Puis les paupières se fermèrent à moitié sur les yeux aveugles. Elle se raidit. Cette

fois-ci, c'était la fin. Je ne tentai même pas d'essuyer l'écume de ses lèvres. J'entendis une sonnerie lointaine. Je guettais le dernier soupir – alors, mes forces m'abandonneraient complètement et je m'écroulerais sur le sol.

Elle continuait à respirer ; le râle n'était plus qu'un sifflement léger. La poitrine, qu'aucun frémissement n'agitait plus, recommença à s'animer au rythme rapide des battements du cœur. Les joues se coloraient. Le dos voûté, je la contemplais ; je ne comprenais pas encore. J'avais les mains moites ; une matière douce et souple me bouchait les oreilles ; j'entendais pourtant cette sonnerie qui persistait.

Harey souleva les paupières et nos yeux se rencontrèrent.

Je voulus prononcer son nom ; aucun son ne traversa mes lèvres. Mon visage restait mort ; je portais toujours ce masque pesant. Je ne pouvais que la regarder.

Elle bougea la tête, examina la salle. Quelque part, derrière moi, dans un autre monde, de l'eau tombait goutte à goutte d'un robinet mal fermé. Harey s'appuya sur un coude ; elle s'assit. Je reculai. Elle m'observait.

— Quoi, dit-elle, qu'est-ce qu'il y a ? Ça n'a pas réussi ? Pourquoi... pourquoi me regardes-tu comme ça ? — Et, brusquement, un cri atroce : Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

Le silence. Elle considéra ses mains, remua les doigts.

— C'est moi ? demanda-t-elle.

Du bout des lèvres, en un souffle, je dis :

— Harey...

Elle répéta :

— Harey ?

Lentement, elle se laissa glisser par-dessus le bord de la table d'opération. Elle chancela, retrouva son équilibre et fit quelques pas. Elle agissait dans un état de stupeur ; elle me regardait, sans paraître me voir.

— Harey ? répéta-t-elle encore. Mais... je ne suis pas Harey. Qui... suis-je ? Harey ? Et toi, toi ?

Ses yeux s'agrandirent, brillèrent et un sourire étonné illumina son visage :

— Et toi, Kris ? Peut-être que toi aussi...

Je me taisais ; j'avais reculé jusqu'à la paroi ; j'étais appuyé contre la porte d'un placard.

Le sourire s'évanouit.

— Non, dit-elle. Non, tu as peur. Mais je ne peux pas supporter cette situation. C'est impossible. Je ne savais rien. Maintenant encore, je ne comprends rien. Non, c'est impossible ! Je... — Elle serra ses poings blancs et se frappa la poitrine. — Je ne savais rien, sinon... sinon que j'étais Harey ! Tu penses peut-être que je joue la comédie ? Je ne joue pas la comédie, je te le jure, je ne joue pas la comédie !

Elle gémit les derniers mots et s'effondra sur le sol en sanglotant. Quelque chose céda en moi.

D'un bond, je fus auprès d'elle et je l'entourai de mes bras. Elle luttait, me repoussait en sanglotant sans larmes, et elle criait :

— Laisse-moi, laisse-moi ! Je te dégoûte, je le sais ! Je ne veux pas, je ne veux pas ! Tu vois bien que ce n'est pas moi, pas moi, pas moi...

Je la secouai et je hurlai :

— Tais-toi !

Agenouillés l'un devant l'autre, nous hurlions tous les deux. La tête de Harey s'abattit sur mon épaule. Je la serrai contre moi de toutes mes forces. Haletants, nous ne bougions plus. L'eau s'écoulait goutte à goutte du robinet.

Elle bredouilla, le visage au creux de mon épaule :

— Kris... dis-moi ce que je dois faire pour disparaître ! Kris...

Je criai :

— Tais-toi !

Elle redressa la tête et me regarda :

— Comment, toi non plus, tu ne sais pas ? On ne peut rien faire, rien ?

— Harey... pitié !

— J'ai essayé... Non, non, laisse-moi, je ne veux pas que tu me touches ! Je te dégoûte.

— Ce n'est pas vrai !

— Tu mens... je te dégoûte... et, moi aussi, je me dégoûte moi-même... oh, si je pouvais, si seulement je pouvais.

— Tu te tuerais ?

— Oui.

— Et moi, je ne veux pas ! Tu as compris ? Je ne veux pas que tu meures. Je veux que tu sois là, avec moi, je ne désire rien d'autre !

Les grands yeux gris me regardèrent fixement.

— Tu mens, dit-elle tout bas.

Je la lâchai et je me levai ; elle resta assise sur le sol.

— Dis-moi ce que je dois faire pour que tu me croies ! Je te jure que je ne mens pas. Toi seule existes, toi seule comptes pour moi.

— Il est impossible que tu dises la vérité, puisque je ne suis pas Harey.

— Alors, qui es-tu ?

Elle se tut un long moment. À plusieurs reprises, son menton trembla. Enfin, elle baissa la tête et murmura :

— Harey... mais... je sais que ce n'est pas vrai. Ce n'est pas moi... que tu as aimée autrefois.

— En effet, mais le passé n'existe plus, le passé est mort. Ici, aujourd'hui, c'est toi que j'aime. Tu comprends ?

Elle secoua la tête :

— Tu es bon. Ne crois pas que je n'apprécie pas tout ce que tu as fait. Tu as agi pour le mieux, tu as fait tout ce que tu as pu. Mais il n'y a rien à faire. Le premier matin, quand j'attendais à côté de ton lit que tu te réveilles, je ne savais rien. Trois jours seulement se sont écoulés, mais il me semble que c'était il y a très, très longtemps. Je me conduisais comme une folle. J'avais du brouillard plein la tête. Je ne me rappelais rien, je ne m'étonnais de rien – je me sentais comme on se sent après une narcose, ou après une longue maladie.

Je pensais même que j'avais peut-être été malade, et que tu ne voulais pas me le dire. Puis certains événements m'ont donné à réfléchir. Tu sais à quoi je fais allusion. Ensuite, tu as eu cette conversation dans la bibliothèque, avec cet homme – comment s'appelle-t-il ? – Snaut, oui. Tu as refusé de rien m'expliquer, alors je me suis levée la nuit et j'ai écouté la bande du magnétophone. Je n'ai menti que cette seule et unique fois, Kris – quand tu cherchais le magnétophone, je savais où il était,

je l'avais caché. L'homme qui a enregistré cette bande – comment s'appelle-t-il ?

— Gibarian.

— Oui, Gibarian. En l'écoutant, j'ai tout compris. Bien qu'en vérité je continue à ne rien comprendre. J'ignorais seulement que je ne peux pas me... que je ne suis pas... qu'il n'y a pas de fin. Il n'a rien dit à ce sujet. Il l'a peut-être dit, mais tu t'es réveillé, et j'ai arrêté le magnétophone. J'en avais assez entendu pour apprendre que je ne suis pas un être humain, mais un instrument.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Oui. Pour étudier tes réactions, ou quelque chose de ce genre-là. Chacun de vous a un... un instrument comme moi. Nous sortons de vos souvenirs, ou de votre imagination, je ne sais pas très bien. D'ailleurs, tu sais tout ça mieux que moi. Il raconte des choses tellement terribles, tellement invraisemblables... Si ça ne concordait pas avec le reste, je ne l'aurais sûrement pas cru !

— Le reste ?

— Oh, le fait que je n'ai pas besoin de dormir, et que je dois te suivre partout. Hier encore, je croyais que tu me détestais et cela me rendait malheureuse. Quelle idiote ! Mais comment aurais-je pu imaginer la vérité ? Lui, Gibarian, il ne haïssait pas du tout cette femme, qui était auprès de lui, mais il en parle d'une façon tellement... tellement épouvantable ! Alors seulement, j'ai compris que rien ne dépendait de moi, que je pouvais faire ceci ou cela, peu importe, toujours ce serait pour toi une torture. Pire qu'une torture, parce que les instruments de la torture sont passifs et innocents, aussi innocents que le caillou qui tombe et vous tue. Qu'un instrument de torture t'aime et souhaite ton bien, cela dépassait mon entendement. J'aurais voulu te raconter tout ça, te communiquer le peu que j'avais compris. Je me disais que cela te serait peut-être utile. J'ai même essayé de prendre des notes...

Je me raclai la gorge et je demandai péniblement :

— C'est pour ça que tu avais allumé une lampe ?

— Oui. Mais je n'ai rien pu écrire. Je cherchais en moi ce... tu sais, cette « influence »... j'étais affolée. Il me semblait que je

n'avais pas de corps sous la peau, qu'en moi il y avait quelque chose de... de différent, que je n'étais qu'une apparence, destinée à te tromper. Tu comprends ?

— Je comprends.

— Quand on ne dort pas la nuit, et qu'on réfléchit pendant des heures, on va très loin par la pensée, tu sais, et on s'engage sur des chemins bizarres...

— Oui, je sais.

— Mais je sentais battre mon cœur. Et je me souvenais que tu avais analysé mon sang. Comment est-il, mon sang, dis-moi, dis-moi la vérité ! À présent, tu peux me répondre la vérité.

— Ton sang est pareil au mien.

— Vraiment ?

— Je te le jure.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Je me disais que ce... cette chose inconnue se cachait peut-être quelque part en moi, que cela prenait peut-être très peu de place. Mais je ne savais pas où cela se cachait. À présent, je pense que j'essayais de trouver un subterfuge, parce que je n'osais pas me décider ; j'avais peur, je cherchais une autre issue. Mais, Kris, si j'ai le même sang que toi... si vraiment... Non, c'est impossible. Je serais déjà morte n'est-ce pas ? Cela signifie qu'il y a quand même une différence. Où est la différence ? Dans la tête ? Je suppose pourtant que je pense comme n'importe quel être humain... et je ne sais rien ! Si cette chose inconnue pensait dans ma tête, je saurais tout. Et je ne t'aimerais pas. Je jouerais la comédie, en étant consciente de jouer la comédie... Kris, je t'en prie, dis-moi tout ce que tu sais. Peut-être réussirons-nous à découvrir une solution ?

— Quelle solution ? — Elle se taisait. — Tu voudrais mourir ?

— Oui, je crois.

De nouveau le silence. Harey restait assise, ramassée sur elle-même. J'examinais la salle, le mobilier verni d'émail blanc, les instruments étincelants ; mon regard tentait désespérément de s'accrocher à quelque balise insoupçonnée jusqu'alors et qui se serait soudain révélée.

— Harey, est-ce que je peux aussi dire quelque chose ? — Elle attendit silencieusement. — C'est vrai, tu n'es pas exactement pareille à moi. Mais cette constatation n'a rien de péjoratif. Au

contraire. Quelle que soit d'ailleurs ton opinion à ce sujet, c'est grâce à cette... différence, que tu n'es pas morte.

Elle eut un petit sourire douloureux, un sourire d'enfant triste :

— Ça veut dire que je suis... immortelle ?

— Je ne sais pas. En tout cas, tu es beaucoup moins vulnérable que moi.

Elle murmura :

— C'est affreux...

— Peut-être moins affreux que tu ne le penses.

— Mais tu ne m'envies pas.

— Harey, j'ignore le... sort qui t'est réservé. À vrai dire, ton sort est aussi imprévisible que le mien, aussi imprévisible que le sort d'aucun des habitants de la Station. L'expérience va se poursuivre, et tout peut arriver...

— Ou rien.

— Ou rien. Et je t'avoue que je préfère qu'il n'arrive rien. Non parce que j'ai peur (bien que la peur, sans doute, joue son rôle dans cette affaire), mais parce qu'il n'y aura pas d'aboutissement. De cela, j'en suis absolument certain.

— Quel aboutissement ? Tu parles de cet... océan ?

Elle frissonna.

— Oui, le contact avec l'océan. J'estime que le problème est en réalité très simple. Un contact signifie l'échange de certaines connaissances, de certaines notions, ou du moins de certains résultats, de certains états de fait – mais s'il n'y a pas d'échange possible ? Si l'éléphant n'est pas un microbe géant, l'océan n'est pas un cerveau géant. De part et d'autre, évidemment, des tentatives peuvent être entreprises. Et la conséquence de l'une de ces tentatives, c'est que tu es là, maintenant, avec moi. Et je m'efforce de t'expliquer que je t'aime. Ta seule présence efface les douze années de ma vie que j'ai consacrées à l'étude de Solaris, et je désire te garder auprès de moi. M'as-tu été envoyée pour me torturer, ou pour adoucir mon existence, ou n'es-tu qu'un instrument ignorant sa fonction et dont on se sert pour m'examiner comme à travers un microscope ? Se sert-on de toi pour me témoigner de l'amitié, pour me porter un coup insidieux, ou pour se railler de moi ? Peut-être tout cela à la fois,

ou peut-être – et c’est le plus vraisemblable – s’agit-il de bien autre chose. Mais pourquoi nous soucier des intentions de nos parents – même si nos procréateurs ne se ressemblent nullement ? Tu répondras que notre avenir dépend de ces intentions, et je ne te contredirai pas. Pas plus que toi, je ne prévois l’avenir. Je ne peux pas même t’assurer que je t’aimerai toujours. Étant donné ce qui s’est passé, il faut s’attendre à tout. Peut-être demain serai-je transformé en une méduse verte ? Rien ne dépend de nous. Mais puisqu’il dépend de nous de prendre une décision aujourd’hui, décidons de rester ensemble ! Qu’en dis-tu ?

— Écoute, je voudrais encore te demander... Est-ce que je... je lui ressemble beaucoup ?

— Tu lui ressemblais beaucoup. Maintenant, je ne sais plus.

— Je ne comprends pas...

Elle s’était levée et me regardait de ses yeux immenses.

— Il n’y a plus que toi.

— Et tu es sûr que ce n’est pas elle, que c’est seulement moi, moi que...

— Oui, toi. Si tu étais vraiment elle, je ne pourrais peut-être pas t’aimer...

— Pourquoi ?

— Parce que j’ai fait quelque chose d’horrible.

— Tu as été... méchant avec elle ?

— Oui, quand nous...

— Ne dis rien !

— Pourquoi ?

— Pour que tu n’oublies pas que c’est moi qui suis ici, et pas elle.

Conversation

Le jour suivant, après le déjeuner, je trouvai sur ma table un billet de Snaut : Sartorius avait différé la construction de l'annihilateur et s'apprêtait à projeter une dernière fois un puissant faisceau de rayons dans l'océan.

— Harey, ma chérie, je dois aller voir Snaut.

L'aube rouge embrasait la fenêtre et divisait la chambre en deux parties. Nous nous tenions dans une région d'ombre bleue. Au-delà de cette zone d'ombre, tout était cuivré ; si un livre était tombé de son rayon, mon oreille aurait instinctivement guetté un résonnement métallique.

— Il s'agit de cette expérience. Seulement, je ne sais pas comment faire. Tu comprends, je préférerais...

Je m'interrompis.

— Kris, tu n'as pas à te justifier ! Je voudrais tellement... si cela ne durait pas trop longtemps.

— Ça durera un certain temps. Écoute, crois-tu que tu pourrais attendre dans le couloir ?

— J'essaierai. Et si je n'arrive pas à me dominer ?

— Qu'éprouves-tu exactement ? — J'ajoutai, précipitamment : Je ne te questionne pas par indiscrétion, comprends-moi bien, mais si nous creusons un peu la question, tu trouveras peut-être le moyen de te dominer.

— J'ai peur, dit-elle. — Elle avait pâli. — Je ne peux pas même t'expliquer de quoi j'ai peur, parce qu'en réalité je ne suis pas effrayée par quelque chose ou quelqu'un. Je... je me sens perdue. Et j'ai terriblement honte de moi. Ensuite, quand tu reviens, c'est fini. Voilà pourquoi j'ai pensé que c'était une maladie...

Elle parlait à voix basse et elle tremblait.

— C'est peut-être seulement dans cette maudite Station que tu éprouves des terreurs. Je m'arrangerai pour qu'on parte en vitesse.

Elle écarquilla les yeux :

— Crois-tu que ce soit possible ?

— Pourquoi pas ? Je ne suis pas prisonnier ici. Il faudra que je discute avec Snaut. Qu'est-ce que tu crois, combien de temps pourras-tu rester seule ?

— Ça dépend... — Elle baissa la tête : Si j'entends ta voix, je pense que je réussirai à ne pas bouger.

— Je préférerais que tu ne nous entendes pas. Je n'ai rien à te cacher, mais je ne sais pas, je ne peux pas savoir, ce que dira Snaut.

— Ne continue pas, j'ai compris. Je me tiendrai à bonne distance, il suffira que je reconnaisse le son de ta voix.

— Je vais lui téléphoner de l'atelier. Je ne ferme pas les portes.

Harey acquiesça de la tête.

Je traversai la zone rouge ; par contraste, et malgré les lampes, le couloir me parut obscur. La porte de l'atelier était ouverte. Dernières traces laissées par les événements de la nuit, les débris de la bouteille Deware brillaient sous une rangée de réservoirs d'oxygène liquide. Quand je soulevai le combiné, le petit écran s'éclaira ; je composai le numéro de la cabine radio. Derrière le verre mat, la pellicule de lumière bleutée éclata ; penché de côté, par-dessus l'accoudoir d'un fauteuil, Snaut me regardait dans les yeux.

— Salut, dit-il.

— J'ai trouvé ton billet. Je voudrais te parler. Je peux venir ?

— Tu peux. Tout de suite ?

— Oui.

— Excuse-moi, tu viens seul ou... accompagné ?

— Seul.

Projetant en avant son front barré de rides épaisses, ses joues maigres et brûlées, il m'examinait à travers le verre bombé – drôle de poisson dans un drôle d'aquarium.

Il prit un air entendu :

— Bien, bien, je t'attends.

Quand je rentrai dans ma chambre, je distinguai vaguement la silhouette de Harey au-delà du rideau de rayons rouges.

— Nous pouvons aller, ma chérie... — La voix me manqua.

Harey était assise dans un fauteuil, les bras repliés sous les accoudoirs. Avait-elle entendu trop tard mes pas ? L'espace d'une seconde, je la vis lutter contre la force incompréhensible qui l'habitait, vaincre cette horrible contraction de tout son corps et se détendre enfin. Une fureur aveugle, mêlée de pitié, m'étouffait.

En silence, nous suivîmes le long couloir aux parois polychromes – la diversité des couleurs, selon les architectes, devait nous faciliter l'existence à l'intérieur de la carapace blindée. De loin, je constatai que la porte de la cabine radio était entrebâillée et laissait passer une bande de lumière rouge. Je regardai Harey, qui ne tenta même pas de sourire ; pendant tout le trajet, elle s'était préparée à un combat avec elle-même, et, maintenant que l'épreuve approchait, elle avait un visage pâle, amenuisé. À quinze pas de la porte, elle s'arrêta. Je me retournai ; elle me poussa du bout des doigts. Aussitôt, Snaut, mes projets, l'expérience, la Station, tout me parut dérisoire, comparé au supplice qu'elle s'apprêtait à subir. Je ne me sentais pas une vocation d'aide-bourreau ; je voulus revenir sur mes pas. Mais une ombre coupa le reflet du soleil sur la paroi et je me hâtai d'entrer dans la cabine.

Snaut s'était avancé vers la porte, comme s'il avait eu l'intention de sortir à ma rencontre. Le disque solaire l'auréolait d'une lueur pourpre, qui semblait irradier de ses cheveux gris. Nous nous considérâmes un moment sans rien dire. S'il pouvait m'étudier à loisir, moi, je ne le voyais pas, car j'étais ébloui par le flamboiement de la fenêtre.

Je passai à côté de Snaut et j'allai m'appuyer à un haut pupitre, d'où émergeaient les tiges flexibles des microphones. Snaut pivota lentement et continua à m'observer avec son sourire habituel, grimace qui n'exprimait pas la gaieté et trahissait le plus souvent une fatigue indicible. Les yeux toujours fixés sur moi, il se fraya un chemin parmi les monceaux d'objets entassés en désordre – accumulateurs thermiques, instruments, pièces de rechange destinées à

l'installation de radio. S'approchant d'un placard métallique, il redressa un tabouret et s'assit, le dos contre la porte du placard.

Inquiet, je tendais l'oreille ; aucun bruit ne venait du couloir où j'avais laissé Harey. Pourquoi Snaut se taisait-il ? Notre silence à tous les deux devenait gênant.

Je m'éclaircis la voix :

— Quand serez-vous prêts ?

— On pourrait commencer aujourd'hui, mais l'enregistrement demande un certain temps.

— L'enregistrement ? Tu veux dire l'encéphalogramme ?

— Oui, tu étais d'accord... qu'est-ce qu'il y a ?

— Non, rien.

Le silence se prolongeant de nouveau, Snaut reprit :

— Tu avais quelque chose à me dire ?

Je murmurai :

— Elle sait...

Il fronça les sourcils :

— Ah ?

J'avais l'impression qu'il n'était pas vraiment surpris. Alors, pourquoi jouait-il l'étonnement ?

Je perdis toute envie de me confier à lui. Pourtant, par simple honnêteté, je me forçai à parler :

— Elle a commencé à avoir des soupçons depuis notre conversation dans la bibliothèque, elle m'a épié, elle a additionné les indices, puis elle a trouvé le magnétophone de Gibarian et elle a écouté la bande...

Le dos appuyé contre le placard, il ne bougeait pas, mais un faible éclat avivait ses yeux. Debout à côté du pupitre, j'avais en face de moi le panneau de la porte entrouverte sur le couloir.

Je baissai encore la voix :

— Cette nuit, pendant que je dormais, elle a essayé de se tuer. Elle a absorbé de l'oxygène liquide...

Il y eut un bruissement de papiers chassés par un courant d'air. Je cessai de parler, attentif à ce qui se passait dans le couloir. Le bruit ne venait pas du couloir, il était dans la chambre. Une souris... Une souris ! Absurde. Il n'y avait pas de souris ici. À la dérobée, j'observais mon compagnon.

— J'écoute, dit-il tranquillement.

— Évidemment, elle n'a pas réussi... en tout cas, elle sait qui elle est.

— Pourquoi me racontes-tu ça ?

À l'instant même, je ne sus pas quoi répondre, puis je marmonnai :

— Pour t'informer... te renseigner sur la situation...

— Je t'avais averti.

Malgré moi, j'élevai la voix :

— Tu veux dire que tu savais...

— Ce que tu viens de me raconter ? Bien sûr que non. Mais je t'ai expliqué la situation. Quand il arrive, le « visiteur » est à peu près vide, ce n'est qu'un fantôme nourri de souvenirs et d'images confus, puisés chez son... Adam. Plus longtemps il reste avec toi, plus il s'humanise. Il devient aussi plus indépendant, jusqu'à un certain point. Et plus longtemps ça dure, plus il est difficile... Snaut s'arrêta, me jeta un coup d'œil de bas en haut et ajouta à contrecœur : Elle sait tout ?

— Oui, je te l'ai déjà dit.

— Tout ? Elle sait qu'elle est venue une première fois et que tu l'as...

— Non !

Il sourit :

— Écoute, Kelvin, si tu en es là... Qu'est-ce que tu veux faire, tu veux quitter la Station ?

— Oui.

— Avec elle ?

— Oui.

Il se taisait, méditant sa réponse, mais son silence signifiait également autre chose... quoi ? De nouveau, j'entendis près de moi – sans pouvoir le situer et comme derrière une mince paroi – le bruissement d'un courant d'air insensible dans la chambre.

Snaut remua sur son tabouret :

— Très bien, dit-il. Qu'est-ce que tu as à me regarder ? Tu croyais que je te mettrais des bâtons dans les roues ? Mon cher Kelvin, tu feras ce que tu voudras. Avec les soucis que nous avons, nous n'allons pas, par-dessus le marché, employer la contrainte les uns à l'égard des autres ! Sans espoir de te

convaincre, je tiens à te dire ceci : Dans une situation inhumaine, tu t'efforces de conserver un comportement humain. C'est peut-être très beau, mais ça ne te mènera nulle part. D'ailleurs, je ne suis pas tellement sûr que ce soit beau. Comment un comportement idiot pourrait-il être beau ? Là n'est pas la question, revenons à nos affaires ! Tu renonces à poursuivre les expériences, tu désires partir et l'emmener avec toi, oui ?

— Oui.

— C'est aussi... une expérience. Tu y as pensé ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu te demandes si elle... pourra ?... Du moment qu'elle est avec moi, je ne vois pas...

Parlant de plus en plus lentement, je m'arrêtai au milieu de ma phrase.

Snaut soupira :

— Nous pratiquons tous une politique d'autruche, mon cher Kelvin, et nous le savons. Il n'y a pas lieu de se donner des airs chevaleresques.

— Je ne me donne aucun air.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te blesser. Je retire les airs chevaleresques, mais je garde la politique d'autruche, que tu pratiques sous une forme particulièrement dangereuse. Tu te mens à toi-même, tu lui mens, à elle, et tu tournes en rond. Tu connais les conditions de stabilisation d'une structure de neutrinos ?

— Non, et toi non plus. Personne ne les connaît.

— En effet. Nous savons uniquement qu'une telle structure est instable et ne peut subsister que grâce à un afflux d'énergie continu. Je l'ai appris par Sartorius. Cette énergie crée un champ de stabilisation tourbillonnant. Ce champ magnétique est-il extérieur par rapport au « visiteur », ou est-il créé à l'intérieur de son corps ? Tu saisis la différence ?

— Oui... s'il est extérieur... elle...

Snaut conclut pour moi :

— Éloignée de Solaris, la structure se désagrège. Pure hypothèse, bien sûr, mais que tu peux vérifier, puisque tu as déjà tenté une expérience. La fusée que tu as lancée... elle continue à graviter. À mes moments perdus, j'ai même calculé

les éléments de son mouvement. Tu peux t'envoler, te placer sur orbite, t'approcher et voir ce qu'est devenue la passagère...

Je hurlai :

— Tu es fou !

— Crois-tu ?... et si nous ramenions cette fusée ici ? Pas de difficulté, elle est téléguidée. Nous la ferons dévier de son orbite et...

— Tais-toi !

— Non, tu ne veux pas non plus ? Il y a encore un moyen, très simple. Il ne sera pas nécessaire de la ramener dans la Station, elle continuera à graviter. Il suffira d'établir une liaison par radio. Si elle vit, elle répondra et...

— Mais... mais, depuis longtemps elle n'a plus d'oxygène !

— Elle n'a peut-être pas besoin d'oxygène. On essaie ?

— Snaut... Snaut...

Il me singea avec colère :

— Kelvin... Kelvin... Réfléchis un peu ! Tu es un homme, oui ou non ? Qui cherches-tu à contenter ? Qui veux-tu sauver ? Toi ? Elle ? Et laquelle des deux ? Celle-ci ou celle-là ? Tu n'as pas assez de courage pour les affronter toutes les deux ? Tu vois bien que ta conduite est inconsidérée ! Je te le répète pour la dernière fois, nous nous trouvons dans une situation qui échappe à la morale.

J'entendis le même bruissement que tout à l'heure, et, cette fois-ci, il me sembla que des ongles grattaient une paroi. Je ne sais pourquoi, je me sentis soudain aussi passif et indifférent qu'un mulet. Je me voyais, je nous voyais tous les deux de très loin, par le petit bout d'une lorgnette, et tout me parut insignifiant, négligeable, un peu risible.

Je demandai :

— Bon, et d'après toi, qu'est-ce que je devrais faire ? L'éloigner ? Demain, elle reviendrait, n'est-ce pas ? Et le surlendemain, et tous les jours suivants. Pendant combien de temps ? À quoi bon s'en débarrasser, si elle revient ? Quel avantage en retirerai-je ? Et quel avantage pour toi, pour Sartorius, pour la Station ?

— Non, voici ce que je te propose : Pars avec elle ! Tu assisteras à la transformation. Au bout de quelques minutes, tu verras...

Sans enthousiasme, je l'interrompis :

— Quoi ? Un monstre, un démon ?

— Non, tu la verras mourir, tout simplement. Tu crois vraiment à son immortalité ? Je t'assure qu'ils meurent... Qu'est-ce que tu feras, alors ? Tu reviendras ici... te réapprovisionner ?

Serrant les poings, je criai :

— Tais-toi !

Les paupières plissées, il me considérait avec une raillerie condescendante :

— Ah, c'est moi qui dois me taire ? Ce n'est pourtant pas moi qui ai engagé cette conversation, et je trouve qu'elle a assez duré ! Je te conseille d'autres amusements. Tu pourrais, par exemple, aller fouetter l'océan à coups de verge, pour te venger de lui ! Qu'est-ce que tu imagines ? Que tu es un gredin, si tu l'expédies... — De la main, il fit un geste d'adieu narquois et il leva la tête vers le plafond, comme s'il suivait des yeux une fusée qui s'envole. — Et que tu es un honnête homme, si tu la gardes ? Sourire quand tu as envie de gémir, simuler la joie et la paix, quand tu voudrais te cogner la tête contre les murs, ce n'est pas être un gredin ? Et s'il est impossible, ici, de ne pas être un gredin ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Te déchaîner contre cette crapule de Snaut, qui est responsable de tout ? Oui ? Alors, mon cher Kelvin, c'est que, pour comble de malheur, tu es vraiment un idiot fini !

Le menton baissé, je répondis :

— Tu parles pour ton compte... moi... je l'aime.

— Qui ?... son souvenir ?

— Non, elle. Je t'ai dit ce qu'elle a voulu faire. Peu d'êtres humains... authentiques auraient eu le courage d'agir ainsi.

— Par tes propres paroles, tu reconnais...

— Ne me chicane pas sur les mots !

— Bien. Donc, elle t'aime. Et toi, tu désires l'aimer. Ce n'est pas la même chose.

— Tu te trompes.

— Je regrette, Kelvin, mais c'est toi-même qui m'as exposé tes soucis intimes. Tu ne l'aimes pas. Tu l'aimes. Elle est prête à donner sa vie. Toi aussi. C'est très émouvant, c'est magnifique, c'est sublime, tout ce que tu voudras. Mais ici, c'est déplacé. Ce n'est pas l'endroit. Tu comprends ? Non, tu refuses de le comprendre. Des forces inconnues, indépendantes de nous, t'entraînent dans un processus circulaire, dont elle est un aspect, une phase, une manifestation périodique. Si elle était... si tu étais importuné par une maritorne dévouée, tu n'hésiterais pas un instant à l'éloigner, pas vrai ?

— En effet.

— Eh bien, voilà sans doute pourquoi elle n'est pas une maritorne ! Tu as les mains liées ? C'est justement de ça qu'il s'agit, que tu aies les mains liées !

— Ce n'est qu'une nouvelle hypothèse, qui vient s'ajouter à un million d'autres hypothèses répertoriées dans la bibliothèque. Laisse-moi tranquille, Snaut, elle est... Non, je ne veux plus en parler avec toi.

— Bien. C'est toi qui as commencé. Rappelle-toi seulement qu'elle est un miroir où se reflète une partie de ton cerveau. Si elle est merveilleuse, c'est parce que tu as des souvenirs merveilleux. C'est toi qui as fourni la recette. Tu es pris dans un processus circulaire, ne l'oublie pas !

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? Que je... que je l'éloigne ? Je t'ai déjà posé la question : Pourquoi ?... Tu n'as pas répondu.

— Je vais te répondre. Ce n'est pas moi qui ai souhaité cette conversation. Je ne me suis pas mêlé de tes affaires. Je ne t'ordonne rien, je ne t'interdis rien, et, même si j'en avais le droit, je ne le ferais pas. Tu es venu ici de ton propre gré et tu as tout déballé devant moi. Tu sais pourquoi ? Non ? Pour te décharger d'un fardeau, pour te soulager d'un poids ! Ah, mon cher Kelvin, je le connais, ce fardeau. Oh, oui, et ne m'interromps pas ! Je te laisse libre de tes décisions, alors que tu désires une opposition. Si je te barrais le chemin, tu essaierais peut-être de me casser la figure. Mais c'est à moi que tu aurais affaire, à un homme façonné du même limon que toi, un homme de la même chair et du même sang que toi, et alors

tu te sentirais, toi aussi, un homme. Comme je ne te donne pas l'occasion de te battre, tu discutes avec moi... ou plutôt, tu discutes avec toi-même ! Il ne te reste plus qu'à me dire que tu succomberais à la douleur, si *elle* disparaissait soudain... Non, je t'en prie, ne dis rien !

Je ripostai gauchement à son attaque :

— J'étais venu t'informer, par simple honnêteté, que j'ai l'intention de quitter la Station avec elle.

Snaut haussa les épaules :

— Tu n'en démords pas... J'ai exprimé mon opinion uniquement parce que je constate que tu te montes la tête. Et plus on s'élève, plus dure sera la chute, comme on dit... Viens demain matin, vers neuf heures, chez Sartorius... tu viendras ?

Je m'étonnai :

— Chez Sartorius ? Je croyais qu'il ne laissait entrer personne. Tu m'as dit qu'on ne pouvait pas même lui téléphoner.

— Il semble qu'il s'est arrangé d'une façon ou d'une autre. Nous ne parlons jamais de nos problèmes domestiques. Toi... c'est entièrement différent. Tu viendras demain matin ?

Je grognai :

— Je viendrai.

Je regardais Snaut. Sa main gauche avait glissé à l'intérieur du placard. Depuis quand la porte était-elle entrouverte ? Depuis assez longtemps, probablement, mais dans l'excitation de cette horrible conversation je n'avais rien remarqué. La position de cette main n'était pas naturelle. On aurait dit qu'il dissimulait quelque chose. Ou qu'il tenait quelqu'un par la main.

J'humectai mes lèvres :

— Snaut, qu'est-ce que tu...

— Sors, dit-il à voix basse et très tranquillement, sors !

Je sortis et je fermai la porte sur les dernières lueurs du crépuscule rouge. À dix pas de la porte, Harey attendait, assise par terre, collée à la paroi.

Elle se leva d'un bond :

— Tu vois, dit-elle en me regardant avec des yeux brillants. J'ai réussi, Kris... Je suis si contente ! Peut-être... ce sera peut-être de plus en plus facile...

Je répondis distraitemment :

— Oh, oui, sûrement...

Nous rentrâmes chez moi. Je n'avais pas cessé de me casser la tête au sujet de ce placard. C'était donc là qu'il cachait ?... Et toute notre conversation ?... Les joues commençaient à me brûler si fort qu'involontairement je les caressai du dos de la main. Quelle conversation stupide ! Et pour aboutir à quoi ? À rien. Ah, oui, demain matin...

Brusquement, la peur me saisit, une peur semblable à celle que j'avais éprouvée la nuit précédente. Mon encéphalogramme. L'enregistrement intégral des processus de mon cerveau, transformé en un faisceau de rayons, serait déchargé dans l'océan, dans les profondeurs de ce monstre inconcevable, infini... Qu'avait dit Snaut : « Si elle disparaissait, tu souffrirais horriblement ? » Un encéphalogramme est un enregistrement de tous les processus – des processus conscients et inconscients. Si je souhaite qu'elle disparaisse, disparaîtra-t-elle ? Mais si je désirais me débarrasser d'elle, serais-je aussi effrayé à l'idée de l'anéantissement qui la menace ? Suis-je responsable de mon inconscient ? Mais qui d'autre en serait responsable ?... Quelle sottise ! Pourquoi ai-je accepté de leur livrer mon encéphalogramme... Je peux évidemment étudier l'enregistrement avant de permettre qu'on l'utilise, mais je ne saurai pas le déchiffrer. Personne ne saurait le déchiffrer. Les spécialistes ne peuvent circonscrire les pensées du sujet qu'en termes généraux. Ils diront, par exemple, que le sujet méditait la solution d'un problème mathématique, mais seront incapables de préciser les données de ce problème. Ils sont contraints de s'en tenir à des généralités, affirment-ils, car l'encéphalogramme reproduit pêle-mêle une multitude de processus se déroulant simultanément, et dont une partie seulement a une « doublure » psychique. Et les processus inconscients ? Les spécialistes refusent absolument d'en parler. Comment exiger, par conséquent, qu'ils déchiffrent des

souvenirs plus ou moins refoulés... Mais de quoi ai-je tellement peur ? J'ai dit à Harey, ce matin même, que l'expérience n'aura pas d'aboutissement. Si nos neurophysiologistes sont incapables de déchiffrer l'enregistrement, comment cet étranger, ce géant noir et fluide en serait-il capable...

Il m'a pourtant pénétré, à mon insu ; il a sondé ma mémoire et il a découvert mon point le plus sensible. Comment en douter ? Sans aide aucune, sans aucune « transmission de rayons », il a traversé le blindage hermétique, la double carapace de la Station, il m'a trouvé et il a emporté son butin...

— Kris ? chuchota Harey.

Debout devant la fenêtre, le regard fixe, je n'avais pas vu venir la nuit. Un mince plafond de nuages élevés, coupole argentée reflétant faiblement le soleil disparu, voilait les étoiles.

Si elle disparaît après l'expérience, cela signifiera que je souhaitais sa disparition. Que je l'ai tuée. Non, je ne monterai pas chez Sartorius. Je ne suis pas obligé de leur obéir. Qu'est-ce que je leur dirai ? La vérité ? Non. Je ne peux pas leur dire la vérité. Il faudra jouer la comédie, mentir, encore et toujours... Parce qu'il y a peut-être en moi des pensées, des intentions, des espoirs cruels dont je ne sais rien, parce que je suis un assassin qui s'ignore. L'homme est parti à la découverte d'autres mondes, d'autres civilisations, sans avoir entièrement exploré ses propres abîmes, son labyrinthe de couloirs obscurs et de chambres secrètes, sans avoir percé le mystère des portes qu'il a lui-même condamnées. Leur abandonner Harey... par pudeur ? L'abandonner uniquement parce que je manque de courage ?

— Kris, dit Harey, plus bas encore.

Elle s'était rapprochée de moi. Je fis semblant de ne pas l'avoir entendue. En cet instant, je voulais m'isoler. Je devais m'isoler. Je n'avais encore rien décidé, pris aucune résolution. Immobile, je contemplais le ciel noir, les étoiles froides, pâles fantômes des étoiles qui brillaient au-dessus de la Terre. Ma tête s'était brusquement vidée de toute pensée. Il me restait seulement la morne certitude d'avoir irrémédiablement franchi une frontière. Indifférent, je refusais de savoir que je cheminais vers l'inaccessible et je n'avais plus même la force de me mépriser.

Les penseurs

— Kris, c'est à cause de cette expérience ?

Le son de sa voix m'atteignit par surprise ; je me raidis. Étendu dans l'obscurité, je ne dormais pas, je n'avais pas fermé les yeux. Depuis de longues heures, n'entendant plus son souffle, je l'avais oubliée. Solitaire, je m'étais laissé emporter par le courant confus des pensées nocturnes ; poursuivant les délires de mon rêve éveillé, j'avais perdu de vue la mesure exacte et la signification de la réalité.

— Quoi... comment sais-tu que je ne dors pas ?

— Quand tu dors, tu respires autrement, dit-elle doucement, comme pour se faire pardonner cette remarque. Je ne voulais pas te déranger... Si tu ne peux pas me répondre, ne réponds pas...

— Pourquoi ne pourrais-je pas parler ? Oui, tu as deviné, c'est cette expérience.

— Qu'en espèrent-ils ?

— Ils ne le savent pas eux-mêmes. Quelque chose. N'importe quoi. Ce n'est pas l'« Opération Pensée », c'est l'« Opération Désespoir ». À vrai dire, il faudrait que l'un de nous ait le courage d'annuler l'expérience et de prendre sur soi la responsabilité de la décision. Mais la majorité estime que ce courage-là n'est que de la frousse, et qu'annuler l'expérience, c'est donner le signal de la retraite, du renoncement, d'une fuite indigne de l'homme. Comme s'il était digne de l'homme de patauger, de s'embourber, de se noyer dans ce qu'il ne comprend pas et ne comprendra jamais. — Je m'arrêtai, mais presque aussitôt un nouvel accès de colère me déchaîna. — Naturellement, ils ne sont pas à court d'arguments ! Ils prétendent que, même si nous ne réussissons pas à établir le contact, nous n'aurons pas perdu notre temps en étudiant ce plasma — toutes ces villes vivantes qui émergent à longueur de

journée et disparaissent – et que nous finirons par percer le secret de la matière. Ils savent parfaitement qu'ils se dupent eux-mêmes, qu'ils se promènent au milieu d'une bibliothèque dont tous les livres sont écrits dans une langue incompréhensible et où seule la couleur des reliures est reconnaissable !

— Il n'existe pas d'autres planètes, pareilles à celle-ci ?

— Peut-être... nous n'en savons rien, c'est la seule que nous connaissons. En tout cas, elle est d'une espèce extrêmement rare – pas comme la Terre ! La Terre est d'une espèce commune – l'herbe de l'univers ! – et nous nous vantons de cette universalité, nous imaginons que rien ne peut nous rester étranger. Avec cette idée, hardis et joyeux, nous sommes partis vers d'autres mondes !

Et ces autres mondes, qu'allions-nous en faire ? Les dominer ou être dominés par eux, il n'y avait que cela dans nos malheureuses cervelles ! Ah, que de peine inutile, que de peine inutile...

Je me levai. À tâtons, je fouillai la pharmacie. Mes doigts reconnurent le flacon large et plat contenant les comprimés de somnifère.

Je me retournai dans l'obscurité :

— Je vais dormir ma chérie. – Sous le plafond, le ventilateur bourdonnait. – Je dois dormir, il le faut...

Je m'assis sur le lit. Harey me toucha la main. Je basculai en avant, je saisis Harey dans mes bras, et nous demeurâmes immobiles, pressés l'un contre l'autre. Je m'endormis.

Le matin, je me réveillai frais et reposé. L'expérience me parut une bien mince affaire ; je ne comprenais pas comment j'avais pu attribuer une telle importance à mon encéphalogramme. Je ne me tourmentais guère, non plus, de devoir introduire Harey dans le laboratoire. Malgré tous ses efforts, elle ne supportait pas de rester plus de cinq minutes sans me voir et m'entendre ; aussi avais-je renoncé à poursuivre les essais (elle était prête même à se laisser enfermer quelque part) et, en la priant de m'accompagner, je lui conseillai d'emporter un livre.

J'étais curieux surtout de ce que je trouverais dans le laboratoire. L'aspect de la grande salle bleue et blanche ne présentait rien de particulier, sinon que les rayons et les armoires destinés au rangement des instruments de verre paraissaient maigrement garnis ; le panneau d'une porte vitrée était fendu en étoile, et quelques portes n'avaient pas de panneau. Ces détails donnaient à supposer qu'une lutte s'était déroulée ici récemment, dont on avait autant que possible fait disparaître les traces.

Snaut, qui s'affairait auprès d'un appareil, se comporta assez correctement ; il ne marqua aucun étonnement de voir entrer Harey et la salua en s'inclinant légèrement.

Je m'étais étendu ; Snaut humectait de sérum physiologique mes tempes et mon front, quand une petite porte s'ouvrit et Sartorius sortit d'une pièce non éclairée. Il avait revêtu une blouse blanche et un tablier antiradiations noir, qui lui tombait jusqu'aux chevilles. Il me salua avec autorité, l'air très professionnel, comme si nous étions dans quelque grand institut sur la Terre, deux chercheurs parmi des centaines d'autres savants, et que nous poursuivions le travail de la veille. Il n'avait plus ses lunettes noires, mais je remarquai qu'il portait des verres de contact ; je pensai m'expliquer ainsi son regard inexpressif.

Les bras croisés sur la poitrine, Sartorius observait Snaut, qui avait mis en place les électrodes et m'enroulait une bande blanche autour de la tête. À plusieurs reprises, Sartorius parcourut des yeux toute la salle ; il ignore Harey. Recroquevillée au sommet d'un tabouret, appuyée contre un mur, malheureuse, elle faisait semblant de lire son livre.

Snaut s'étant reculé, je remuai ma tête chargée de disques métalliques et de fils électriques, afin de le regarder mettre le contact ; mais Sartorius, levant la main, se mit à parler avec onction :

— Dr Kelvin ! je vous demande un instant d'attention et de concentration. Je n'ai pas l'intention de vous dicter aucune démarche précise de la pensée, car cela fausserait l'expérience. Mais j'insiste pour que vous cessiez de penser à vous-même, à moi, à notre collègue Snaut, ou à qui que ce soit. Efforcez-vous

d'éliminer toute intrusion de personnalités définies et concentrez-vous sur l'affaire qui nous a amenés ici. La Terre et Solaris ; le corps des savants considéré comme un seul tout, bien que les générations se soient succédé et que l'homme, en tant qu'individu, ait une existence limitée ; nos aspirations et notre persévérance en vue d'établir un contact intellectuel ; le long cheminement historique de l'humanité, la certitude que nous avons de poursuivre cette progression ; notre détermination de renoncer à tous sentiments personnels pour accomplir notre mission ; les sacrifices que nous sommes disposés à accomplir, les difficultés que nous nous apprêtons à vaincre... Voilà une série de thèmes dont il conviendrait de nourrir votre conscience. L'association des idées ne dépend pas entièrement de votre volonté. Cependant, le fait même que vous vous trouviez ici garantit l'authenticité du développement que je viens de présenter. Si vous n'êtes pas certain de vous être acquitté de votre tâche, dites-le, je vous en prie, et notre collègue Snaut recommencera l'enregistrement. Le temps ne nous manque pas...

En prononçant ces derniers mots, il avait esquissé un petit sourire sec, mais son regard demeurait morose. J'essayais de débrouiller les phrases pompeuses qu'il m'avait assénées avec le plus grand sérieux.

Snaut rompit le silence qui se prolongeait :

— On y va, Kris ? demanda-t-il.

Le coude sur le tableau de commande de l'électro-encéphalographe, il semblait s'appuyer négligemment au dossier d'une chaise. Son ton confiant me plut, et je lui fus reconnaissant de m'avoir appelé par mon prénom.

Je fermai les yeux :

— Allons-y !

Quand Snaut, ayant fixé les électrodes, s'était approché du tableau de commande, une angoisse soudaine m'avait opprimé ; maintenant, cette angoisse se dissipa tout aussi subitement ; à travers mes cils baissés, j'aperçus la lueur rouge des lampes de contrôle sur le tableau noir de l'appareil. Je ne sentais plus le contact humide et désagréable des électrodes métalliques, cette couronne de médailles froides qui m'entourait la tête. Mon

esprit était une arène grise et vide, cernée d'une foule de spectateurs invisibles, massés sur des gradins, attentifs à mon silence – et de ce silence émanait un mépris ironique à l'égard de Sartorius et de la Mission. Qu'allais-je improviser pour tous ces spectateurs intérieurs à moi-même ? Harey... j'avancaï son nom avec inquiétude, prêt à le retirer aussitôt. Mais il n'y eut pas de protestation. Je persévèrai, je m'enivrai de tendresse et de douleur, j'étais disposé à endurer patiemment de longs sacrifices... Harey me remplissait tout entier ; elle n'avait pas de corps, pas de visage ; elle respirait en moi, réelle et imperceptible. Subitement, comme en surimpression de cette présence désespérée, je vis dans la pénombre grise le visage docte et professoral de Giese, le père de la solaristique et des solaristes. Je ne pensais pas à l'éruption bourbeuse, au gouffre nauséabond qui avait englouti ses lunettes d'or et sa moustache soigneusement brossée ; je voyais la gravure sur la page de titre de la monographie, les coups de crayon serrés dont le dessinateur avait auréolé la tête, une tête qui ressemblait tellement à celle de mon père – non par les traits, mais par l'expression d'antique sagesse et d'honnêteté – que finalement je ne savais plus qui des deux me regardait, mon père ou Giese. Ils étaient morts ; ni l'un ni l'autre n'avait reçu de sépulture – mais, à notre époque, les morts sans sépulture ne sont pas rares.

L'image de Giese disparut, et pendant un moment j'oubliai la Station, l'expérience, Harey, l'océan noir ; les souvenirs immédiats s'évanouirent devant la certitude foudroyante que ces deux hommes, mon père et Giese, maintenant retombés en poussière, avaient jadis fait face à tous les événements de leur existence, et de cette certitude je retirai une paix profonde, qui anéantit la foule informe massée autour de l'arène grise dans l'attente de ma défaite.

J'entendis le cliquetis des interrupteurs ; la lumière des lampes pénétra mes paupières. Je clignai des yeux. Sartorius n'avait pas bougé ; il m'observait. Snaut, le dos tourné, furetait auprès de l'appareil, et il me sembla qu'il se plaisait à faire claquer les sandales qui glissaient de ses pieds.

— Pensez-vous, Dr Kelvin, que la première étape de l'expérience ait réussi ? demanda Sartorius de cette voix nasale que je détestais.

— Oui.

— En êtes-vous certain ? insista-t-il avec un peu d'étonnement, et peut-être même de la méfiance.

— Oui.

Un bref instant, mon assurance et le ton rude de ma réponse triomphèrent de sa raideur.

— Ah... bien, bredouilla-t-il, l'air désemparé.

Snaut s'approcha de moi et commença à dérouler les bandes qui me ceignaient la tête. Sartorius recula, hésita, puis il disparut dans la chambre noire.

Je me dégourdissais les jambes, quand Sartorius reparut, tenant à la main le film déjà développé et séché. Des lignes tremblantes dessinaient une dentelle blanche sur quinze mètres de ruban noir et luisant.

Ma présence n'était plus utile, mais je restai. Snaut introduisit le film dans la tête oxydée du modulateur. Sartorius, l'œil triste et méfiant, regarda encore une fois l'extrémité du ruban, comme s'il tentait de déchiffrer le contenu de ces lignes vibrantes.

La mise en route de l'expérience n'avait rien de spectaculaire. Snaut et Sartorius s'étaient installés chacun à un tableau de commande et manipulaient des boutons. À travers le sol blindé, j'entendis le grondement assourdi du courant dans les bobines ; les traits lumineux tombèrent le long des tubes de verre des compteurs, signifiant que le corps de l'énorme canon à rayons X descendait pour se placer à l'orifice du puits qui l'abritait. Les traits lumineux s'arrêtèrent aux minima.

Snaut éleva la tension ; la flèche blanche du voltmètre décrivit un demi-cercle de gauche à droite. Maintenant, le bourdonnement du courant était à peine audible. Le film se déroulait, invisible sous deux capots sphériques ; des chiffres sautaient avec un léger tintement dans le voyant de l'indicateur de métrage.

Je m'approchai de Harey, qui nous regardait par-dessus son livre. Elle me jeta un coup d'œil interrogateur. L'expérience

venait de se terminer ; Sartorius se dirigeait vers la grosse tête conique de l'appareil.

Les lèvres de Harey dessinèrent une interrogation muette :

— On part ?

Je répondis par un signe affirmatif. Harey se leva. Sans prendre congé de personne, nous quittâmes la salle.

Un crépuscule admirable éclairait les fenêtres du couloir à l'étage supérieur. L'horizon n'était pas roussâtre et lugubre, comme d'habitude à cette heure, mais d'un rose chatoyant, pailleté d'argent. Sous la caresse suave de la lumière, les vallonements sombres de l'océan avaient de doux reflets violets. Le ciel n'était roux qu'à son zénith.

Quand nous fûmes arrivés au bas de l'escalier, je m'arrêtai. Je ne pouvais pas supporter l'idée que nous allions de nouveau rester enfermés dans ma cabine, comme dans une cellule de prison.

— Harey... je voudrais voir quelque chose dans la bibliothèque... ça ne t'ennuie pas ?

Avec une animation un peu forcée, elle s'écria :

— Oh, non ! Je trouverai de la lecture...

Depuis la veille, j'en avais conscience, un fossé s'était creusé entre nous. J'aurais dû me montrer plus cordial, vaincre mon apathie. Mais où puiser la force de secouer cette torpeur ?

Nous descendîmes la rampe qui conduisait à la bibliothèque ; dans le petit vestibule, il y avait trois portes et des fleurs sous globes de cristal étagés contre les murs.

J'ouvris la porte du milieu, recouverte de cuir synthétique sur ses deux faces – en entrant dans la bibliothèque, j'évitais toujours de toucher ce capitonnage. Une agréable bouffée d'air frais m'accueillit ; la grande salle circulaire, malgré le soleil stylisé peint au plafond, ne s'était pas réchauffée.

Caressant distraitement le dos des livres, j'allais choisir, entre tous les classiques de Solaris, le premier volume de Giese, afin de revoir le portrait ornant la page de titre, quand je découvris par hasard l'ouvrage de Gravinsky, un in-octavo à la reliure craquelée, que je n'avais pas remarqué auparavant.

Je m'installai sur une chaise rembourrée. Harey, assise à côté de moi, feuilletait un livre ; je l'entendais tourner les pages.

L'abrégé de Gravinsky, que les étudiants consultaient généralement comme un aide-mémoire, était une classification par ordre alphabétique des hypothèses solaristes. Le compilateur, qui n'avait jamais vu Solaris, avait dépouillé toutes les monographies, tous les comptes rendus d'expédition, les aperçus fragmentaires et les communications provisoires ; il avait même pêché des citations dans les ouvrages de planétologues étudiant d'autres globes. Il avait rédigé un inventaire où abondaient des formulations simplistes, qui réduisaient grossièrement les subtilités de la pensée originale ; l'ouvrage, conçu avec des prétentions encyclopédiques, n'était plus guère aujourd'hui qu'une curiosité. L'abrégé de Gravinsky avait paru vingt ans plus tôt, mais depuis lors une telle quantité d'hypothèses nouvelles s'étaient accumulées qu'un seul livre n'aurait pas suffi à les contenir. Je parcourus l'index, presque une liste nécrologique, car un petit nombre des auteurs cités vivaient encore ; parmi les survivants, aucun ne participait plus activement aux études solaristes. En lisant tous ces noms, en mesurant la somme d'efforts intellectuels exercés dans toutes les directions, on ne pouvait s'empêcher de penser que l'une au moins des hypothèses formulées devait être juste, et que les milliers d'hypothèses avancées devaient contenir chacune quelque parcelle de vérité – que la réalité ne pouvait être entièrement autre.

Dans son introduction, Gravinsky divisait en périodes les soixante premières années d'études solaristes. Pendant la période initiale – qui débutait avec l'expédition envoyée en reconnaissance au-dessus de la planète – personne n'avait, à proprement parler, formulé d'hypothèses. Le « bon sens » admettait alors intuitivement que l'océan était un conglomerat chimique sans vie, une masse gélatineuse, qui par son activité « quasi volcanique » produisait des créations merveilleuses et stabilisait son orbite instable grâce à un processus mécanique autogène, de même qu'un balancier se maintient sur un plan fixe après avoir été mis en mouvement. À vrai dire, trois ans après la première expédition, Magenon avait émis l'idée que la « machine colloïdale » était vivante ; mais, chez Gravinsky, la période des hypothèses biologiques ne débutait que neuf ans

plus tard, à une époque où l'opinion de Magenon, précédemment écartée, avait acquis de nombreux partisans. Les années suivantes abondèrent en descriptions théoriques de l'océan vivant, descriptions extrêmement complexes, étayées d'analyse biomathématique. Au cours de la troisième période, l'opinion des savants, jusqu'alors plus ou moins unanime, se divisa.

On vit surgir une foule d'écoles rivales, qui se combattaient furieusement. Ce fut l'époque de Panmaller, de Strobel, de Freyhous, de Le Greuille, d'Osipowicz ; tout l'héritage de Giese fut soumis à une critique impitoyable. Les premiers atlas et les premiers inventaires parurent ; on présenta des stéréophotographies d'asymétriades, considérées récemment encore comme des créations impossibles à explorer – de nouveaux instruments téléguidés avaient été introduits à l'intérieur de ces colosses formidables, qu'une explosion imprévisible pouvait déchiqueter à chaque instant. Dans le tumulte des discussions, on écarta avec mépris les hypothèses « minimales » : même si on ne parvenait pas à établir ce fameux « contact » avec le « monstre raisonnable », estimaient certains, il valait la peine d'étudier les villes cartilagineuses des mimoïdes et les montagnes soufflées qui surgissaient à la surface de l'océan, car nous pourrions acquérir des connaissances chimiques et physicochimiques précieuses, et enrichir nos expériences dans le domaine de la structure des molécules géantes. Mais personne ne daignait engager la polémique avec les partisans de semblables thèses. On s'employait à dresser les inventaires des métamorphoses typiques, catalogues dont l'autorité subsiste aujourd'hui, et Frank développait sa théorie bioplasmatique des mimoïdes – bien que celle-ci se soit révélée inexacte, elle demeure un exemple superbe d'impétuosité intellectuelle et de construction logique.

Ces trois premières « périodes de Gravinsky » – trente et quelques années –, cette assurance candide, ce romantisme irrésistiblement optimiste, ce fut la jeunesse de la solaristique ; déjà, avec le scepticisme, l'âge mûr s'annonçait. Vers la fin du premier quart de siècle, les anciennes hypothèses colloïdo-mécaniques avaient trouvé une descendance lointaine dans la

théorie de l'océan apsychique. L'opinion presque unanime jugeait aberrant le point de vue de toute une génération de savants, qui avaient cru observer les manifestations d'une volonté consciente, des processus téléologiques, une activité motivée par quelque nécessité intérieure à l'océan. La presse, en réfutant avec passion ce point de vue, dégagait le terrain au profit de l'équipe Holden, Eonidès et Stoliwa, dont les spéculations lucides, analytiquement fondées, se concentraient sur un examen minutieux de données sans cesse accumulées. Ce fut l'âge d'or des archivistes ; les microfilmothèques regorgeaient de documents ; les expéditions, certaines comptant plus de mille membres, furent somptueusement équipées de tous les appareils perfectionnés que pouvait fournir la Terre – enregistreurs automatiques, sondes, détecteurs. Mais, tandis que les matériaux s'amassaient à un rythme toujours accru, l'esprit même de la recherche s'embourbait et, au cours de cette période encore optimiste malgré tout, un déclin s'amorçait.

Des hommes courageux, tels que Giese, Strobel, Sevada, audacieux dans l'affirmation ou la négation d'une conception théorique, avaient marqué de leur personnalité cette première phase de la solaristique. Sevada, le dernier des grands solaristes, avait disparu de façon inexplicable à proximité du pôle sud de la planète. Apparemment, il fut victime d'une imprudence, qu'un novice même n'aurait pas commise. Planant à basse altitude au-dessus de l'océan, sous les yeux d'une centaine d'observateurs, il avait précipité son appareil à l'intérieur d'un agilus, qui pourtant ne lui barrait pas le passage. On avait parlé d'une faiblesse subite, d'un évanouissement, d'une défaillance du système de commande ; en réalité, à mon avis, il s'agit du premier suicide, d'une première et soudaine crise de désespoir.

Il y eut d'autres « crises », mais l'ouvrage de Gravinsky ne les mentionnait pas. Contemplant les pages jaunies, recouvertes de caractères serrés, je retrouvais en moi-même les faits, les dates, les détails que je connaissais.

Par la suite, d'ailleurs, les manifestations de désespoir furent heureusement moins violentes – les personnalités marquantes étaient également plus rares parmi les savants. On n'a jamais

étudié, comme un phénomène en soi, le recrutement des savants destinés à étudier un domaine déterminé de la planétologie ! Chaque génération compte un nombre à peu près constant d'hommes doués d'un esprit brillant et d'une grande force de caractère ; seules diffèrent les voies dans lesquelles ils s'engagent. La présence ou l'absence de tels hommes dans un secteur déterminé de la recherche s'explique sans doute par les perspectives que ce secteur ouvre à la démarche scientifique. On peut diversement apprécier les chercheurs de l'époque classique de la solaristique, mais personne ne peut nier leur grandeur, voire leur génie. Pendant quelques dizaines d'années, l'océan mystérieux avait attiré les meilleurs mathématiciens, les meilleurs physiciens, les spécialistes éminents de la biophysique, de la théorie de l'information et de l'électrophysiologie. Et, tout à coup, l'armée des chercheurs sembla privée de chefs. Il restait une foule grise et anonyme de « collectionneurs » patients, de compilateurs, habiles à imaginer quelques expériences originales ; mais on ne vit plus se succéder les vastes expéditions conçues à l'échelle du globe tout entier, et nulle hypothèse de haute envergure, stimulante par son audace, n'agitait plus guère les milieux savants.

Le monument de la solaristique se dégradait ; comme la mousse qui ronge la pierre, les hypothèses se multipliaient, différenciées seulement dans des détails secondaires, et unanimes à broder sur le thème de la dégénération, de la régression, de l'involution de l'océan. De temps en temps, une conception plus hardie et plus intéressante se détachait de la masse, mais toujours il s'agissait en quelque sorte d'une condamnation de l'océan, produit terminal d'un développement qui avait longtemps auparavant – des milliers d'années plus tôt – passé par une phase d'organisation supérieure ; l'océan n'avait plus maintenant qu'une unité physique et ses multiples créations, inutiles, absurdes, étaient des sursauts d'agonie – agonie fantastique, certes, qui se poursuivait depuis des siècles. Ainsi donc, les longus ou les mimoïdes étaient des tumeurs, tous les processus observés à la surface de l'énorme corps fluide exprimaient le chaos et l'anarchie... Cette façon de considérer le problème tourna à l'obsession ; pendant sept ou huit ans, la

littérature savante déversa en termes courtois des assertions qui n'étaient, malgré les précautions oratoires, qu'un monceau d'insultes – vengeance d'une foule de solaristes égarés, privés de chefs, contre l'objet de leurs soins assidus, qui ne se départait pas de son indifférence et s'obstinait à ignorer toutes les avances.

Une équipe de psychologues européens avaient effectué un sondage de l'opinion publique, étalé sur un laps de temps prolongé. Leur rapport, indirectement rattaché à la solaristique, ne figurait pas parmi les ouvrages réunis dans la bibliothèque de la Station, mais je l'avais étudié et je m'en souvenais fort bien. Recueillant systématiquement les déclarations profanes, les enquêteurs avaient démontré de façon frappante que les changements de l'opinion courante suivaient de très près les fluctuations d'opinion enregistrées dans les milieux savants.

Au sein de la commission de coordination de l'Institut Planétologique, qui décidait de l'appui matériel accordé aux recherches, le changement se manifestait par une réduction progressive du budget des instituts et des postes consacrés à la solaristique, ainsi que par des restrictions affectant les équipes d'exploration.

Certains savants, pourtant, avaient adopté une position absolument opposée et réclamaient des moyens d'action plus énergiques. Le directeur administratif de l'Institut Cosmologique Universel allait jusqu'à affirmer obstinément que l'océan vivant ne dédaignait nullement les hommes, mais ne les avait pas remarqués – de même qu'un éléphant ne voit ni ne sent les fourmis qui se promènent sur son dos. Pour attirer l'attention de l'océan et la retenir durablement, il fallait mettre en œuvre des stimuli puissants et des machines gigantesques conçues aux dimensions de la planète tout entière. Détail piquant, que la presse souligna malicieusement, le directeur de l'Institut Cosmologique invitait généreusement à puiser dans la poche d'autrui, puisque c'était l'Institut Planétologique qui aurait dû financer ces expéditions coûteuses.

Les hypothèses continuaient de pleuvoir – anciennes hypothèses « rafraîchies », superficiellement modifiées, simplifiées ou compliquées à l'extrême – et la solaristique,

discipline relativement claire malgré son amplitude, devenait un labyrinthe de plus en plus embrouillé, où chaque issue apparente se terminait en cul-de-sac. Dans un climat d'indifférence générale, de stagnation et de découragement, l'océan de Solaris se recouvrait d'un océan de papier imprimé.

Deux ans avant le début de mon stage au laboratoire du département que dirigeait Gibarian – au terme de ce stage, j'avais obtenu le diplôme de l'Institut –, la fondation Mett-Irving, récemment créée dans cette unique intention, promet les plus hautes récompenses à celui qui trouverait moyen d'exploiter utilement l'énergie de l'océan. L'idée n'était pas nouvelle ; les vaisseaux cosmiques avaient déjà rapporté sur la Terre bien des cargaisons de gelée plasmatique. Patiemment, on avait essayé diverses méthodes de conservation : hautes et basses températures, micro-atmosphère et microclimats artificiels, reproduisant les conditions atmosphériques et climatiques de Solaris, irradiation prolongée... On avait déployé tout un arsenal de procédés physiques et chimiques, pour observer en définitive, et invariablement, un processus de décomposition plus ou moins lent, passant par des stades abondamment décrits : consommation, macération, liquéfaction au premier degré, dite primaire, et liquéfaction tardive, dite secondaire. Les échantillons prélevés sur les efflorescences et créations plasmatiques connaissaient un sort identique, avec quelques variations dans le processus de décomposition ; mais, stade ultime, la matière toujours se dissipait par autofermentation en une cendre légère à reflets métalliques. N'importe quel solariste pouvait toutefois établir la composition de la matière étudiée, préciser les rapports des éléments et les caractéristiques chimiques.

Les savants ayant reconnu qu'il était impossible de maintenir en vie – ou même à l'état végétatif, en « hibernation » – aucun fragment, petit ou grand prélevé dans l'océan et dissocié de l'organisme monstrueux, on acquit la conviction (développée par l'école de Meunier et Proroch) que la clef du mystère dépendait seulement de la façon d'aborder celui-ci et que, lorsque nous aurions trouvé la méthode correcte d'interprétation, l'ensemble du problème serait résolu.

La recherche de cette clef, de cette pierre philosophale de Solaris, avait absorbé le temps et l'énergie d'une foule de gens dépourvus en général d'aucune formation scientifique. Durant la quatrième décennie de la solaristique, une véritable épidémie s'était propagée, qui avait ému les psychologues : un nombre incalculable de maniaques, d'obsédés ignorants, se consacraient à leur recherche tâtonnante, avec un zèle qui surpassait celui des anciens prophètes du mouvement perpétuel ou de la quadrature du cercle. Cette passion, cependant, s'était éteinte au bout de quelques années. À l'époque où je me préparais à partir pour Solaris, depuis longtemps il n'était plus question de la fameuse épidémie dans les journaux, ni dans les conversations, où l'on ne s'inquiétait d'ailleurs plus guère de l'océan.

En reposant l'abrégé de Gravinsky sur son rayon – et je pris garde de respecter la disposition par ordre alphabétique –, je frôlai une mince brochure de Grattenstrom, l'un des auteurs les plus bizarres de la littérature solaristique. Je connaissais cette brochure ; c'était un pamphlet, dicté par le souci de comprendre ce qui dépasse l'homme, et spécifiquement dirigé contre l'individu, l'homme, l'espèce humaine – l'œuvre abstraite et hargneuse d'un autodidacte, qui avait précédemment apporté une série de contributions peu banales à certains domaines marginaux, extrêmement spécialisés, de la physique quantique. Dans cette plaquette d'une quinzaine de pages – et pourtant son ouvrage capital ! –, le polémiste s'efforçait de démontrer que les réalisations les plus abstraites de la science, les théories les plus altières, les plus hautes conquêtes mathématiques ne signifiaient qu'un progrès dérisoire, un pas ou deux en avant, par rapport à notre compréhension préhistorique, grossière, anthropomorphique, du monde environnant. Cherchant les correspondants du corps humain – les projections de nos sens, de la structure de notre organisme, des conditions physiologiques qui limitent l'homme – dans les formules de la théorie de la relativité, dans le théorème des champs magnétiques, dans la parastatique, dans les hypothèses concernant le champ unifié du cosmos, Grattenstrom avait conclu qu'il n'était pas question, et ne saurait jamais être

question, d'aucun « contact » de l'homme avec une civilisation extra-humaine. Dans ce pamphlet contre l'humanité, il n'était pas fait mention de l'océan vivant ; cependant, entre les lignes, on sentait sa présence constante, son silence méprisant et triomphant. Telle, du moins, avait été mon impression en étudiant cette brochure, que Gibarian m'avait signalée, et que certainement il avait ajoutée de sa propre autorité à la collection d'ouvrages classiques de la Station – le pamphlet de Grattenstrom étant considéré comme une curiosité, mais pas comme un véritable solarianum.

Avec un sentiment étrange, semblable à du respect, je glissai soigneusement la mince brochure entre les livres serrés sur le rayon. Du bout des doigts, je caressai la reliure vert bronze de *l'Annuaire de Solaris*. En peu de jours, incontestablement, nous avions acquis des certitudes concernant quelques questions fondamentales, qui avaient fait couler des flots d'encre et alimenté tant de disputes demeurées stériles faute d'arguments. Aujourd'hui, quand même le mystère nous cernait de toutes parts, nous avions des arguments de poids.

L'océan était-il une créature vivante ? On ne pouvait continuer d'en douter, à moins de se complaire dans les paradoxes ou l'entêtement. Il devenait impossible de nier les « fonctions psychiques » de l'océan – peu importait ce que le terme recouvrait exactement. Il était évident, en tout cas, que l'océan ne nous avait que trop bien « vus »... Cette seule constatation infirmait les théories solaristes proclamant que l'océan était un « monde intérieur » – une « vie recluse » – privé par processus involutif d'organes de pensée ayant jadis existé, ignorant l'existence des objets et des phénomènes extérieurs, prisonnier d'un tourbillon gigantesque de courants mentaux créés et confinés dans les abîmes de ce monstre tournant entre deux soleils.

Mieux encore, nous avions découvert que l'océan savait reproduire ce que nous-mêmes n'avions jamais réussi à créer par synthèse artificielle – le corps humain, un corps humain perfectionné, modifié dans sa structure infra-atomique, afin de servir des desseins inconcevables.

L'océan vivait, pensait, agissait. Le « problème Solaris » n'était pas annihilé par son absurdité même. Nous avons bel et bien affaire à une Créature. La partie perdue n'était nullement perdue... Voilà qui semblait définitivement acquis. Bon gré, mal gré, les hommes devaient prendre en considération ce voisin, dont ils étaient séparés par un vide de plusieurs billions de kilomètres et par des années-lumière ; un voisin pourtant situé dans notre zone d'expansion et plus troublant que tout le reste de l'univers.

Nous étions peut-être arrivés à un tournant de l'histoire... Quelle décision l'emporterait en haut lieu ? Nous commanderait-on de renoncer, de revenir sur la Terre, immédiatement ou dans un proche avenir, nous ordonnerait-on même de liquider la Station ? Ce n'était pas impossible, du moins pas invraisemblable. Je ne croyais pas, cependant, à la solution par la fuite. L'existence du colosse pensant ne cesserait plus de tourmenter les hommes. Quand même l'homme aurait exploré en tous sens les espaces cosmiques, quand même il aurait établi des rapports avec d'autres civilisations, fondées par des créatures qui nous ressemblent, Solaris demeurerait une provocation éternelle.

Je découvris, égaré parmi les épais volumes de l'*Annuaire*, un petit livre relié de peau. Je considérai un instant la couverture usée, c'était un vieux livre, l'*Introduction à la solaristique*, de Muntius. Je l'avais lu en une nuit ; Gibarian, avec un sourire, m'avait prêté son exemplaire ; et, quand j'étais arrivé au mot « Fin », l'aube d'un nouveau jour sur la Terre éclairait ma fenêtre. La solaristique, écrivait Muntius, est le succédané de religion de l'ère cosmique ; c'est une foi, déguisée en science. Le Contact, ce but de la solaristique, n'est pas moins vague et obscur que la communion des saints ou le retour du Messie. L'exploration est une liturgie selon les formules de la méthodologie ; l'humble travail des savants n'est que l'attente d'un accomplissement, d'une Annonciation, car il n'existe pas et ne peut exister de ponts entre Solaris et la Terre. La comparaison s'impose avec évidence : les solaristes rejettent les arguments – pas d'expériences communes, pas de notions transmissibles – de même que les croyants rejetaient les

arguments qui minaient les fondements de leur foi. Du reste, que peuvent attendre, que peuvent espérer les hommes d'une « liaison d'information » avec l'océan vivant ? Un catalogue des vicissitudes associées à une existence infinie dans le temps, et si ancienne qu'elle n'a sans doute aucun souvenir de ses origines ? Une description des aspirations, des passions, des espoirs et des souffrances, qui se libèrent par la création chronique de montagnes vivantes ? La promotion des mathématiques à l'existence incarnée, la révélation de la plénitude dans l'isolement et le renoncement ? Mais tout cela représente une connaissance intransmissible ; transposées en un langage humain quelconque, les valeurs et significations recherchées perdent toute substance – on ne peut les faire passer de l'autre côté de la barrière. Les « adeptes » n'attendent d'ailleurs pas de telles révélations – de l'ordre de la poésie, plutôt que de la science – car, inconsciemment, c'est La Révélation qu'ils attendent, une révélation qui leur expliquerait le sens de la destinée de l'homme ! La solaristique ressuscite des mythes depuis longtemps disparus ; elle traduit des nostalgies mystiques, que les hommes n'osent plus exprimer ouvertement ; la pierre angulaire, profondément enfouie dans les fondations de l'édifice, c'est l'espoir de la Rédemption...

Incapables de reconnaître cette vérité, les solaristes évitent prudemment toute interprétation du Contact, présenté dans leurs ouvrages comme un aboutissement final, alors que primitivement les esprits lucides le considéraient comme un début, une ouverture, une incursion sur une voie nouvelle, parmi beaucoup d'autres voies possibles. Avec les années, le Contact a été sanctifié – il est devenu le ciel de l'éternité.

Muntius analyse très simplement, et avec amertume, cette « hérésie » de la planétologie ; il démonte brillamment le mythe solariste, ou plutôt le mythe de la Mission de l'Homme.

Première voix discordante, l'ouvrage de Muntius s'était heurté au silence dédaigneux des savants, à un moment où ceux-ci avaient encore une confiance romantique dans le développement de la solaristique. Comment, en effet, auraient-ils pu approuver une thèse qui dénonçait les bases mêmes de leurs travaux ?

La solaristique continua d'attendre celui qui rétablirait solidement ses assises et fixerait avec rigueur ses frontières. Cinq ans après la mort de Muntius, alors que son livre était devenu le merle blanc des bibliophiles – presque introuvable, aussi bien dans les collections de solariana que dans les bibliothèques spécialisées en philosophie –, un groupe de chercheurs norvégiens fondèrent une école portant le nom du savant ; au contact de la personnalité de ses divers héritiers spirituels, la pensée sereine du maître subit de profondes transformations ; elle aboutit à l'ironie corrosive d'Erle Ennesson et, sur un plan moins élevé, à la « solaristique utilitaire », ou « utilitaristique », de Phælang ; celui-ci recommandait de s'attacher aux avantages immédiats que les explorations pouvaient rapporter sans se préoccuper d'aucune communion intellectuelle de deux civilisations, d'aucun contact utopique. Comparées à l'analyse implacable et limpide de Muntius, les œuvres de ses disciples ne sont cependant guère plus que des compilations, voire de simples ouvrages de vulgarisation, à l'exception des traités d'Ennesson, et peut-être des études de Takata. Muntius lui-même avait déjà exposé le développement complet des conceptions solaristes ; il appelait la première phase de la solaristique l'ère des « prophètes », au nombre desquels il comptait Giese, Holden et Sevada ; il nommait la deuxième phase le « grand schisme » – éclatement de l'unique église solariste en une foule de chapelles antagonistes ; il prévoyait une troisième phase, qui surviendrait quand tout aurait été exploré, et qui se manifesterait par une dogmatique scolastique et sclérosée. Cette prévision, toutefois, devait se révéler inexacte. À mon avis, Gibarian avait raison, quand il qualifiait l'attaque menée par Muntius de simplification monumentale, négligeant tout ce qui dans la solaristique était à l'opposé d'une foi, puisque les travaux poursuivis sans cesse ne faisaient état que de la réalité matérielle d'un globe tournant autour de deux soleils.

Dans le livre de Muntius, je trouvai un tirage à part de la revue trimestrielle *Parerga Solariana*, des feuillets jaunis, pliés en deux, l'un des premiers articles écrits par Gibarian, avant même sa nomination à la tête de l'Institut. L'article, intitulé

Pourquoi je suis solariste, commençait par l'énumération succincte de tous les phénomènes matériels justifiant les chances d'un contact. Gibarian appartenait à cette génération de chercheurs, qui avaient l'audace de renouer avec l'optimisme de l'âge d'or et ne reniaient pas une foi caractérisée, dépassant les frontières imposées par la science, foi concrète, puisqu'elle impliquait le succès d'efforts persévérants.

Gibarian avait subi l'influence des travaux classiques de bioélectronique, auxquels l'école eurasienne – Cho Enmin, Ngyalla, Kawakadze – devait sa célébrité. Ces études établissaient une analogie entre le diagramme de l'activité électrique du cerveau et certaines décharges se produisant au sein du plasma avant l'apparition, par exemple, de polymorphes élémentaires ou de solarydes jumeaux. Gibarian rejetait les interprétations trop anthropomorphiques, toutes les mystifications des écoles psychanalytiques, psychiatriques, neurophysiologiques, qui s'efforçaient de discerner dans l'océan des symptômes de maladies humaines, entre autres l'épilepsie (à laquelle étaient censées correspondre les éruptions spasmodiques des asymétriades) ; car, parmi les défenseurs du Contact, Gibarian était l'un des plus prudents et des plus lucides, et il condamnait les déclarations sensationnelles – de plus en plus rares, à vrai dire. Du reste, ma propre thèse de doctorat avait provoqué un intérêt assez discutable. Je m'appuyais sur les découvertes de Bergmann et Reynolds, qui avaient réussi, dans une série de processus très diversifiés, à isoler et « filtrer » les composantes des émotions les plus fortes – le désespoir, la douleur, la volupté. J'avais systématiquement comparé ces enregistrements avec les décharges de courant émises par l'océan ; j'avais observé des oscillations et relevé des courbes (dans certaines parties des symétriades, à la base de mimoïdes en formation, etc.), révélant une analogie digne d'attention. Les journalistes s'étaient promptement emparés de mon nom, accolé par une certaine presse à des titres grotesques, « La gélatine désespérée » ou « La planète en orgasme ». Cette renommée trouble eut pourtant une conséquence heureuse (telle était encore mon opinion peu de jours auparavant) ; j'avais attiré sur moi

l'attention de Gibarian – qui, bien sûr, ne pouvait lire la totalité des ouvrages solaristes publiés – et il m'envoya une lettre. Avec cette lettre, un chapitre de ma vie se terminait ; un nouveau chapitre commençait...

Les rêves

Après six jours, aucune réaction ne s'étant produite, nous décidâmes de répéter l'expérience. Immobilisée jusqu'alors à l'intersection du quarante-troisième parallèle et du cent seizième méridien, la Station se déplaça vers le sud, planant à une altitude constante de quatre cents mètres au-dessus de l'océan ; nos radars, en effet, ainsi que les radiogrammes du satelloïde, signalaient un regain d'activité du plasma dans l'hémisphère austral.

Durant quarante-huit heures, un invisible faisceau de rayons X modulés par mon encéphalogramme alla frapper, à intervalles réguliers, la surface presque lisse de l'océan.

Au terme de ces quarante-huit heures de voyage, nous avions atteint les abords de la région polaire. Le disque du soleil bleu descendait d'un côté de l'horizon, et déjà du côté opposé les renflements empourprés des nuages annonçaient le lever du soleil rouge. Dans le ciel, des flammes aveuglantes, des gerbes d'étincelles vertes luttaient avec des lueurs pourpres assourdies ; l'océan même participait à ce combat de deux astres, de deux boules de feu, embrasé ici de reflets mercuriels et là de reflets écarlates ; le plus petit nuage passant au firmament enrichissait de miroitements irisés l'éclat de l'écume sur le versant des vagues. Le soleil bleu venait de disparaître, lorsque surgit, aux confins du ciel et de l'océan, à peine distincte, noyée dans les brumes sanglantes – mais aussitôt signalée par les détecteurs – une fleur de verre gigantesque, une symétriade. La Station ne modifia pas sa trajectoire ; au bout d'un quart d'heure, le colossal rubis palpitant de lueurs mourantes se dissimula de nouveau derrière l'horizon. Quelques minutes plus tard, une mince colonne, dont la base demeurerait cachée à nos yeux par la courbure de la planète, s'éleva à quelques milliers de mètres dans l'atmosphère. Cet arbre

fantastique qui continuait de croître, ruisselant de sang et de mercure, signifiait la fin de la symétriade ; le foisonnement des branches, au sommet de la colonne, se fondit en un énorme champignon simultanément éclairé par les deux soleils et qui s'envola avec le vent ; la partie inférieure, tuméfiée, se décomposait en lourdes grappes et s'affaissait lentement. L'agonie de la symétriade dura une heure entière.

Quarante-huit heures s'écoulèrent encore. Nos rayons avaient balayé une vaste étendue de l'océan ; une dernière fois, nous renouvelâmes l'expérience. De notre poste d'observation, nous voyions distinctement, à trois cents kilomètres au sud, une chaîne d'Arrhénides, six sommets rocheux, recouverts d'une matière semblable à de la neige ; en réalité, il s'agissait de dépôts d'origine organique, prouvant que cette formation montagneuse avait jadis été le fond de l'océan.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers le sud-ouest. Un certain temps, nous longeâmes la chaîne de montagnes, couronnée des nuages qui s'accumulaient pendant le jour rouge ; puis les nuages disparurent. Dix jours s'étaient écoulés depuis la première expérience.

Dans la Station, apparemment, il ne se passait pas grand-chose. Sartorius avait réglé le programme de l'expérience, qu'une installation automatique répétait à intervalles déterminés – j'ignorais même si quelqu'un contrôlait le bon fonctionnement de l'installation. En réalité, le calme n'était pas aussi complet qu'il semblait – mais pas du fait d'activités humaines.

Je craignais que Sartorius n'eût l'intention de terminer la construction de l'annihilateur. Et comment réagirait Snaut, quand il apprendrait que je l'avais trompé dans une certaine mesure, que j'avais exagéré les dangers auxquels on s'exposait en tentant d'anéantir la matière neutrinique ? Aucun des deux, cependant, ne me parlait plus de ce projet et je m'interrogeais sur les raisons de leur silence. Je les soupçonnais vaguement de ruse et de dissimulation – peut-être avaient-ils entrepris des travaux en secret ? Tous les jours, j'allais jeter un coup d'œil dans la pièce où se trouvait l'annihilateur, un local sans fenêtres situé exactement sous le laboratoire principal. Je ne rencontrai

jamais personne dans cette pièce ; la couche de poussière recouvrant l'armature et les câbles de l'appareil témoignait que l'on n'avait pas touché celui-ci depuis des semaines.

Je ne rencontrais d'ailleurs personne nulle part et je ne parvenais plus à atteindre Snaut ; quand j'essayais d'appeler la cabine radio, personne ne répondait au téléphone. Quelqu'un devait certainement diriger les mouvements de la Station, mais qui ? Je l'ignorais et, si bizarre que cela puisse paraître, je considérais que la question ne me concernait pas. L'absence de réactions de la part de l'océan me laissait également indifférent ; à tel point que, après deux ou trois jours, j'avais cessé de les espérer ou de les appréhender ; j'avais complètement oublié l'expérience et les réactions possibles. Je restais assis des jours entiers, soit dans la bibliothèque, soit dans ma cabine ; Harey, ombre discrète, me tenait compagnie. Je sentais bien qu'un malaise subsistait entre nous et que mon apathie, cet état de sursis hors de la pensée, ne pouvait s'étirer à l'infini. Évidemment, c'était à moi de prendre l'initiative, c'était de moi que dépendait un changement dans nos rapports. Mais je repoussais l'idée même d'un changement quelconque ; j'étais incapable de prendre aucune décision. J'avais l'impression que toutes choses à l'intérieur de la Station, et en particulier mes relations avec Harey, avaient la fragilité d'un échafaudage instable – que la moindre modification pouvait rompre cet équilibre périlleux et précipiter la ruine. D'où me venait cette impression ? Je n'en savais rien. Le plus étrange, c'est qu'elle aussi éprouvait d'une certaine façon un semblable sentiment.

Quand, aujourd'hui, je revis ces moments, j'ai la conviction que cette impression d'incertitude, de sursis, ce pressentiment d'un cataclysme imminent étaient provoqués par une présence invisible, qui avait pris possession de la Station. Présence dont je crois pouvoir affirmer qu'elle se manifestait également dans les rêves. N'ayant jamais eu auparavant, ni par la suite, de telles visions, j'ai décidé de les noter, de les transcrire approximativement, dans la mesure où mon vocabulaire me permet de les relater, étant bien entendu qu'il ne s'agit là que d'aperçus fragmentaires, presque entièrement dépouillés d'une horreur intransmissible.

Dans une région indistincte, au cœur de l'immensité, loin du ciel et de la terre, pas de sol sous mes pieds, pas de voûte au-dessus de ma tête, pas de parois, rien, je suis prisonnier d'une matière étrangère, mon corps est enduit d'une substance morte, informe ; ou plutôt, je n'ai plus de corps, je suis cette matière étrangère à moi-même. Des taches nébuleuses, d'un rose pâle, m'entourent, suspendues dans un milieu plus opaque que l'air, car les objets ne deviennent distincts qu'au moment où ils sont très proches de moi ; mais alors, quand les objets se rapprochent, ils ont une netteté extraordinaire, ils s'imposent à moi avec une précision surnaturelle ; la réalité de tout ce qui m'entoure a désormais une incomparable puissance d'évidence matérielle. (En me réveillant, j'ai l'impression paradoxale que c'est l'état de veille que je viens de quitter, et tout ce que je vois après avoir rouvert les yeux me semble flou et irréel.)

Ainsi donc commence le rêve. Autour de moi, quelque chose attend mon consentement, mon accord, un acquiescement intérieur, et je sais, ou plutôt quelque chose en moi sait que je ne devrais pas céder à une tentation inconnue, car plus le silence semble prometteur, plus terrible sera la fin. Ou, plus exactement, je ne sais rien de tel, car si je le savais, j'aurais peur, et jamais je n'ai ressenti aucune peur. J'attends. De la brume rose qui m'enveloppe, un objet invisible émerge et me touche. Inerte, emprisonné dans cette matière étrangère qui m'enserme, je ne peux ni reculer, ni me retourner, et cet objet invisible continue à me toucher, à ausculter ma prison, et je ressens ce contact comme celui d'une main, et cette main me recrée. Jusqu'à présent, je croyais voir, mais je n'avais pas d'yeux, et voici que j'ai des yeux ! Sous les doigts qui me caressent d'un mouvement hésitant, mes lèvres, mes joues sortent du néant, et la caresse s'étendant, j'ai un visage, le souffle gonfle ma poitrine, j'existe. Et recréé, je crée à mon tour, et devant moi apparaît un visage que je n'ai encore jamais vu, à la fois inconnu et connu. Je m'efforce de rencontrer les yeux en face de moi, mais cela m'est impossible, car je ne peux imposer aucune direction à mon regard, et nous nous découvrons mutuellement, par-delà toute volonté, dans un silence recueilli. Je suis

redevenu vivant, je me sens une force illimitée et cette créature – une femme ? – demeure auprès de moi, et nous restons immobiles. Nos cœurs battent, confondus, et soudain du vide qui nous entoure, où rien n'existe et ne peut exister, s'insinue une « influence » d'une cruauté indéfinissable, inconcevable. La caresse qui nous a créés, qui nous a enveloppés d'un manteau d'or, devient le fourmillement d'une infinité de doigts. Nos corps, blancs et nus, se dissolvent, se transforment en un grouillement de vermine noire, et je suis – nous sommes – une masse de vers gluants, entremêlés, une masse sans fin, infinie, et dans cet infini, non ! je suis l'infini, et je hurle silencieusement, j'implore la mort, j'implore une fin. Mais, simultanément, je m'éparpille dans toutes les directions, et la douleur s'enfle en moi, une souffrance plus vive qu'aucune souffrance éprouvée à l'état de veille, une souffrance démultipliée, une épée fouillant les lointains noirs et rouges, une souffrance dure comme le roc et qui s'accroît, montagne de douleur visible à la lumière éclatante d'un autre monde.

C'est là un rêve parmi les plus simples ; je ne peux raconter les autres, faute de termes pour en exprimer l'épouvante. Dans ces rêves, j'ignorais l'existence de Harey, et je ne retrouvais d'ailleurs aucune trace d'événements récents ou anciens.

Il y avait aussi des rêves sans « images ». Dans une obscurité immobile, une ombre « coagulée », je sens qu'on m'ausculte, lentement, minutieusement, mais aucun instrument, aucune main ne me touche. Je me sens pourtant pénétré de part en part, je m'effrite, je me désagrège, il n'y a plus que le vide, et à l'anéantissement total succède une terreur, dont le seul souvenir suffit aujourd'hui à précipiter les battements de mon cœur.

Et les jours se succédaient, ternes, toujours semblables ; j'étais indifférent à tout ; je ne redoutais que la nuit et je ne savais comment échapper aux rêves. Harey ne dormait jamais ; étendu auprès d'elle, je fuyais le sommeil ; je la serrais dans mes bras, je l'embrassais, je la cajolais ; la tendresse n'était qu'un prétexte, un moyen de reculer le moment où je m'endormirais... Je n'avais pas parlé à Harey de ces horribles cauchemars, mais elle devait avoir deviné quelque chose, car son attitude

trahissait involontairement un sentiment de profonde humiliation.

Ainsi que je l'ai dit, depuis longtemps je n'avais pas revu Snaut, ni Sartorius. Snaut, cependant, me donnait parfois signe de vie ; il déposait un billet à ma porte, ou m'appelait par téléphone. Il me demandait alors si je n'avais remarqué aucun phénomène nouveau, aucun changement, n'importe quoi, qu'on pût interpréter comme une réaction à l'expérience tant de fois répétée. Je lui répondais négativement et je lui retournais la question ; au fond du petit écran, Snaut se contentait de secouer la tête.

Le quinzième jour après l'arrêt des expériences, je me réveillai plus tôt que d'habitude ; le cauchemar de la nuit m'avait épuisé et j'éprouvais un engourdissement de tous les membres, comme si j'étais demeuré de longues heures sous l'effet d'une puissante narcose. Les premiers rayons du soleil rouge illuminaient la fenêtre ; un fleuve de flammes pourpres s'écoulait à la surface de l'océan et je constatai que cette immense étendue, que nul mouvement n'avait troublée les jours précédents, commençait à remuer. Et, tout à coup, un mince voile de brume recouvrit l'océan noir ; mais cette brume pâle semblait avoir une consistance très palpable. Ça et là, un tremblement agitait la brume ; puis, progressivement, la vibration se répandit en tous sens jusqu'à l'horizon. L'océan noir disparut alors complètement sous d'épaisses membranes vallonnées, avec des renflements rosés et des dépressions d'ombre nacrée. Ces étranges vagues, suspendues au-dessus de l'océan, se confondirent brusquement dans un tumulte et il n'y eut plus qu'une masse d'écume glauque à grosses bulles, qu'une tempête soulevait furieusement jusqu'à la hauteur de la Station ; et partout alentour d'immenses ailes membraneuses, sans nulle ressemblance avec des nuages, s'élançaient dans le ciel roux. Certaines de ces ailes d'écume, qui voilaient complètement le soleil, paraissaient charbonneuses ; d'autres, exposées de biais à la lumière, avaient des nuances cerise ou amarante. Et le phénomène se poursuivait, comme si l'océan était en train de muer, de rejeter une vieille peau écaillée ; par instants, la surface noire de l'océan luisait dans une ouverture,

aussitôt recouverte d'écume. Des ailes d'écume planaient tout près de moi, à quelques mètres de la fenêtre ; l'une d'elles, écharpe soyeuse, frotta la vitre. Et, pendant que l'océan continuait d'engendrer ces oiseaux bizarres, les premiers essaims se dissipaient haut dans le ciel et se décomposaient au zénith en filaments transparents.

La Station resta immobilisée tant que dura le spectacle, trois heures environ, c'est-à-dire jusqu'à la tombée de la nuit. Et après même que le soleil eut disparu, quand l'ombre déjà recouvrait l'océan, on voyait encore rougeoyer des myriades d'ailes déchiquetées qui s'enfonçaient dans le ciel, planant en rangs serrés, grimpant sans effort, aspirées vers le firmament.

Le phénomène avait épouvanté Harey, mais il n'était pas moins déconcertant pour moi ; sa nouveauté n'aurait d'ailleurs pas dû me troubler, puisque les solaristes observaient deux ou trois fois par an – et plus souvent même, quand la chance les favorisait – des formes et des créations qu'aucun répertoire n'avait décrites précédemment.

La nuit suivante, une heure avant le lever du soleil bleu, nous assistâmes à un autre phénomène : l'océan devenait phosphorescent. Des taches de lumière grise se balançaient au rythme des vagues invisibles. Ces taches, d'abord isolées, s'épandaient rapidement, se rejoignaient ; et bientôt un tapis de lumière spectrale se déploya à perte de vue. L'intensité de la lumière s'accrut progressivement pendant une quinzaine de minutes ; puis le phénomène se termina de façon surprenante. De l'ouest arriva une chape d'ombre, avançant sur une largeur de plusieurs centaines de milles ; quand cette ombre mouvante eut dépassé la Station, la partie phosphorescente de l'océan, reculant vers l'est, parut fuir le gigantesque éteignoir ; ce fut comme une aurore en déroute, repoussée jusqu'à l'horizon, que cerna un dernier halo ; et la nuit triompha. Un peu plus tard, le soleil se leva au-dessus de l'océan désert, ridé de quelques vagues figées, dont les reflets mercuriels venaient frapper ma fenêtre.

La phosphorescence de l'océan était un phénomène répertorié, qu'on observait parfois avant l'éruption d'une asymétriade, et qui de toute façon signifiait une amplification

locale de l'activité du plasma. Cependant, au cours des deux semaines suivantes, il ne se passa rien, ni à l'extérieur ni à l'intérieur de la Station. Une fois, pourtant, au milieu de la nuit, j'entendis un cri puissant, un cri surhumain, aigu et prolongé. Éveillé d'un cauchemar, je crus d'abord qu'un autre rêve avait succédé au précédent. Avant de m'endormir, j'avais entendu des bruits assourdis provenant du laboratoire, dont une partie était située au-dessus de ma cabine ; il m'avait semblé qu'on déplaçait des objets pesants, de gros appareils. Et quand je sus que je ne rêvais pas, je jugeai que ce cri venait également de là-haut, mais comment un cri aussi strident aurait-il pu transpercer un plafond insonorisé ? Le hurlement atroce dura presque une demi-heure. Ruisselant de sueur, les nerfs à vif, j'allais me décider à monter, quand le cri cessa ; et de nouveau j'entendis le glissement étouffé, lointain, d'objets pesants traînés sur le sol.

Deux jours plus tard, alors que je dînais avec Harey, Snaut entra dans la petite cuisine. Il s'était habillé, comme on s'habille sur la Terre après une journée de travail, et ce nouveau costume le changeait. Il paraissait plus grand, et aussi plus âgé.

Sans nous regarder, il s'approcha de la table ; il ne s'assit pas, ouvrit une boîte de viande et commença à manger, avalant une bouchée de pain entre deux bouchées de viande froide. La manche de son veston frôlait le bord de la boîte et se tachait de graisse.

Je lui dis :

— Attention à ta manche !

La bouche pleine, il grogna :

— Hein ?

Puis il continua à engouffrer la nourriture, comme s'il n'avait rien mangé depuis des jours. Il remplit un verre de vin, le vida d'un trait, poussa un soupir et se frotta les lèvres.

De ses yeux injectés de sang, il me regarda et marmonna :

— Tu ne te rases plus ? Ah, ah...

Harey entassa la vaisselle dans l'évier. Snaut se balançait sur ses talons ; il grimaçait et suçait bruyamment ses dents. J'eus l'impression qu'il exagérait ce bruit à plaisir.

Il me considéra avec insistance :

— Tu as décidé de ne plus te raser ? — Je ne répondis pas. — Crois-moi, ajouta-t-il, tu as tort ! Lui aussi, il avait commencé par ne plus se raser...

— Va te coucher !

— Quoi ? J'ai envie de bavarder un peu. Écoute, Kelvin, il nous veut peut-être du bien... Il veut peut-être nous faire plaisir, mais il ne sait pas exactement comment s'y prendre. Il déchiffre des désirs dans nos cerveaux, et deux pour cent seulement des processus nerveux sont conscients. Par conséquent, il nous connaît mieux que nous ne nous connaissons. Il faut s'entendre avec lui. Tu m'écoutes ? Tu ne veux pas ? Pourquoi — il larmoyait — pourquoi est-ce que tu ne te rases pas ?

— Tais-toi !... tu es soûl.

— Ivre, moi ? Et alors ! Parce que je traîne ma bosse d'un bout à l'autre de l'espace et que je fouine dans le cosmos, je n'aurais pas le droit de me soûler ? Pourquoi ? Tu crois à la mission de l'homme, hein, Kelvin ? Gibarian m'a parlé de toi, avant de se laisser pousser la barbe... Il t'a très bien décrit... Ne va surtout pas dans le laboratoire, tu y perdrais la foi. Le laboratoire, c'est le domaine de Sartorius, notre Faust *au rebours*¹... Il cherche un remède contre l'immortalité ! C'est le dernier chevalier du Saint-Contact, l'homme qu'il nous faut... Sa trouvaille la plus récente, elle aussi, n'était pas mauvaise — agonie prolongée. Pas mal, hein ? *Agonia perpetua*... de la paille... des chapeaux de paille... et tu ne bois pas, Kelvin ?

Il souleva ses paupières enflées et regarda Harey ; immobile, elle se tenait appuyée contre la paroi.

Snaut commença à déclamer :

« Ô, blanche Aphrodite, née de l'Océan, ta main divine... » — Il s'étrangla de rire. — Ça colle, hein, Kel... vin...

Une quinte de toux l'empêcha de continuer.

Calme, avec une rage froide, je grinçai :

— Tais-toi ! Tais-toi et va-t'en !

— Tu me chasses ? Toi aussi ? Tu ne te rases plus et tu me chasses ! Tu ne veux plus de mes avertissements, tu ne veux plus de mes conseils ? Entre compagnons interstellaires, il faut

¹ En français dans le texte.

s'entraider ! Écoute, Kelvin, on va descendre, ouvrir les hublots, et on va l'appeler ! Il nous entendra peut-être. Mais quel est son nom ? Nous avons donné un nom à toutes les étoiles, à toutes les planètes, alors qu'elles avaient peut-être déjà un nom... Quel culot de notre part ! Viens, on descend ! On va crier, on lui expliquera si bien le tour qu'il nous a joué, qu'il en sera tout ému... il nous construira des symétriades d'argent, il élèvera vers nous ses prières mathématiques, il nous enverra des anges couleur de sang. Il partagera nos peines et nos terreurs, et il nous suppliera de l'aider à mourir. Il nous supplie déjà, il nous implore... par chacune de ses manifestations, il nous supplie de l'aider à mourir. Tu ne souris pas ? Tu sais pourtant que je plaisante ! Si l'homme avait un sens de l'humour plus prononcé, les choses auraient peut-être tourné autrement. Tu sais ce qu'il veut faire ? Il veut punir cet océan, il veut l'amener à hurler de toutes ses montagnes à la fois... Tu penses qu'il n'aura pas le courage de soumettre son plan à l'approbation de l'aréopage sclérosé qui nous a envoyés ici, en tant que rédempteurs de fautes qui nous sont étrangères ? Tu as raison... Il a peur. Mais il a seulement peur du petit chapeau. Il ne montrera le petit chapeau à personne, il n'en aura pas le courage, notre Faust...

Je me taisais. Snaut se balançait de plus en plus violemment. Les larmes ruisselaient le long de ses joues et tombaient sur ses vêtements. Il continua :

— Qui est responsable ? Qui est responsable de cette situation ? Gibarian ? Giese ? Einstein ? Platon ? Tous des criminels... Pense un peu, dans une fusée, l'homme risque d'éclater comme une bulle, ou de se pétrifier, ou de griller, ou de suer tout son sang d'un seul jet, sans avoir eu le temps de crier, et il ne reste plus que des osselets qui tournoient entre les parois blindées, selon les lois de Newton corrigées par Einstein, ces crécelles de notre progrès ! De bon cœur, nous avons suivi la route superbe, et nous voici arrivés... Contemple notre réussite, Kelvin, contemple nos cellules, ces assiettes incassables, ces éviers immortels, cette cohorte d'armoires fidèles, ces placards dévoués ! Si je n'étais pas ivre, je ne parlerais pas comme ça, mais un jour ou l'autre quelqu'un devait finir par parler. Quelqu'un devait-il parler ? Tu restes assis là, comme un enfant

au milieu de l'abattoir, et tu te laisses pousser la barbe... À qui la faute ? Trouve la réponse toi-même !

Il se retourna lentement et sortit ; sur le seuil, il s'accrocha au montant de la porte, pour ne pas tomber. Et maintenant, l'écho de ses pas résonnait dans le couloir.

J'évitais de regarder Harey ; mais, malgré moi, je rencontrai soudain ses yeux. J'aurais voulu me lever, la prendre dans mes bras, lui caresser les cheveux. Je ne bougeai pas.

Victoire

Trois semaines s'écoulèrent. Les volets des fenêtres se baissaient et se relevaient à heure fixe. La nuit, j'étais prisonnier de mes cauchemars. Et, chaque matin, la comédie recommençait. Mais était-ce une comédie ? Je me composais une apparence paisible, et Harey jouait le même jeu ; nous nous trompions mutuellement, en connaissance de cause, et cet accord servait notre ultime évasion : nous nous entretenions de l'avenir, de notre vie sur la Terre, de notre installation dans les environs d'une grande ville. Nous ne quitterions plus la Terre, nous passerions le reste de notre existence sous le ciel bleu et parmi les arbres verts. Ensemble, nous imaginions la disposition de notre maison, le tracé du jardin ; nous nous disputions pour des détails, l'emplacement d'une haie ou d'un banc... Étais-je sincère un seul instant ? Non. Je savais que nos projets étaient impossibles. Je le savais. Car même si Harey avait pu quitter la Station et survivre au voyage, comment aurais-je franchi les barrières de contrôle avec mon passager clandestin ? La Terre n'accueille que les humains, et tout être humain doit posséder des papiers en règle. Au premier contrôle, on retiendrait Harey, afin d'essayer d'établir son identité ; on nous séparerait et Harey, aussitôt, se trahirait. La Station était l'unique endroit où nous pouvions vivre ensemble. Harey le savait-elle ? Sûrement. Quelqu'un le lui avait-il dit ? Oui, probablement...

Une nuit, j'entendis Harey qui se levait doucement. Je voulus la retenir – dans l'obscurité et le silence, il nous arrivait encore de nous libérer un instant du désespoir, d'échapper à la torture par l'oubli. Harey n'avait pas remarqué que je m'étais réveillé. Quand j'étendis le bras, elle était déjà debout. Pieds nus, elle marchait vers la porte.

J'éprouvais une angoisse confuse ; sans oser élever la voix, je murmurai :

— Harey...

Je m'assis sur le lit. Harey était sortie, laissant la porte entrouverte : une mince paroi de lumière coupait obliquement la chambre. Il me sembla entendre des chuchotements. Harey parlait avec quelqu'un... Avec qui ?

Je sautai du lit, mais une terreur folle me saisit, et mes jambes refusèrent d'avancer. Je tendis l'oreille ; je ne percevais plus aucun bruit. Je me laissai retomber sur le drap. Le sang martelait mes tempes. Je commençai à compter. J'arrivais à mille, quand le panneau de la porte s'écarta. Harey entra, referma silencieusement la porte et demeura un instant immobile. Je m'efforçais de respirer régulièrement.

Elle appela tout bas :

— Kris !

Je ne répondis rien.

Elle se glissa rapidement dans le lit et s'étendit à côté de moi, en prenant garde de ne pas me toucher. Je ne bougeais pas ; dans ma tête, je formais des questions, mais je me refusais à parler le premier. Combien de temps suis-je resté ainsi, à poser des questions muettes ? Une heure peut-être. Puis je m'endormis.

Le matin fut semblable à tant d'autres matins ; j'observais Harey à la dérobée ; je ne constatai aucun changement dans son comportement. Après le déjeuner, nous nous assîmes face à la large fenêtre panoramique ; la Station voguait parmi des nuages empourprés. Harey lisait un livre ; regardant fixement devant moi, je m'aperçus brusquement qu'en penchant la tête selon un certain angle je voyais notre double reflet dans la vitre. Je retirai ma main de la barre d'appui. Harey ne se doutait pas que je l'observais dans la vitre : elle me jeta un coup d'œil et, d'après mon attitude, jugea évidemment que je contemplais l'océan. Alors, elle s'inclina vivement vers la barre d'appui et baisa l'endroit que ma main venait de toucher. L'instant d'après, elle lisait de nouveau son livre.

— Harey, demandai-je doucement, où es-tu allée cette nuit ?

— Cette nuit ?

— Oui.

— Tu... tu as rêvé, Kris, je ne suis allée nulle part.

— Tu n'es pas sortie ?

— Non... tu as dû rêver.

— Peut-être... oui, j'ai peut-être rêvé...

Le soir, je recommençai à parler de notre voyage, du retour sur la Terre.

Harey m'interrompit :

— Ne me parle plus de ce voyage, Kris ! Je ne veux plus en entendre parler, tu sais bien...

— Quoi ?

— Non, rien.

Quand nous fûmes couchés, elle me dit qu'elle avait soif :

— Il y a un verre de sirop, là, sur la table, voudrais-tu me le donner, s'il te plaît ?

Elle but la moitié du verre, puis elle me le tendit. Je n'avais pas soif.

Elle sourit :

— Bois à ma santé !

Je bus le sirop, qui me parut un peu salé, mais j'avais l'esprit ailleurs :

— Harey... — Elle venait d'éteindre la lampe. — Harey, puisque tu ne veux plus parler de notre voyage, parlons d'autre chose !

— Si je n'existais pas, est-ce que tu te marierais ?

— Non.

— Jamais ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je suis resté seul dix ans, et je ne me suis pas remarié. Ne parlons pas de ça, ma chérie...

La tête me tournait, comme si j'avais bu trop de vin.

— Non, parlons-en ! Et si je te priais de le faire ?

— De me marier ? Quelle idée absurde, Harey ! Je n'ai besoin de personne d'autre que toi.

Elle se pencha au-dessus de moi ; son souffle frôla mes lèvres ; elle m'étreignit de toutes ses forces :

— Dis-le autrement !

— Je t'aime.

Sa tête s'abattit sur mon bras ; je sentis des larmes.

— Harey, qu'est-ce que tu as ?

— Rien... rien... rien..., répéta-t-elle de plus en plus bas.

Mes yeux se fermaient.

L'aube rouge me réveilla. J'avais la tête lourde, et le cou raide, comme si les vertèbres s'étaient soudées. La langue pâteuse, j'avalai une salive amère. Avec quoi avais-je bien pu m'empoisonner ? J'étendis le bras vers Harey ; ma main palpa un drap froid.

Je me redressai d'un bond.

J'étais seul – seul dans le lit, seul dans la cabine. La vitre incurvée reflétait une rangée de soleils rouges. Je sautai sur le sol. Titubant comme un homme ivre, m'accrochant aux meubles, j'atteignis l'armoire à glissière ; la salle de bains était vide. La rotonde était vide. Il n'y avait personne dans l'atelier.

— Harey !

Agitant les bras, je courais en tous sens et je l'appelais. Une dernière fois, je hurlai :

— Harey !

Et ma voix s'étrangla : je savais déjà la vérité...

Je ne me rappelle plus exactement ce qui se passa ensuite. À moitié nu, je courais d'un bout à l'autre de la Station. Je crois me souvenir que je suis même entré dans la centrale de réfrigération, que j'ai exploré les magasins d'entrepôt. Je frappais à poings fermés contre les portes verrouillées. Je m'éloignais, puis je revenais me heurter aux portes qui m'avaient déjà résisté. Je dégringolais le long des escaliers, je tombais, je me relevais, je me précipitais je ne sais où, en avant... Un mur de verre coulissa : j'étais arrivé à la double porte blindée qui s'ouvrait sur l'océan. Je m'attaquai à la porte ; je criais ; j'espérais encore que je rêvais. Depuis un moment, quelqu'un était à côté de moi ; quelqu'un s'agrippait à moi, m'entraînait...

Je me retrouvai étendu sur une table métallique, dans le petit atelier. Je haletais. Une vapeur d'alcool me brûlait les narines et la gorge. Ma chemise était trempée d'eau glacée, j'avais les cheveux collés au crâne.

Snaut s'affairait devant une armoire de médicaments ; il remuait des instruments et des ustensiles de verre, qui s'entrechoquaient avec un vacarme insupportable.

Tout à coup, je le vis au-dessus de moi ; il me regardait gravement dans les yeux.

— Où est-elle ?

— Elle n'est pas ici.

— Mais... Harey...

Il se voûta, rapprocha son visage et dit lentement, très distinctement :

— Harey est morte.

Je fermai les yeux et je murmurai :

— Elle reviendra...

Je ne redoutais pas son retour ; je le souhaitais. Je ne m'expliquais pas pourquoi j'avais moi-même, un jour, essayé de la chasser, pourquoi j'avais alors tellement craint de la voir revenir !

Il me tendit un verre :

— Tiens, bois ça !

Je lui jetai tout le contenu du verre au visage. Il recula en s'essuyant les yeux. Quand il rouvrit les paupières, j'étais debout, je le dominais de toute ma hauteur ; il était si petit...

— C'est toi !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Pas d'histoires, tu sais de quoi je parle ! C'est toi qu'elle a rencontré, l'autre nuit... Et tu lui as dit de me donner un somnifère... Qu'est-elle devenue ? J'écoute !

Il fouilla la poche de sa chemise et en retira une enveloppe. Je la lui arrachai des mains ; elle était collée et ne portait aucune inscription. Je déchirai l'enveloppe ; elle contenait un feuillet plié en quatre.

Je reconnus l'écriture, une grosse écriture irrégulière, un peu enfantine :

« Mon chéri, c'est moi qui lui ai demandé. Il est bon. Je regrette d'avoir été obligée de te mentir.

Je t'en prie, accorde-moi cette seule faveur, écoute-le, et surtout ne te fais pas de mal. Tu as été merveilleux. »

Il y avait un dernier mot, barré, mais que je pus déchiffrer : elle avait signé « Harey ». Je lus et relus la lettre.

J'étais redevenu pleinement lucide ; je n'allais pas pousser des cris hystériques. Je n'avais d'ailleurs plus de voix, plus même la force de gémir.

Je finis par murmurer :

— Comment... comment ?

— Plus tard, Kelvin. Calme-toi !

— Je suis calme. Parle ! Comment ?

— Par annihilation.

— Mais... et l'appareil ?

— L'appareil de Roche ne convenait pas. Sartorius en a construit un autre, un déstabilisateur nouveau. Un appareil miniature, d'une portée de quelques mètres.

— Et elle...

— Elle a disparu. Un éclair et un souffle d'air. Un petit souffle d'air. C'est tout.

— Un appareil de faible portée...

— Oui, nous n'avions pas les matériaux pour construire un grand appareil.

Les murs s'inclinaient vers moi, je fermai les yeux.

— Mais... elle... elle reviendra.

— Non.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Non, Kelvin, elle ne reviendra pas. Tu te rappelles ces ailes d'écume, qui montaient ? Depuis ce jour-là, ils ne reviennent plus.

— Non ?

— Non.

Je dis tout bas :

— Tu l'as tuée...

— Oui... à ma place, tu aurais agi autrement ?

Je lui tournai le dos et je me mis à marcher en travers de la pièce. Neuf pas rapides de l'angle à la paroi d'en face. Retour. Neuf pas encore, toujours plus rapides.

Je m'arrêtai devant Snaut :

— Écoute, nous allons rédiger un rapport. Nous demanderons une liaison immédiate avec le Conseil. C'est

faisable. Ils accepteront. Ils doivent accepter. La planète ne sera plus soumise aux règlements de la convention des Quatre. Tous les moyens seront permis. Nous ferons venir des générateurs d'antimatière. Crois-tu qu'il existe aucun corps qui puisse résister à l'antimatière ? Il n'en existe pas ! Rien ne résiste à l'antimatière, rien, rien, rien ! – Je criais et les larmes m'aveuglaient.

– Tu veux le détruire ? Pourquoi ?

– Va-t'en, laisse-moi !

– Non, je ne sortirai pas.

– Snaut ! – Je le regardais fixement ; il secoua la tête. – Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu exiges de moi ?

Il recula vers la table :

– Bien, nous rédigerons un rapport.

Je recommençai à marcher.

– Assieds-toi ! ordonna-t-il.

– Laisse-moi tranquille !

– Il y a deux questions distinctes. Premièrement, les faits ; deuxièmement, nos souhaits.

– Et c'est maintenant qu'il faut en parler ?

– Oui, maintenant.

– Je ne veux rien entendre. Tu as compris ? Tes distinctions ne m'intéressent pas.

– Nous avons envoyé notre dernier communiqué il y a environ deux mois, avant la mort de Gibarian. Il faudrait établir exactement le processus d'apparition...

Je lui saisis le bras :

– Tu vas te taire, oui ?

– Frappe-moi si tu veux, je ne me tairai pas.

Je le lâchai :

– Oh, parle tant qu'il te plaira...

– Bon, écoute !... Sartorius essaiera de dissimuler certains faits... j'en suis presque sûr.

– Et toi, tu ne cacheras rien ?

– Non. Plus maintenant. L'affaire dépasse les responsabilités personnelles. Tu le sais aussi bien que moi... « Il » a fait preuve d'activité réfléchie. Il est capable d'opérer une synthèse organique au niveau le plus élevé, une synthèse

que nous-mêmes n'avons jamais réussie. Il connaît la structure, la microstructure, le métabolisme de notre corps...

— En effet... Pourquoi t'arrêtes-tu de parler ? Il a effectué sur nous une série... une série d'expériences. Vivisection psychique. Il a utilisé des connaissances, qu'il nous a dérobées, sans tenir compte de nos aspirations.

— Ce ne sont plus là des faits, Kelvin, ni même des propositions. Ce sont des hypothèses. En un certain sens, il a tenu compte des désirs enfermés dans un recoin secret de notre esprit. Il nous a peut-être envoyé... des cadeaux.

— Des cadeaux ! Grand Dieu !

Un rire irrépressible me secouait, je hurlais de rire.

Snaut me saisit la main :

— Calme-toi !

Je lui serrai les doigts ; j'entendis craquer les os. Impassible, les paupières plissées, il bravait mon regard. Je m'écartai et j'allai me réfugier dans un coin de l'atelier.

Le visage tourné vers la paroi, je dis :

— Je vais essayer de me dominer.

— Oui, bien sûr... je comprends. Qu'est-ce qu'on leur demande ?

— À toi de décider... Je ne peux pas me concentrer maintenant... Elle a dit quelque chose, avant ?

— Non, rien. Si tu veux mon avis, nous avons désormais une chance.

— Une chance ? Quelle chance ? Une chance de... Ah... — De nouveau, je le regardais en face, et soudain je compris. — Le Contact ? Encore le Contact ? Alors, tu n'en as pas par-dessus la tête de cette maison de fous ! Qu'est-ce qu'il te faut de plus... Le Contact ? Non, non et non, ne compte pas sur moi !

— Pourquoi pas ? dit-il calmement. Toi-même, instinctivement, et en ce moment même plus que jamais, tu le traites comme un être humain. Tu le hais.

— Et toi pas ?

— Non, Kelvin, non... Il est aveugle...

Je répétais :

— Aveugle ?

Je n'étais pas certain d'avoir bien entendu.

— Ou plutôt, il « voit » autrement que nous. Nous n'existons pas pour lui de la même façon que nous existons les uns par rapport aux autres. Nous nous reconnaissons entre nous à l'apparence du visage, du corps... Pour lui, cette apparence est une vitre translucide. Il s'introduit directement à l'intérieur du cerveau.

— Bien, et alors ? Où veux-tu en venir ? S'il a réussi à recréer un être humain qui existe seulement dans mon souvenir, et de telle sorte que ses yeux, ses gestes, sa voix... sa voix...

— Continue ! Parle !

— Je parle... je parle... La voix... la voix... parce qu'il est capable de lire en nous comme dans un livre... Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui, qu'il pourrait s'entendre avec nous.

— Ce n'est pas évident ?

— Non. Ce n'est pas évident du tout. Il a peut-être utilisé une recette de fabrication exprimée autrement que par des mots. En tant qu'enregistrement gravé dans la mémoire, cette recette se présente sous forme d'une structure protéique, comparable à un zoosperme ou à un œuf. Dans le cerveau, il n'y a pas de mots, pas de sentiments ; la mémoire de l'homme est un répertoire rédigé en termes d'acides nucléiques sur des cristaux asynchrones à grosses molécules. « Il » a relevé l'empreinte la plus profonde, la plus isolée, la plus « assimilée », sans nécessairement savoir ce qu'elle signifie pour nous. Admettons que je suis capable de reproduire l'architecture d'une symétriade, que je connais les matériaux dont elle est composée, et que j'ai les moyens technologiques d'opérer efficacement... Je crée une symétriade et je la jette dans l'océan. Mais je ne sais pas pourquoi j'agis ainsi, je ne sais pas à quoi elle sert, je ne sais pas ce qu'elle signifie pour lui...

— Oui, dis-je, tu as peut-être raison. En ce cas, il ne nous voulait pas de mal, il ne cherchait pas à nous détruire... Oui, c'est possible. Et sans aucune intention...

Mes lèvres commencèrent à trembler.

— Kelvin !

— Oui, oui, ne t'inquiète pas ! Tu es bon, et l'océan est bon. Tout le monde est bon. Mais pourquoi ?... Explique-moi !

Pourquoi, pourquoi a-t-il fait ça ? Qu'est-ce que tu lui as dit... à elle ?

— La vérité.

— La vérité, la vérité !... quoi ?

— Tu le sais bien... viens chez moi, on va rédiger le rapport ! Viens !

— Attends ! Qu'est-ce que tu veux exactement ? Tu n'as pourtant pas l'intention de rester dans la Station ?

— Si, je désire rester.

Le vieux mimoïde

Assis devant la grande fenêtre, je regardais l'océan. Je n'avais rien à faire. Le rapport, rédigé en cinq jours, était maintenant un faisceau d'ondes qui couraient dans le vide, quelque part au-delà de la constellation d'Orion. Quand il atteindrait la sombre nébuleuse, qui absorbe tous les signaux et les rayons lumineux dans une masse de huit trillions de milles au cube, notre rapport serait recueilli par la première antenne d'une chaîne de relais. Alors, décrivant un arc gigantesque, sautant d'une bouée radio à une autre par bonds de milliards de kilomètres, le rapport parviendrait enfin au dernier relais, bloc métallique bourré d'instruments de précision ; et le bec allongé de l'antenne de retransmission capterait le faisceau d'ondes en le concentrant, pour le relancer dans l'espace, vers la Terre. Des mois s'écouleraient ensuite, puis un semblable faisceau d'énergie, parti de la Terre, creuserait un sillon de perturbations dans le champ de gravitation de la Galaxie ; heurtant de front le nuage cosmique, il poursuivrait sa route sans perte de vitesse, amplifié par la longue chaîne des bouées libres qui le dirigeraient vers les deux soleils de Solaris.

Sous le soleil rouge, l'océan était plus noir que jamais. Une brume rousse voilait l'horizon. Le temps, exceptionnellement lourd, semblait annoncer l'un de ces ouragans terribles qui se déchaînaient deux ou trois fois par an à la surface de la planète, dont l'unique habitant – il est permis de le supposer – contrôlait le climat et ordonnait les tempêtes.

Pendant des mois encore, je resterais là. Du haut de mon observatoire, je contemplerais la naissance des jours – disque d'or blanc ou de pourpre fanée. Parfois, je surprendrais les rayons de l'aube se jouant parmi les formes fluides de quelque édifice surgi de l'océan, je verrais le soleil se refléter sur la bulle argentée d'une symétriade ; je suivrais du regard les oscillations

des gracieux agilus qui se courbent sous le vent et je m'attarderais à examiner les vieux mimoïdes poudreux.

Et, un jour, les écrans de tous les vidéotéléphones commenceraient à clignoter ; tous les appareils de signalisation, endormis depuis longtemps, reviendraient à la vie, ranimés par une impulsion émise à des centaines de milliards de kilomètres et annonçant l'arrivée d'un colosse métallique, qui descendrait vers nous dans le bruit assourdissant de ses graviteurs. Ce serait l'*Ulysse*, ou le *Prométhée*, ou quelque autre croiseur cosmique. Par la trappe, je sortirais sur le toit plat de la Station ; je verrais alors des bataillons d'automates massifs, à carapace blanche, créatures étrangères au péché originel, qui dans leur innocence vont jusqu'au bout de leur tâche, n'hésitant pas à se détruire elles-mêmes ou à détruire l'obstacle imprévu, obéissant strictement aux ordres enregistrés par les cristaux de leur mémoire. Ensuite, plus rapide que le son, le vaisseau s'élèverait sans bruit, abandonnant loin en arrière, au-dessus de l'océan, une salve de détonations ; et le visage de tous les passagers s'éclairerait à l'idée du retour chez soi.

Le retour chez soi... Mais qu'est-ce que cela signifiait pour moi ? La Terre ? Je pensais à ces grandes villes surpeuplées, bruyantes, où je m'égarerais, où je me perdrais – je pensais à ces villes, comme j'avais pensé à l'océan, la deuxième ou la troisième nuit, quand j'avais voulu me précipiter dans les vagues noires. Je me noierai parmi les hommes. Je serai taciturne et attentif – un compagnon apprécié. J'aurai beaucoup de relations, des amis, et des femmes – et peut-être même une femme. Pendant un certain temps, je devrai faire un effort pour sourire, saluer en m'inclinant, me redresser, pour exécuter les mille petits gestes dont se compose la vie sur la Terre, en attendant que tous ces gestes redeviennent des réflexes. Je trouverai des intérêts nouveaux, de nouvelles occupations, auxquels je ne me donnerai pas tout entier. Non, plus jamais je ne me donnerai tout entier, à rien, ni à personne. Et peut-être, la nuit, regarderai-je dans la direction de la sombre nébuleuse, rideau noir qui voile l'éclat des deux soleils. Et je me rappellerai tout, même ce que je pense en ce moment ; avec un sourire condescendant, mêlé d'un peu de regret, je me rappellerai mes

folies et mes espoirs. Et ce Kelvin de l'avenir ne vaudra pas moins que le Kelvin du passé, qui était prêt à tout au nom d'un projet ambitieux, nommé Contact. Et personne n'aura le droit de me juger.

Snaut entra dans la cabine. Il jeta un coup d'œil circulaire, puis il arrêta son regard sur moi. Je me levai et je m'approchai de la table.

— Tu as besoin de moi ?

— Tu n'as rien à faire ? dit-il. Je pourrais te donner du travail... des calculs. Oh, pas un travail très urgent...

Je souris :

— Je te remercie, ce n'est pas la peine.

Il regardait par la fenêtre :

— Tu en es bien sûr ?

— Oui... je pensais à différentes choses, et...

— Je préférerais que tu penses un peu moins.

— Mais tu ne sais pas à quoi je pensais ! Dis-moi... tu crois en Dieu ?

Il me jeta un coup d'œil inquiet :

— Quoi ?... qui croit encore aujourd'hui...

Je pris un ton désinvolte :

— Ce n'est pas si simple. Il ne s'agit pas du Dieu traditionnel des religions de la Terre. Je ne suis pas spécialiste de l'histoire des religions et je n'ai peut-être rien inventé. Sais-tu, par hasard, s'il a jamais existé une foi en un Dieu... imparfait ?

Il fronça les sourcils :

— Imparfait ? Qu'est-ce que tu veux dire ? En un certain sens, les dieux de toutes les religions étaient imparfaits, chargés seulement d'attributs humains amplifiés. Le Dieu de l'Ancien Testament, par exemple, exigeait une humble soumission et des sacrifices, il était jaloux des autres dieux... Les dieux grecs, avec leur humeur querelleuse, leurs disputes de famille, étaient aussi imparfaits que les hommes.

Je l'interrompis :

— Non, je ne pense pas à un Dieu dont l'imperfection résulte de la candeur de ses créateurs humains, mais dont l'imperfection représente la caractéristique fondamentale, immanente. Un Dieu limité dans son omniscience et dans sa

toute-puissance, faillible, incapable de prévoir les conséquences de ses actes, créant des phénomènes qui engendrent l'horreur. C'est un Dieu... infirme, dont les ambitions dépassent les forces, et qui ne s'en rend pas compte immédiatement. Un Dieu qui a créé des horloges, mais pas le temps qu'elles mesurent. Il a créé des systèmes, ou des mécanismes, servant à des fins définies, mais qui ont dépassé ces fins et les ont trahies. Et il a créé l'éternité, qui devait mesurer sa puissance, et qui mesure sa défaite infinie.

Snaut hésita, mais il n'y avait plus dans son attitude la réserve méfiante qu'il me témoignait ces derniers temps :

— Le manichéisme, autrefois...

Je l'interrompis aussitôt :

— Rien de commun avec le principe du Bien et du Mal ! Ce Dieu n'existe pas en dehors de la matière, il voudrait se libérer de la matière, mais il ne le peut pas...

Snaut réfléchit un instant :

— Je ne connais pas de religion de cette sorte. Cette espèce de religion n'a jamais été... nécessaire. Si je te comprends, et j'ai bien peur de t'avoir compris, tu envisages un dieu évolutif, qui se développe dans le temps, s'accroît, et ne cesse d'agrandir sa puissance en prenant conscience de son impuissance ? Pour ton Dieu, la condition divine est une situation sans issue – et, ayant compris sa situation, il se désespère. Oui, mais le Dieu désespéré, n'est-ce pas l'homme, mon cher Kelvin ? C'est de l'homme que tu me parles... et ce n'est pas seulement une fichue philosophie, c'est même une fichue mystique.

Je m'obstinaï :

— Non, il ne s'agit pas de l'homme. Il est possible que, par certains aspects, l'homme corresponde à cette définition provisoire, mais c'est parce qu'elle comporte beaucoup de lacunes. L'homme, malgré les apparences, ne se crée pas des buts. Le temps – l'époque – les lui impose. L'homme peut servir son époque ou se révolter ; mais l'objet auquel il dévoue ses soins, ou contre lequel il se révolte, lui est donné de l'extérieur. S'il n'existait qu'un seul homme, il pourrait apparemment tenter l'expérience de se créer des buts en toute liberté – apparemment, car l'homme qui n'a pas été élevé parmi d'autres

humains ne peut devenir un homme. Et celui... celui auquel je pense... il ne peut exister au pluriel, tu comprends ?

Snaut montra la fenêtre :

— Ah, dit-il, alors.

— Non, lui non plus. Au cours de son développement, il a sans doute frôlé l'état divin, mais il s'est trop tôt renfermé sur lui-même. C'est plutôt un anachorète, un ermite du cosmos, pas un dieu... Il se répète, Snaut, et celui auquel je pense ne se répéterait jamais. Il est peut-être déjà né quelque part, dans un recoin de la Galaxie, et, bientôt, saisi d'un enivrement juvénile, il se mettra à éteindre des étoiles, à en allumer d'autres... Nous le remarquerons au bout d'un certain temps.

— Nous l'avons déjà remarqué, dit Snaut, d'un ton aigre. Les novæ et les supernovæ... d'après toi, ce sont les cierges de son autel ?

— Si tu interprètes littéralement ce que je dis...

— Et Solaris est peut-être le berceau de ton nourrisson divin, ajouta Snaut, avec un sourire qui s'élargit et multiplia les rides autour de ses yeux. Solaris est peut-être un premier état du Dieu désespéré... Son intelligence va peut-être se développer immensément... Tout le contenu de nos bibliothèques de solaristique n'est peut-être que l'énorme répertoire de ses vagissements infantiles...

J'enchaînai :

— Et pendant quelque temps nous aurons été les hochets de ce bébé ! C'est possible. Et sais-tu ce que tu viens de faire ? Tu as créé une hypothèse entièrement nouvelle sur le thème de Solaris – mes compliments ! Immédiatement, tout s'explique, l'impossibilité d'établir un contact, l'absence de réponses, certaines... disons certaines extravagances dans son comportement à notre égard ; tout s'explique par la psychologie d'un petit enfant...

Debout devant la fenêtre, Snaut grogna :

— Je renonce à la paternité de l'hypothèse...

Un long moment, nous contemplâmes les vagues noires ; une tache pâle, allongée, se dessinait à l'est, dans la brume qui voilait l'horizon.

Sans détacher son regard du désert miroitant. Snaut demanda soudain :

— Où as-tu été chercher cette conception d'un Dieu imparfait ?

— Je ne sais pas. Je la trouve très, très vraisemblable. C'est l'unique Dieu auquel je serais porté à croire, un Dieu dont la passion n'est pas une rédemption, un Dieu qui ne sauve rien, ne sert à rien – un Dieu qui simplement est.

— Un mimoïde, souffla Snaut.

— Qu'est-ce que tu dis ? Ah, oui, je l'avais remarqué. Un très vieux mimoïde.

Tous les deux, nous regardions vers l'horizon embrumé.

Brusquement, je dis :

— Je sors. Je n'ai encore jamais quitté la Station, c'est une bonne occasion. Je reviens dans une demi-heure...

Snaut écarquilla les yeux :

— Quoi ?... tu sors... où est-ce que tu vas ?

Je lui montrai la tache couleur de chair qu'estompait la brume :

— Là-bas. Aucun empêchement ? Je prendrai un petit hélicoptère. Je ne voudrais pas, à mon retour sur la Terre, devoir confesser que je suis un solariste qui n'a jamais posé les pieds sur Solaris !

J'ouvris l'armoire et je commençai à fouiller parmi les combinaisons. Snaut m'observait en silence. Enfin, il dit :

— Ça ne me plaît pas.

J'avais choisi une combinaison ; je me retournai :

— Quoi ? – Depuis longtemps, je n'avais pas éprouvé une pareille excitation. – Qu'est-ce qui t'inquiète ? Abats tes cartes ! Tu as peur que je... Quelle idée ! Je te jure que je n'ai pas l'intention... je n'y ai même pas pensé, non, vraiment pas !

— Je vais avec toi.

— Je te remercie, mais je préfère sortir seul. – J'enfilais la combinaison. – Tu te rends compte, mon premier vol au-dessus de l'océan...

Snaut grommela quelque chose, mais je ne compris pas ce qu'il disait ; je complétais précipitamment mon équipement.

Il m'accompagna à la gare spatiale, m'aida à dégager l'appareil de sa stalle et à le placer sur le disque de lancement. Au moment où j'allais ajuster le scaphandre, il demanda brusquement :

— Je peux me fier à ta parole ?

— Grand Dieu, Snaut... encore ? Oui, tu peux te fier à la parole que je t'ai donnée... Où sont les réservoirs d'oxygène ?

Il ne dit plus rien. Quand j'eus fermé la coupole transparente, je lui fis un signe de la main. Il mit en marche l'ascenseur, et j'émergeai sur le toit de la Station. Le moteur s'éveilla, bourdonna ; l'hélice à trois pales tournoya. L'appareil s'éleva, étrangement léger, et la Station s'éloigna rapidement.

Seul au-dessus de l'océan, je voyais celui-ci d'un œil nouveau. Je volais à basse altitude – entre quarante et soixante mètres. Pour la première fois, je ressentais une impression, souvent décrite par les explorateurs et que je n'avais jamais éprouvée en regardant du haut de la Station : le mouvement alterné qui animait les vagues luisantes n'évoquait pas les ondulations de la mer ou la course des nuages, mais un rampement animal – les contractions incessantes, extraordinairement lentes, d'une chair musclée sécrétant une écume cramoisie.

Quand j'amorçai le virage, afin de me diriger vers le mimoïde qui flottait à la dérive, le soleil me frappa dans les yeux, et des éclairs sanglants tressaillirent sur les vitres incurvées ; l'océan noir, hérissé de flammes sombres, se teinta de bleu.

L'appareil décrivit une courbe trop ample et je fus déporté loin sous le vent par rapport au mimoïde, longue silhouette irrégulière dominant l'océan. Dégagé de la brume, le mimoïde n'était plus rose, mais gris-jaune ; je le perdus de vue un instant et j'aperçus la Station, qui semblait posée au niveau de l'océan et dont la forme rappelait un antique zeppelin. Je rectifiai la direction : la masse escarpée du mimoïde, sculpture baroque, grandit sur la ligne de mire. Je craignis d'aller heurter les protubérances bulbeuses et je redressai si brutalement l'hélicoptère, que celui-ci, perdant de la vitesse, se mit à tanguer. Ma précaution avait été inutile, car les sommets arrondis de ces tours fantasques s'abaissaient. Je réglai mon vol

sur la dérive de l'île et, lentement, mètre par mètre, je redescendis jusqu'à frôler les cimes érodées. Le mimoïde n'était pas grand ; d'une extrémité à l'autre, il mesurait trois quarts de mille, sur une largeur de quelques centaines de mètres. En certains endroits, des rétrécissements annonçaient une rupture prochaine. Ce mimoïde était évidemment un fragment d'une formation incomparablement plus grande. À l'échelle solariste, ce n'était qu'un éclat infime, un débris, vieux d'on ne sait combien de semaines ou de mois.

Parmi les rochers veinés qui surplombaient l'océan, je découvris une sorte de plage, une surface inclinée et relativement plate – quelques dizaines de mètres carrés – vers laquelle je dirigeai l'appareil. Je me posai, non sans mal – l'hélice avait failli heurter une falaise qui s'était brusquement dressée devant moi. J'arrêtai le moteur et je soulevai la coupole. Debout sur l'aileron de l'hélicoptère, je vérifiai que celui-ci ne risquait pas de glisser dans l'océan ; à quinze pas de l'appareil, les vagues léchaient le rivage déchiqueté, mais l'hélicoptère reposait solidement sur ses béquilles en circonflexe. Je sautai... à « terre ». La falaise que j'avais failli accrocher était une énorme membrane osseuse percée de trous, dressée à la verticale et parcourue de renflements noueux. Une brèche, large de quelques mètres, fendait de biais cette paroi et permettait d'examiner l'intérieur de l'île, déjà entrevu à travers les ouvertures dont la falaise était percée. Je me hissai prudemment sur la saillie la plus proche – mes semelles ne dérapaient pas, le scaphandre ne gênait nullement mes mouvements. Continuant de grimper, je me trouvai à une hauteur de quatre étages au-dessus de l'océan et je pus contempler une large étendue du paysage pétrifié qui se perdait dans les profondeurs du mimoïde.

Je crus voir les ruines d'une ville archaïque, une cité marocaine vieille de plusieurs siècles, bouleversée par un tremblement de terre ou quelque autre cataclysme. Je distinguais un réseau embrouillé de ruelles sinueuses, obstruées de déchets, des venelles qui descendaient en pente raide vers le rivage baigné d'écume onctueuse ; plus loin se dessinaient des créneaux intacts, des bastions aux contreforts pelés ; dans les

murs renflés, affaissés, il y avait des orifices noirs, vestiges de fenêtres ou de meurtrières. Toute cette ville flottante, fortement inclinée de côté, tel un navire sur le point de chavirer, glissait au hasard, se retournant très lentement sur elle-même, ainsi qu'en témoignait le déplacement du soleil au firmament ; les ombres rampaient paresseusement parmi les ruelles de cette ville en ruine, et de temps en temps une surface polie renvoyait vers moi un rayon lumineux. Je pris le risque de grimper plus haut, puis je m'arrêtai : des filets de sable fin commençaient à s'écouler des rochers au-dessus de ma tête et, tombant dans les ravins et les ruelles, les cascades de sable rebondissaient en tourbillons de poussière. Le mimoïde, bien sûr, n'est pas fait de pierre et il suffit de soulever un éclat « rocheux » pour que se dissipe toute ressemblance avec le calcaire ; la matière qui compose le mimoïde, plus légère que la pierre ponce, est constituée de petites cellules et extrêmement poreuse.

Je me trouvais assez haut pour ressentir le mouvement du mimoïde. Non seulement celui-ci avançait, poussé par les muscles noirs de l'océan vers une destination inconnue, mais son inclination variait ; il penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et ce balancement languide s'accompagnait du bruissement léger de l'écume jaune et grise qui ruisselait le long du rivage émergé. Ce mouvement de balancier avait été imprimé au mimoïde longtemps auparavant, sans doute à sa naissance, et l'île flottante, en grandissant et en se morcelant, avait conservé le mouvement initial. Ayant examiné de mon observatoire aérien tout ce qui s'offrait à ma vue, je redescendis prudemment. Et alors seulement, fait étrange, je constatai que le mimoïde ne m'intéressait pas du tout, que je m'étais envolé jusqu'ici non pas pour lier connaissance avec le mimoïde, mais pour lier connaissance avec l'océan.

L'hélicoptère à quelques pas derrière moi, je m'assis sur la plage rugueuse et craquelée. Une lourde vague noire submergea le bas du rivage et s'étala, non pas noire, mais d'un vert sale ; en refluant, la vague abandonna des ruisseaux visqueux, qui s'écoulaient en tremblant vers l'océan. Je m'approchai davantage du bord et, quand la vague suivante arriva, j'étendis le bras. Alors se reproduisit fidèlement un phénomène déjà

expérimenté par l'homme un siècle plus tôt : la vague hésita, recula, puis enveloppa ma main, sans cependant la toucher, de sorte qu'une mince couche d'« air » séparait mon gant de cette cavité, fluide un instant auparavant et maintenant réellement charnue. Lentement, je soulevai la main, et la vague, ou plutôt cette excroissance de la vague, se souleva simultanément, toujours enveloppant ma main d'un kyste translucide à reflets verdâtres. Je me dressai, afin de pouvoir hausser encore la main ; la substance gélatineuse, suivant le mouvement de ma main, se tendit comme une corde, mais ne se rompit pas. La masse même de la vague, complètement étale, adhéra au rivage et entourait mes pieds (sans les toucher), semblable à quelque bête étrange attendant patiemment la fin de l'expérience. De l'océan avait jailli une fleur, dont le calice moulait mes doigts. Je reculai. La tige vibra, vacilla, irrésolue, et retomba ; la vague la recueillit et se retira. Je répétais le jeu plusieurs fois ; et puis – ainsi que le premier expérimentateur l'avait constaté cent ans plus tôt – une vague arriva, qui m'évita, indifférente, comme rassasiée d'une impression trop bien connue. Je savais que pour raviver la « curiosité » de l'océan il me faudrait attendre quelques heures. Je m'assis de nouveau ; je n'étais plus tout à fait le même, troublé par ce phénomène que j'avais provoqué, et dont pourtant j'avais lu de nombreuses descriptions ; mais aucune description ne pouvait traduire l'expérience telle que je l'avais vécue.

Dans tous ses mouvements, considérés ensemble ou isolément, chacun de ces rameaux croissant hors de l'océan semblait révéler une sorte de candeur prudente, mais non point farouche ; une curiosité avide de connaître rapidement, de comprendre une forme nouvelle, inattendue ; et un regret de devoir se retirer, de ne pouvoir franchir des limites imposées par une loi mystérieuse. Quel contraste inexprimable entre cette curiosité alerte et l'immensité miroitante de l'océan qui s'étalait à perte de vue... Jamais encore je n'avais ainsi ressenti sa gigantesque présence, son silence puissant et intransigeant, cette force secrète qui animait régulièrement les vagues. Immobile, le regard fixe, je m'enfonçais dans un univers d'inertie jusqu'alors inconnu, je glissais le long d'une pente

irrésistible, je m'identifiais à ce colosse fluide et muet – comme si je lui avais tout pardonné, sans le moindre effort, sans un mot, sans une pensée.

Durant cette dernière semaine, je m'étais si bien comporté que Snaut avait cessé de me poursuivre de son regard méfiant. En apparence, j'étais calme ; en secret, et sans l'admettre clairement, j'attendais quelque chose. Quoi ? Son retour ? Comment aurais-je pu m'attendre à son retour ? Nous savons tous que nous sommes des êtres matériels, soumis aux lois de la physiologie et de la physique, et la force même de tous nos sentiments réunis ne peut lutter contre ces lois ; nous ne pouvons que les détester. La foi immémoriale des amants et des poètes dans la puissance de l'amour, plus fort que la mort, le séculaire *finis vitæ sed non amoris* est un mensonge. Un mensonge inutile, et pas même drôle. Alors, se résoudre à l'idée d'être une horloge mesurant l'écoulement du temps, tantôt détraquée, tantôt réparée, et dont le mécanisme, sitôt mis en mouvement par le constructeur, engendre le désespoir et l'amour ? Se résoudre à l'idée que chaque homme revit des tourments anciens, d'autant plus profonds qu'ils deviennent plus comiques en se répétant ? Que l'existence humaine se répète, bien, mais qu'elle se répète comme une chanson usée, comme le disque qu'un ivrogne fait tourner sans cesse en jetant une pièce dans la machine à sous ? Je ne croyais pas que ce colosse fluide, qui avait causé la mort de centaines d'hommes, avec lequel toute l'espèce humaine tentait vainement depuis tant d'années de nouer les rapports même les plus ténus, cet océan qui me portait sans plus se soucier de moi que d'un grain de poussière, non, je ne croyais pas qu'il pût s'émouvoir de la tragédie de deux êtres humains. Ses activités avaient pourtant un but... À vrai dire, je n'en étais pas absolument certain. Mais partir, c'était renoncer à une chance, peut-être infime, peut-être seulement imaginaire... Fallait-il donc continuer à vivre ici, parmi les meubles, les objets que nous avions touchés tous les deux, dans l'air qu'elle avait respiré ? Au nom de quoi ? Dans l'espoir de son retour ? Je n'espérais rien. Et cependant je vivais dans l'attente – depuis qu'elle avait disparu, il ne me restait plus

que l'attente. Quels accomplissements, quelles railleries, quelles tortures attendais-je encore ? Je l'ignorais, j'ignorais tout, et je persistais dans la foi que le temps des miracles cruels n'était pas révolu.

FIN